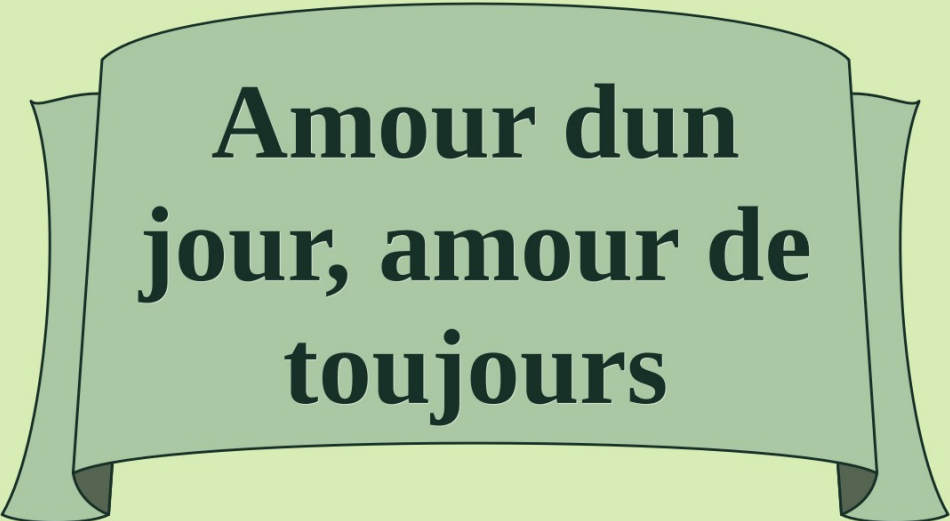




**Amour dun
jour, amour de
toujours**

pinckie

VISIT...

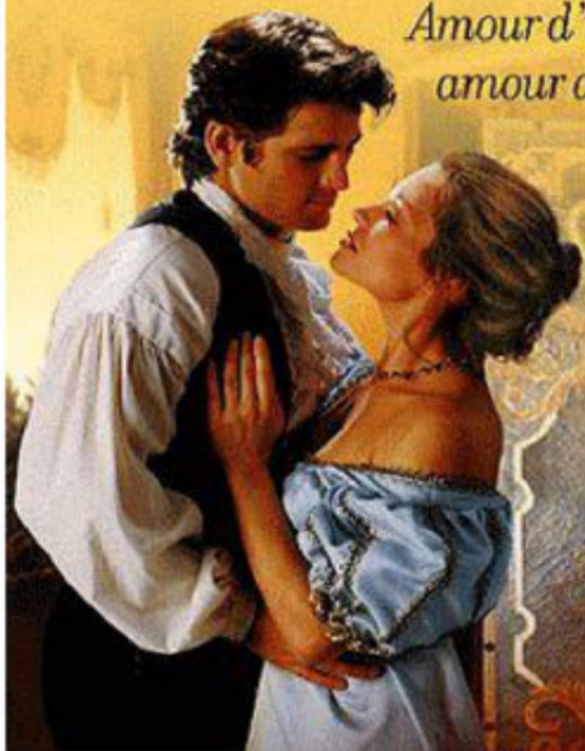
LANZAROTE
Caliente.COM

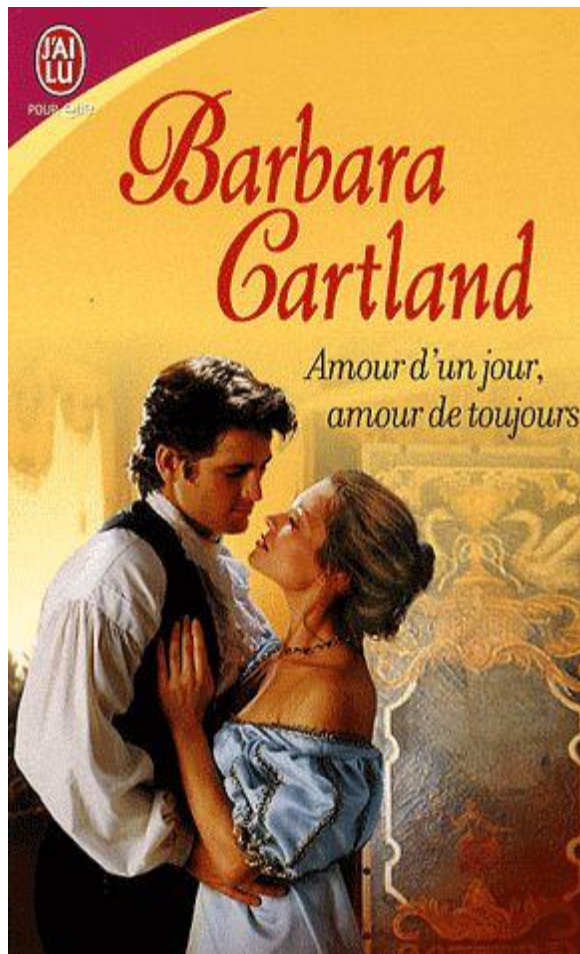


POUR CULTURE

Barbara Cartland

*Amour d'un jour,
amour de toujours*





Amour d'un jour,
amour de toujours

Barbara cartland

Mon fils, il te faut une épouse, et j'ai choisi pour toi notre petite voisine, Céline Storton...

- Céline ? s'esclaffe le comte James de Torrington. Mais c'est une vieille fille provinciale ! Franchement mère, votre idée est grotesque.

Pétrifiée derrière la porte, Céline a tout entendu. Elle a beau aimer cette canaille de James depuis toujours, elle n'est pas prête à supporter ses sarcasmes. Occupé à faire le joli cœur à Paris, il ne l'a pas vue grandir et ignore qu'elle a fait une saison triomphale à Londres où,

éblouis par sa beauté, les prétendants se bousculaient autour d'elle. Et quand, en fils docile, James viendra finalement demander sa main, elle se fait fort de lui opposer un refus humiliant !

Si seulement elle n'était pas autant éprise de lui...

Prologue

France- 1893

En plein cœur de Paris, dans l'île de la Cité, une élégante assistance se pressait sur les bancs de bois de l'une des salles du Palais de justice.

— Monsieur le comte James de Torrington est appelé à la barre des témoins, annonça un huissier.

Une rumeur étouffée monta parmi la foule lorsqu'un homme grand et mince traversa la salle d'un pas déterminé.

Avec ses larges épaules, son allure de sportif et son air d'autorité naturelle, le comte en imposait tout de suite. Et comme il était séduisant avec son visage hâlé, son front haut, son nez légèrement aquilin, sa mâchoire volontaire et ses pénétrants yeux gris !

Après avoir vérifié son identité, le juge commença d'une voix monocorde :

— Jurez-vous de dire la vérité, toute la vérité... D'un geste machinal, le comte rejeta en arrière ses souples cheveux bruns avant de lever la main.

— Je le jure, déclara-t-il d'une voix timbrée.

Le silence s'était fait dans la salle. Personne ne voulait perdre une miette de cette audience. Ce n'était pas tous les jours qu'un aristocrate anglais se trouvait cité devant les tribunaux même à titre de témoin !

De plus, le Tout-Paris connaissait bien le comte James de Torrington, cet amateur de jolies femmes dont les conquêtes ne se comptaient plus.

C'était d'ailleurs l'une de ses nombreuses aventures qui lui valait de se retrouver à la barre ce jour-là, pour témoigner contre un certain Pierre Vallon.

Ce dernier avait pour maîtresse une femme assez légère. Or le comte sans le savoir, naturellement , partageait les faveurs de la belle avec ce voyou.

Un voyou qui avait poussé la mesquinerie jusqu'à faire main basse sur les diamants de la courtisane. Puis il avait eu la fort malencontreuse idée de venir les proposer au comte de Torrington.

Malheureusement pour Pierre Vallon, c'était justement le comte qui

avait offert ces diamants à la jeune femme. Il les avait aussitôt reconnus. Réussissant à cacher sa colère, il avait déclaré d'un ton neutre :

— Cela m'intéresse. Mais j'en voudrais davantage. Si vous en avez d'autres de la même qualité, apportez-les-moi. J'achèterai le tout.

Le bandit n'allait pas laisser passer une aussi belle affaire. Un autre rendez-vous avait été fixé... Mais cette fois, la police se trouvait là.

En découvrant qu'il avait été piégé, Pierre Vallon était devenu fou furieux et s'était précipité sur le comte, un couteau à cran d'arrêt à la main.

Dans la lutte qui avait suivi, le comte, très sportif, avait eu le dessus.

Tous les journaux avaient relaté l'histoire, vantant son courage et sa présence d'esprit.

Pendant que le tribunal récapitulait ces événements, le truand, un homme d'une trentaine d'années, bâti en force, fixait son accusateur avec une haine indicible.

— Dix ans de prison.

Quand le verdict tomba, le bandit bondit.

— Je me vengerai !

On lui avait ôté ses menottes avant de l'amener devant le juge, mais plusieurs policiers l'entouraient. Avant que ces derniers puissent deviner ses intentions, il se précipita hors de son box et se jeta à la gorge du comte.

— Mon Dieu, il va l'étrangler ! hurla une femme. La rage décuplait ses forces, et il fallut quatre policiers pour le maîtriser et l'emmener hors de la salle.

Il continuait à se débattre et à crier.

— Vous regretterez ce que vous avez fait, Torrington ! Soyez maudit !

Je me vengerai, oui ! Je me vengerai sur ceux qui vous sont chers. Je vous briserai le cœur !

Une brune élégante lança d'une voix perçante.

— Mais il n'a pas de cœur ! Tout le monde sait cela !

Après la tension des derniers instants, cette repartie détendit l'atmosphère. Des rires se firent entendre. Et le comte de Torrington adressa un sourire complice à la jolie brune.

— Vous semblez bien me connaître.

— Le comte de Torrington avec un cœur ne serait plus lui-même, rétorqua-t-elle avec esprit. Ce qui, avouez-le, serait fort dommage, Il y eut de nouveaux rires, et même quelques applaudissements. Cela déplut au juge qui ordonna que l'on évacue la salle. Les spectateurs obéirent sans protester. Le procès était fini... et plus personne ne pensait à Pierre Vallon, qui, par la faute du comte de Torrington, allait devoir passer dix longues années derrière les barreaux d'un cachot.

Chapitre 1

ANGLETERRE – 1895

— Vous êtes la plus jolie femme du monde. La plus ensorcelante, la plus...

Céline Storton, qui avait toutes les peines du monde à retenir un éclat de rire, joignit les mains.

— Je vous en prie, ne me faites pas autant de compliments ! Voulez-vous que je devienne vaniteuse ?

Elle ne doutait pas une seconde de la sincérité du marquis de Driffield, même si elle le soupçonnait d'avoir un peu trop bu, selon son habitude.

Tout en étant le plus gentil des hommes, le marquis de Driffield n'avait aucune conscience du ridicule. En ce moment, agenouillé devant elle avec une main sur le cœur, il lui faisait penser à un gros ours.

La jeune fille eut pitié de lui.

« Le pauvre ! Il n'a pas été gâté par la nature. Les vêtements des plus grands faiseurs ne parviennent pas à rendre élégante sa silhouette bedonnante. Étant enfant, il a certainement eu droit aux meilleurs précepteurs... mais en dépit de tous leurs efforts, ceux-ci n'ont pas réussi à le rendre plus intelligent. »

La comédie avait assez duré. Elle lui donna un petit coup d'éventail sur l'épaule.

— Allons ! Relevez-vous.

— Je n'ai pas fini !

— Il faut que nous retournions dans la salle de bal, sinon les invités de lady Keller vont s'apercevoir de notre absence, et les commérages iront bon train.

— Tant mieux.

— Quoi? s'écria-t-elle. Tant mieux? Ai-je bien entendu ?

— Les gens parleront de nos fiançailles, déclara le marquis avec ingénuité.

— Que racontez-vous là? s'écria la jeune fille. Nos fiançailles ? Mais...

— Avant de protester, écoutez au moins jusqu'au bout ce que j'ai à vous dire.

— Bon, je vous écoute. Mais dépêchez-vous. Et relevez-vous, je vous en supplie. Car si l'on nous surprenait ainsi...

— Je suis censé m'adresser à vous avec un genou en terre.

Céline leva les yeux au ciel d'un air résigné.

— Comme vous voulez, soupira-t-elle. Tâchez d'aller vite.

De tous ses nombreux soupirants, le marquis de Driffield était le plus riche et le plus titré.

« Quel dommage que je ne puisse pas tomber amoureuse de lui !

pensa la jeune fille. Cela simplifierait tout. »

Le «gros ours», bien décidé à faire les choses en règle, déplia le petit papier qu'il venait de sortir de sa poche. Après y avoir jeté un coup d'œil, il déclara avec grandiloquence :

— Mademoiselle, mon cœur est à vous. J'ai l'honneur de vous demander de bien vouloir m'accorder votre main. Un seul mot de votre part, et vous deviendrez marquise et châtelaine.

Derrière lui, la porte s'entrouvrit. Une bouffée de musique parvint jusqu'à eux, mêlée de rires et de la rumeur des conversations. Lady Keller, leur hôtesse, jeta un coup d'œil dans le petit salon où le marquis récitait la déclaration qu'il avait dû apprendre par cœur. Dès qu'elle comprit ce qui se passait, elle s'éclipsa discrètement.

Le marquis remit la main dans sa poche et, cette fois, en sortit une bague ornée d'un énorme solitaire. Quand il tenta de la passer à l'annulaire gauche de la jeune fille, elle mit hâtivement ses mains derrière son dos.

— Je suis aussi honorée que navrée, mais je ne puis accepter votre proposition.

La stupeur du marquis fut telle qu'il s'assit sur ses talons. Puis il s'écroula sur le côté et eut bien du mal à se relever.

— Vous... vous ne pouvez pas me dire non... balbutia-t-il.

— Réfléchissez, mon ami. Vous savez parfaitement que je ne suis pas assez bien née pour prétendre devenir la femme d'un marquis. Mon père était seulement le fils cadet d'un simple baronnet et...

— Tout cela n'a aucune importance. L'amour permet de franchir toutes les barrières stupides des convenances. Même ma mère, qui vous était au début très hostile, a enfin consenti à...

Comprenant qu'il se fourvoyait, il mit sa main devant sa bouche.

— Hum, reprit-il après une pause. Hum... je veux dire que ma mère est ravie de mon choix.

Céline n'en crut pas un mot. Elle avait eu l'occasion de rencontrer à deux ou trois reprises la redoutable marquise douairière. Celle-ci avait certainement d'autres aspirations pour son fils unique qu'une jeune personne ne pouvant s'enorgueillir d'aucun titre.

— Je suis très honorée, redit-elle. Malheureusement, je ne puis accepter votre proposition.

— J'ai compris ! Il y a un autre homme ! s'écria-t-il.

— Pas du tout.

— Il ne peut pas vous aimer autant que je vous aime. Ce n'est pas possible.

— Mais je viens de vous dire qu'il n'y a personne d'autre.

— Même pas le vicomte de Buckley ?

— Même pas.

— Je ne vous crois pas.

— J'ai refusé sa demande en mariage la semaine dernière.

Avec fermeté, la jeune fille poursuivit :

— Et maintenant, retournons dans la salle de bal. Je n'ai aucune envie de devenir l'objet des ragots.

Il était déjà trop tard, hélas ! Et Céline s'y attendait plus ou moins, sachant que lady Keller était une femme charmante, mais en même temps une terrible commère. Comment aurait-elle pu garder pour elle la petite scène qu'elle venait de surprendre ?

La jeune fille eut l'impression d'être devenue le point de mire de toute l'assistance. Les débutantes la regardaient avec autant d'envie que de curiosité. Certaines paraissaient furieuses. Quoi, cette petite provinciale de rien du tout allait devenir marquise ?

Elles en voulaient déjà beaucoup à Céline d'avoir autant de succès.

Un succès que ces poupées futiles ne parvenaient pas à comprendre.

— Pourquoi les messieurs s'intéressent-ils autant à elle ? demandait l'une.

— Ce n'est pas la mieux née, disait l'autre.

— Ni la plus riche, renchérissait une troisième.

— Ni la plus jeune.

— À vingt-trois ans, avec une dot pratiquement inexistante, cette Mlle Storton devrait logiquement finir vieille fille, concluait une langue de vipère.

Et voilà que l'on venait de surprendre le plus beau parti de la saison à ses pieds !

— Oui, c'est trop injuste. Elle n'est même pas jolie.

Pas jolie, Céline ? Mais elle était ravissante, avec ses grands yeux couleur saphir frangés de cils interminables et ses boucles soyeuses d'un blond très pâle.

— Des cheveux de nymphe, avait dit l'un de ses cavaliers.

Et un autre :

— Une chevelure de sirène.

Ce qui les attirait surtout chez la jeune fille, outre sa beauté, c'étaient sa vivacité d'esprit, sa personnalité, son intelligence et sa vaste culture.

Ce soir-là, elle était charmante dans sa robe en satin bleu ornée de flots de dentelle et de minuscules roses. Mais comme son cœur était lourd !

« J'ai juré au marquis de Driffield qu'il n'y avait personne d'autre.

Alors qu'il n'y a rien de plus faux ! » pensa-t-elle avec confusion.

Mais elle aurait préféré mourir plutôt que d'admettre avoir donné son cœur à un homme qui ne lui accordait aucune attention.

Lady Keller vint lui prendre les mains.

— Félicitations, ma chère Céline !

Comme la jeune fille ne répondait pas, elle parut gênée.

— Ai-je bien vu... ce que j'ai vu ? Je suis désolée d'avoir fait irruption dans ce petit salon. J'étais loin de me douter que vous étiez en tendre tête à tête.

— Pas du tout. Lady Keller hésita.

— Je ne comprends plus. Le marquis de Driffield vous a bien demandée en mariage ?

— Oui.

— C'est merveilleux ! Vous allez devenir marquise, Céline ! Il vous couvrira de rubis et de diamants, vous irez à la Cour, vous mènerez une vie de rêve.

Céline secoua la tête.

— J'ai refusé.

Lady Keller laissa échapper un petit cri aigu.

— Quoi ? Auriez-vous perdu la tête, ma chère enfant ? Personne ne refuse d'épouser un marquis.

— Je ne l'aime pas.

— L'amour et le mariage n'ont rien à voir.

— Si. Quand je me marierai, si je me marie un jour, ce sera avec l'homme dont je serai amoureuse.

— Et avez-vous déjà trouvé ce prince charmant dont rêvent les jeunes filles ?

— Non, mentit Céline.

— Dans ce cas, montrez-vous raisonnable, car vous risquez de ne jamais le rencontrer. Or les années passent ! Beaucoup plus vite que vous ne semblez le penser. Avez-vous envie de rester vieille fille ?

— Pourquoi pas ?

Lady Keller secoua la tête d'un air navré.

— Vous ne savez pas ce que vous dites. Oh, quel gâchis ! Mon Dieu, quel gâchis... Dédaigner un marquis ! Grâce au ciel, rien n'est perdu.

Céline fronça les sourcils.

— Comment cela ?

— Il n'y a pas une seconde à perdre. Dépêchez-vous d'aller le trouver et annoncez-lui que vous avez changé d'avis.

— Et si je tombe amoureuse ensuite ? Lady Keller haussa les épaules.

— Bah ! Ces choses-là s'arrangent.

— Que voulez-vous dire ?

La jeune fille comprit très vite.

— Vous me conseillez de prendre un amant ? demanda-t-elle, écœurée.

— Pas dans les premiers temps, naturellement. Vous devrez donner des enfants au marquis. Deux fils, au moins. Puis, une fois votre devoir accompli, rien ni personne ne vous empêchera de mener votre vie à

votre guise et...

Céline se boucha les oreilles.

— Je vous en supplie, ne parlez pas ainsi. Mon Dieu, quelle horreur !

Lady Keller haussa les épaules.

— C'est la vie.

La jeune fille ne l'ignorait pas. Dans la haute société, tant de femmes trompaient leurs maris ! Ceux-ci préféraient fermer les yeux.

N'avaient-ils

pas,

eux

aussi,

de

nombreuses

aventures

extraconjugales ?

— C'est la vie, répéta lady Keller. Et chacun s'en accommode.

— Je trouve cela d'une hypocrisie sans nom.

— Cela va ainsi depuis des siècles, et cela continuera pendant encore bien longtemps.

Céline secoua la tête. Elle ne pouvait envisager un mariage de ce genre. Ou bien elle épouserait celui qu'elle aimait en secret et lui resterait fidèle jusqu'à son dernier soupir. Ou bien...

— Dans ces conditions, je préfère ne pas me marier, déclara-t-elle avec fermeté.

— Quelle sottise ! Tâchez d'être réaliste. Le moment est venu pour vous de faire un choix parmi les nombreux jeunes gens qui se sont jetés à vos pieds.

— Où certains sont restés.

Là-dessus, Céline fut incapable de retenir un éclat de rire.

— Vous n'êtes pas très charitable, fit lady Keller d'un ton grondeur.

— C'était si drôle...

— Cela devait l'être, admit lady Keller. Il paraît que le jeune vicomte de Buckley ne parvenait pas à se relever.

— Le marquis de Driffield non plus.

— Les pauvres, ils sont si gros !

— C'est leur faute, aussi. Je leur dis toujours de ne pas s'agenouiller. Ils insistent...

— Vous n'avez pas de cœur, Céline.

— Si ! Mais je n'étais pas plus amoureuse du vicomte de Buckley que du marquis de Driffield.

— Céline ! Vous êtes impossible ! Aucune jeune personne ne peut refuser de devenir marquise.

— Moi, si.

— Qui allez-vous épouser ? s'exclama lady Keller avec désespoir. Qui ?

— Aucun de ces messieurs.

— J'espérais vraiment vous permettre de faire un beau mariage, mon enfant, déclara lady Keller avec une dignité offensée. Mais j'avoue que votre attitude me dépasse.

La jeune fille laissa échapper un petit soupir.

— Ne m'en veuillez pas. Vous devez me trouver bien peu reconnaissante, après tout ce que vous avez fait pour moi. Je n'oublierai jamais que vous avez eu la gentillesse de m'inviter à Londres pour y passer toute la saison.

— Pourquoi n'ai-je pas eu l'idée de vous inviter plus tôt ? Quand je pense à tout ce temps perdu... Vous auriez dû faire votre entrée dans le monde depuis des années. Ce qui aurait été le cas si votre oncle Harry s'était un peu occupé de vous... Quand je pense qu'il vous a empêchée d'aller danser !

— Je vous en prie, n'accusez pas mon oncle. Je suis tout aussi responsable que lui. Je me trouvais si bien à la campagne, avec mes chevaux et mes chiens... Je n'étais pas du tout tentée par les bals de la haute société londonienne.

— Et comment espériez-vous trouver un mari sans aller au bal, s'il vous plaît ? Trouve-t-on seulement quelques jeunes gens convenables dans votre coin perdu du Surrey ?

Sans attendre la réponse de la jeune fille, elle poursuivit :

— Évidemment, il y a le comte de Torrington, votre voisin. Mais il n'est jamais là, il passe tout son temps à l'étranger. Et il est tellement égoïste qu'il ne se mariera probablement jamais.

— James de Torrington n'est pas égoïste ! s'exclama Céline avec indignation.

— Il ne pense qu'à lui, à ses plaisirs...

— S'il n'est pas encore marié, c'est parce qu'il n'a pas trouvé celle qui lui convient.

— Quand un homme aussi titré, riche et séduisant reste encore célibataire à trente ans... c'est qu'il préfère s'amuser.

— Tous les jeunes gens mènent joyeuse vie avant de se marier, déclara Céline d'un air averti.

— Les jeunes filles ne sont pas censées savoir des choses pareilles.

Lady Keller parut soudain très déçue.

— Moi qui étais tellement persuadée que, en venant à Londres, vous trouveriez chaussure à votre pied, selon l'expression de ma femme de chambre. J'aurais juré que votre séjour s'achèverait en apothéose.

— J'espérais, moi aussi, que je rencontrerais celui qui m'est destiné, fit Céline d'un ton neutre.

— Abandonnez vos rêveries romantiques, mon enfant. Croyez-moi, la vie est bien différente du tableau trop rose que vous vous en êtes fait. Si vous continuez à planer, vous allez au-devant de grandes désillusions.

— Tant pis, soupira la jeune fille. Je suis ainsi et je crains fort de ne jamais changer.

— Comme vous êtes têtue !

— Par ailleurs, comme la saison est presque finie...

— Pas encore.

— Pour moi, si. Je me rends compte que le marquis de Driffield serait très embarrassé s'il me rencontrait dans les salons après l'affront que je viens de lui faire.

— Un affront... C'est exactement cela. Oui, vous venez de trouver le mot qui convenait.

— J'ai l'intention de retourner chez mon oncle dès la semaine prochaine.

Un peu gênée, Lady Keller déclara :

— Vous pouvez rester ici autant de temps que vous le voulez, ma chère enfant.

La jeune fille secoua la tête.

— Vous êtes très gentille. Mais je crois le moment venu de retourner à la campagne.

— Sans fiancé ni mari ! Alors que vous auriez pu faire un superbe mariage et...

Céline n'écoutait déjà plus.

La jeune fille était ravie de retrouver le manoir de son oncle, le baronnet Harry Storton. Elle aimait beaucoup ce dernier. Ne l'avait-elle pas recueillie depuis qu'elle était devenue subitement orpheline, dix ans auparavant, après le tragique accident qui avait coûté la vie à ses parents ?

Sir Harry était un charmant vieux monsieur passionné par les plantes, les oiseaux et les insectes. En revanche, il n'avait aucune idée de la manière dont on élevait une adolescente, presque encore une enfant.

Il engagea une gouvernante, qu'il renvoya aussitôt, la jugeant stupide. La seconde fut décrétée complètement inculte. La troisième laide comme un pou, la quatrième horriblement ennuyeuse...

— Ces femmes sont de parfaites idiotes. Je ne veux plus en voir une seule ici. Je te donnerai moi-même des cours, décida-t-il.

Quand il y pensait, deux ou trois fois par semaine, il faisait appeler sa nièce et lui donnait une leçon de français, de latin, d'histoire, de littérature ou encore de mathématiques.

Le reste du temps, Céline jouissait de la plus grande liberté. Elle montait à cheval pendant des heures, se penchait sur le microscope de son oncle quand ce dernier faisait la sieste, et dévorait les livres de la vaste bibliothèque du manoir les uns après les autres, sans que soit exercée la moindre censure.

Une telle éducation avait fait d'elle une jeune fille totalement différente des autres, ces demoiselles de bonne famille qui ignoraient tout des réalités de la vie et ne savaient que jouer au piano d'insipides sonates ou peindre de fades aquarelles.

En dépit de son excentricité, sir Harry était très apprécié par les grandes familles de la région, si bien qu'il était de toutes les réceptions.

Le comte et la comtesse de Torrington, ses voisins les plus proches, le recevaient souvent. Après la mort de son mari, la comtesse douairière avait continué à inviter son vieil ami, dans l'espoir qu'il aurait une bonne influence sur son fils James.

Hélas ! Le nouveau comte de Torrington n'écoutait rien ni personne.

Il ne songeait qu'à jeter de l'argent sur les tapis verts, à hanter les champs de courses et, au grand désespoir de sa mère, à collectionner les maîtresses. Brunes, blondes ou rousses, femmes du monde, grisettes, danseuses... il les lui fallait toutes.

Céline savait parfaitement cela. Malgré tout, pour elle, le comte de Torrington restait un dieu.

Elle n'avait pas quinze ans quand elle avait décidé qu'il était l'homme de sa vie et que, jamais, elle ne s'intéresserait à un autre.

Personne ne songeait à mal quand l'adolescente allait retrouver ce don Juan. Lui qui n'accordait aucune attention aux débutantes n'allait pas s'intéresser sérieusement à une adolescente ! C'était donc en toute liberté que la nièce de sir Harry courait à Torrington dès qu'il y arrivait. Ils allaient se promener ensemble à cheval. Rien n'était plus grisant, selon Céline, que de parcourir la campagne au grand galop en compagnie de celui qu'elle aimait de tout son cœur.

Elle vivait dans un monde de rêves merveilleux.

« Un jour, peut-être, il découvrira qu'il m'aime aussi », se disait-elle.

Malheureusement, le comte persistait à la traiter comme une enfant.

— Je vous considère comme ma petite sœur, lui dit-il un jour.

Peut-être croyait-il lui faire un compliment ? Un prétendu compliment qui fit très mal à l'adolescente.

Il se confiait à elle en toute simplicité, lui parlant de ses frasques. Il lui arrivait aussi de se plaindre de sa mère.

— Je l'aime beaucoup, mais pourquoi ne peut-elle pas comprendre que j'ai besoin de liberté ?

— Elle ne souhaite que votre bien.

— La pauvre femme vit cinquante ans en arrière. Elle n'admet pas que les temps ont changé.

Ils étaient allés se promener à cheval très loin du château et du manoir. Le comte mit sa monture au pas.

— Je ne peux pas supporter que l'on m'empêche de faire ce qui me plaît. Je suis majeur, que diable !

— Votre mère s'inquiète de vos fréquentations.

— Et quoi encore ? Elle voudrait peut-être aussi choisir mes amis ?

— Si j'ai bien compris, elle craint que... euh, que les jolies dames avec lesquelles vous vous associez ne vous aiment pas pour vous-même.

James avait éclaté de rire en rejetant la tête en arrière. Un grand rire plein de santé, de chaleur, de vie...

— J'espère bien qu'elles ne m'aiment pas pour moi-même ! Quel ennui ce serait... Les jolies dames avec lesquelles je m'associe, comme vous le dites d'une si charmante manière, ne désirent rien d'autre que de brèves liaisons, que je paie en cadeaux, en bijoux et en espèces sonnantes et trébuchantes. Cela les arrange, et cela m'arrange aussi. Par conséquent, tout le monde est content.

Il lui parlait si ouvertement... Une autre jeune fille aurait été très choquée. Pas Céлина. Son éducation très peu conventionnelle lui permettait de tout entendre - et de tout dire.

— Vous ne pensez pas qu'elles profitent de vous ?

— Mais moi aussi, je profite d'elles. C'est donnant, donnant. Pas plus d'obligations d'un côté que de l'autre.

Céлина jugeait une telle manière d'être insensible, presque cruelle.

« La plupart des jeunes gens doivent tous avoir la même attitude, se dit-elle. Puis, l'âge et la sagesse venant, ils voient les choses différemment. »

À vrai dire, elle n'en savait rien, se contentant de laisser son imagination battre la campagne. Par ailleurs, elle était si fière d'être devenue la confidente de James de Torrington qu'elle se garda bien de lui rappeler qu'elle n'avait que quinze ans... et qu'elle ignorait tout de la vie.

S'efforçant de paraître blasée, elle déclara :

— Cela arrange tout le monde, au fond.

— Disons que c'est commode. Une sorte de marché a été conclu, chacun sait où il va. Quand vient le moment de la rupture, je n'ai pas à supporter d'accès de désespoir, de crises de nerfs ou de larmes.

Heureusement ! Je déteste voir une femme pleurer.

— Vous leur donnez peut-être de bonnes raisons pour cela.

— Pas du tout. Elles ont été dédommagées en perles ou en diamants.

S'il fallait aussi leur faire de beaux discours ! Et quoi encore ?

Soudain mal à l'aise, il marmonna :

— Je ne devrais pas parler ainsi à une demoiselle de bonne famille. Le problème, c'est que je vous considère plutôt comme... euh, comme...

— Une petite sœur, suggéra la jeune fille.

— Ou un frère ? J'apprécie votre simplicité, votre franchise. Et je vous trouve si peu maniérée que je n'arrive pas à vous traiter comme l'une de ces petites oies blanches qui pouffent bêtement dans les salons. 1

Quand je suis avec vous, je n'ai pas besoin de sur- j veiller mon langage. Quel soulagement !

Ravie de bénéficier d'un traitement spécial, Céline planait sur un petit nuage. Ce fut seulement le soir, en se mettant au lit, qu'elle mesura la portée des paroles de James de Torrington.

En fin de compte, cela n'avait rien de flatteur d'être comparée à une petite sœur. Et encore moins à un petit frère...

« Ce n'est pas cela dont je rêve, pensa-t-elle. Je voudrais qu'il me regarde avec admiration, qu'il comprenne enfin que je suis la femme de sa vie. »

Mais, en attendant, elle devait se contenter du peu qu'il lui offrait.

C'était surtout à cause du comte de Torrington que Céline n'avait pas fait son entrée dans le monde à dix-huit ans. Son oncle Harry l'y poussait pourtant chaque année - assez mollement, à vrai dire.

— Tu pourrais aller passer la saison chez ma cousine lady Keller. Ou bien chez ma vieille amie la marquise de Kirkby. Ou encore chez...

— Je suis si bien ici, mon oncle ! J'adore la campagne et je n'ai aucune envie d'aller danser tous les soirs. Nous sommes de temps en temps invités à un bal dans la région, cela me suffit amplement.

En réalité, comme la jeune fille savait qu'elle n'aurait pas l'occasion de rencontrer James dans les salons londoniens... à quoi bon ? Au moins, à la campagne, elle avait l'espoir de le rencontrer. Certes, il passait beaucoup de temps à Paris, mais il revenait régulièrement au château de Torrington, dont les terres jouxtaient celles du manoir des Storton.

Plus les années passaient, plus sir Harry devenait excentrique.

Comme son oncle négligeait complètement le domaine, c'était désormais Céline qui s'en occupait avec M. Bramfield, le régisseur, un homme très honnête qui se plaignait toujours de ne pas avoir suffisamment de travail.

Chaque fois qu'il regagnait le château familial, le comte de Torrington donnait une grande réception à laquelle étaient conviés tous ceux qui comptaient dans le voisinage.

Céline attendait ces fêtes avec impatience. Dès qu'elle recevait le carton d'invitation, elle se mettait à rêver.

Elle allait valser dans les bras de James, au moins une fois, peut-être

même deux. Elle aurait l'impression de s'envoler au septième ciel... et ce serait merveilleux.

Elle gardait cependant un mauvais souvenir de son dernier bal au château. La présence d'une nouvelle venue avait tout gâché. Il s'agissait d'une certaine lady Violet de Milnrow, une amie de la femme du lord-maire. Personne n'avait encore vu cette lady Violet, mais tout le monde en parlait. Jolie, riche, d'excellente famille... selon la rumeur publique, cette très jeune veuve serait l'épouse idéale pour le comte de Torrington.

Une femme du monde possédait, forcément, plus d'expérience qu'une débutante. Réussirait-elle à vaincre l'aversion que ce célibataire endurci portait au mariage ?

La comtesse douairière l'espérait de tout son cœur.

— Je n'ai qu'un fils, répétait-elle à qui voulait bien l'entendre. Quand se décidera-t-il à me donner des petits-enfants? Il faut assurer la descendance des Torrington, comment le lui faire comprendre ?

Lorsque James entendait cela, il levait les yeux au ciel.

— Je sais que je dois avoir un jour un héritier. Mais je vous en prie, mère, laissez-moi le temps de respirer !

Là-dessus, il partait galoper pendant des heures, pendant que la douairière se lamentait.

— Comprendra-t-il un jour où est son devoir? Lorsque Lady Violet fit son entrée dans les salons brillamment illuminés du château de Torrington, Céline devina immédiatement qu'elle n'était pas celle qui convenait au comte.

« Elle est dure, égoïste et hautaine », jugea la jeune fille.

Lady Violet, qui avait dû entendre parler de ses nouveaux voisins, la toisa sans la moindre aménité. La considérait-elle déjà comme une rivale ?

La comtesse douairière reçut avec beaucoup d'égards cette jolie rousse aux yeux verts légèrement étirés sur les tempes. Lady Violet était vêtue d'une toilette en satin émeraude très ajustée - et fort décolletée.

« J'aurais honte de m'exhiber ainsi », pensa Céline, qui, ce soir-là, portait une jolie robe en broderie anglaise, confectionnée par la couturière du village.

Une robe qui aurait été parfaite pour une adolescente. Mais malheureusement, elle n'était plus une adolescente !

Lady Violet ne lui accorda guère plus d'un regard, jugeant

probablement que cette petite provinciale ne méritait pas davantage.

Le comte fit danser tour à tour chacune des invitées - dont Céline, qui eut droit à sa valse. Estimant en avoir assez fait, il s'apprêtait à se rendre dans la salle de jeux où plusieurs messieurs jouaient au bridge. Mais sa mère, qui s'entretenait avec lady Violet, l'arrêta.

— Tu ne vas pas nous quitter si vite !

— Je vais fumer un cigare et jouer au bridge. Les premières notes d'une valse parvenaient jusqu'à eux. La châtelaine battit la mesure du pied.

— Je ne danse plus depuis longtemps, mais je suis sûre que lady Violet serait ravie que tu l'invites.

Le comte adressa un coup d'œil qui en disait plus que de longs discours à sa mère. Mais il fut bien obligé de s'incliner devant la jolie rousse... et de l'emmener danser.

Après une première valse, il la conduisit devant le buffet et la jeta presque dans les bras de l'un de ses amis, un joyeux luron aussi large que haut.

— Lady Violet, permettez-moi de vous présenter Edmund Brasleigh, Edmund, voici lady Violet de Milnrow. Offrez-lui donc une coupe de Champagne.

Là-dessus, il leur tourna le dos, saisit Céline par la main et, d'autorité, l'entraîna dans la bibliothèque.

— J'en ai assez de danser avec ces idiots que ma mère me lance dans les pattes ! s'exclama-t-il en se laissant tomber dans un confortable fauteuil en cuir.

— James ! protesta-t-elle, feignant d'être choquée.

— Au moins, avec vous, je n'ai pas besoin de jouer la comédie.

Fallait-il prendre cela pour un compliment ?

— C'est si bon de rester naturel, poursuivit-il. Parlez-moi, racontez-moi des histoires. Faites-moi rire.

— En ce moment, lady Violet doit être ravie de danser avec Edmund Brasleigh, assura la jeune fille avec tout le sérieux voulu.

— Vous plaisantez ?

— Peut-être aime-t-elle qu'on lui écrase les pieds ? Et ce pauvre Edmund pèse son poids, croyez-moi ! Mes orteils doivent être pleins de bleus.

— Tant pis pour elle. Je ne vais pas la plaindre.

— Votre mère va être furieuse. En ce moment, vous devriez vous consacrer à vos invités.

— Il y a des limites. Cette lady Violet est tout bonnement impossible.

— Elle n'est pas la seule à espérer une invitation à danser. Toutes les jeunes filles rêvent de flirter avec vous.

— Merci. J'en ai assez de flirter. D'ailleurs, j'en ai assez de tout. Je ne sais pas ce qui m'arrive, mais j'ai l'impression, en ce moment, que la vie a perdu toute saveur.

— Lady Violet...

— Arrêtez de me parler tout le temps d'elle.

— Elle est jolie, intelligente; riche...

— Pourquoi me vantez-vous les mérites de cette sotte ?

— Parce que j'estime, comme beaucoup, qu'il serait temps que vous songiez à vous marier et à fonder une famille.

La jeune fille pensait exactement le contraire. Mais elle avait tout de suite jugé que lady Violet était une rivale sérieuse. Et, elle savait qu'il lui suffirait de vanter les qualités de lady Violet pour que le comte lui trouve immédiatement mille défauts.

« Ce n'est peut-être pas très loyal, se dit-elle. Mais à l'amour comme à la guerre, tous les coups ne sont-ils pas permis ? »

— Moi ? Me marier ? Fonder une famille ? Céline, vous n'allez pas commencer à m'ennuyer avec tout cela. Ma mère n'arrête pas, et je vous assure que c'est largement suffisant.

Pour faire bonne mesure, la jeune fille ajouta :

— Dans le comté, tout le monde pense que vous formerez un couple très bien assorti.

— Voulez-vous bien vous taire ? Jamais je n'épouserai cette prétentieuse. Vous m'entendez ? Jamais !

Chapitre 2

Après s'être rhabillé, le comte de Torrington se tourna vers le grand lit orné d'angelots joufflus en plâtre doré.

« Une vraie couche de courtisane », pensa-t-il avec une pointe d'ironie.

Une splendide brune s'étirait sur les oreillers en satin rose. Le tissu arachnéen de sa chemise de nuit ne dissimulait pas grand-chose de son corps sensuel. Un corps qu'elle donnait avec tant d'ardeur...

Feinte ou réelle, cette ardeur venait de lui valoir le magnifique collier de rubis qui étincelait doucement dans la lumière dorée dispensée par un candélabre.

Liane du Val d'Or - car c'était le nom de guerre de cette demi-mondaine née dans l'un des plus sordides quartiers de Paris - caressa le somptueux joyau du bout des doigts.

— Mon cher James, vous êtes si généreux !

— Ne l'êtes-vous pas, à votre façon ? Ces heures de passion valaient bien un petit bijou.

Le comte se redressa avec un sourire satisfait. Depuis qu'il avait hérité du titre, des domaines et de l'énorme fortune des Torrington, il menait une existence de rêve. On savait s'amuser à Paris ! Les restaurants, les cafés, les théâtres, les bals populaires...

Et une femme tous les soirs. Ou presque. Car avec la voluptueuse Liane du Val d'Or, cela durait déjà depuis plusieurs nuits. Ah, cette libertine aux formes pulpeuses savait comment s'y prendre pour retenir un homme !

Le comte se connaissait cependant assez pour prévoir que tout cela ne durerait pas longtemps. Il se lassait vite et, dans quelques jours, les charmes de la courtisane le laisseraient de glace.

Mais une autre lui succéderait aussitôt. Grisette, danseuse ou femme du monde...

« Dommage que je sois bientôt obligé de rentrer en Angleterre, pensait-il. La joyeuse vie cessera alors pour un temps... »

Environ tous les trois ou quatre mois, il retournait à Londres avant de se rendre à Torrington. Il fallait bien qu'il surveille ses biens ! Il voyait son notaire, ses avocats, ses banquiers, ses chargés d'affaires, le régisseur des domaines... Puis une fois tous les problèmes réglés en hâte, il s'empressait de regagner Paris, au grand dam de sa mère.

Liane s'étira de nouveau, avant de laisser échapper un petit rire de gorge.

— Vous souvenez-vous de ce voyou qui voulait vous vendre les bijoux que vous aviez offerts à l'une de vos maîtresses ?

— Vallon ? Oui, bien sûr que je me souviens de lui. Pensif, il ajouta :

— Il y a déjà deux ans qu'il a été jugé et condamné. Je ne suis pas fâché d'avoir mis ce gredin hors d'état de nuire.

— Et une fois que vous les avez récupérés, à qui avez-vous offert ces diamants ? Je me le suis souvent demandé...

Elle fit la moue.

— En tout cas, ce n'était pas à moi.

— Ma chère, je ne vous connaissais pas à l'époque.

— Auriez-vous, par hasard, rendu ces bijoux à celle qui se les était fait voler?

— Certainement pas ! s'exclama le comte avec force.

Une telle hypothèse lui semblait impensable.

— Je lui aurais offert une récompense pour m'avoir trompé avec un individu comme ce Vallon? Vous rêvez !

Liane frissonna.

— Je vois qu'il ne fait pas bon jouer double jeu avec vous.

— Quand je choisis une femme, j'entends qu'elle soit à ma totale disposition, déclara James de Torrington avec hauteur.

La courtisane parut quelque peu mal à l'aise, tandis qu'il poursuivait :

— Les règles ont été clairement établies dès le départ, n'est-ce pas ?

Liane crispa ses doigts sur le collier. Elle semblait redouter qu'il ne le lui arrache.

— J'espère que l'un de vos amants ne surgira pas une demi-heure après mon départ, reprit-il avec méfiance.

— Vous rêvez, mon ami ! Ne vous ai-je pas donné ma parole de me consacrer entièrement à vous tant que durerait notre liaison ?

Il la fixa, les yeux rétrécis.

— Liane, vous m'avez offert des heures inoubliables.

Déjà rassérénée, elle sourit.

— Ma chère, considérez ce collier comme un remerciement, poursuivit-il. Et un cadeau d'adieu.

Elle lui tendit les bras.

— Mon cher James, je vous en supplie, ne partez pas ! Ne me quittez pas !

Lentement, il s'éloigna. Elle se mit à trépigner.

— James !

Celui-ci avait déjà disparu. D'un pas vif, il dévalait l'escalier. Et il se sentait soudain incroyablement léger, comme chaque fois qu'il mettait fin à une aventure féminine.

Il se rendait compte que Liane avait été sur le point d'avoir une crise de nerfs, réelle ou simulée. Il avait évité cela à temps !

« Le salut dans la fuite », pensa-t-il, sarcastique. Il ne pouvait pas supporter les pleurs et les supplications de ces dames. D'autant plus qu'il savait parfaitement que tout cela n'était que pure comédie. Dès le lendemain, au plus tard le surlendemain, la courtisane ouvrirait son lit orné d'angelots à un autre. Un riche aristocrate, un vieux banquier, un bon vivant... Une seule chose avait de l'importance aux yeux de la belle-de-nuit : l'épaisseur du compte en banque de ses amants.

Sir Harry Storton ne cacha pas sa joie en revoyant sa nièce.

— Je me suis ennuyé de toi, ma chère enfant.

— Moi aussi, mon oncle. Ce qui était l'entière vérité !

— J'ai été contente de danser, de voir ces grandes maisons où l'on donne des réceptions fastueuses, poursuivit-elle. Mais, en réalité, tout cela m'a paru bien superficiel.

— As-tu eu du succès ?

— Assez. J'ai même reçu plusieurs demandes en mariage.

— Es-tu fiancée ? demanda le vieil homme avec une visible inquiétude.

— Non, pour la bonne raison qu'aucun de ces messieurs ne me plaisait...

Sir Harry parut visiblement soulagé.

— Nous allons donc reprendre notre petite existence tranquille ici ?

— Exactement.

— Cela me fait bien plaisir ! s'exclama-t-il dans un cri du cœur.

Un peu confus, il marmonna :

— Je sais bien qu'il faudrait que tu te maries, mais...

— Le jour où je me marierai, mon oncle, ce sera le jour où je serai amoureuse.

Un soupir gonfla la poitrine de la jeune fille.

« Amoureuse ? Je le suis. Mais comme James de Torrington, au lieu de me considérer comme une femme séduisante, me traite comme...

son frère, il y a bien peu d'espoir pour qu'il me propose un jour le mariage. »

Quelques jours après son retour au manoir, elle reçut une lettre de la

comtesse douairière.

Ma chère Céline,

J'ai appris que vous étiez de nouveau parmi nous. Je serais très heureuse de vous revoir et d'entendre le récit de votre saison à Londres.

Malheureusement, comme je ne me sens pas très bien en ce moment, je ne me déplace guère. Ce sera donc à vous de venir me rendre visite, si du moins vous le voulez bien.

Je vous embrasse. Transmettez, je vous prie, toutes mes amitiés à sir Harry,

Suzan de Torrington

La jeune fille se rendit au château à cheval, au lendemain du jour où un messenger lui avait apporté cette lettre.

Elle mit sa jument au pas pour monter la grande allée bordée de chênes centenaires. Au loin, derrière les grands arbres, quelques biches semi-apprivoisées paissaient tranquillement.

Ce fut avec plaisir qu'elle revit le parc verdoyant. Comment aurait-elle pu se lasser d'admirer ces massifs de fleurs bien entretenus, ces statues en marbre blanc, ces fontaines dont les jets d'eau montaient très haut dans le ciel avant de retomber en pluie irisée dans des bassins où nageaient paresseusement des poissons rouges ?

« C'est si beau, ici, pensa-t-elle. Comment James peut-il préférer vivre à Paris. Je ne peux pas comprendre cela. »

Le majordome la reçut en souriant.

— Mademoiselle Storton ! Quelle bonne surprise ! Vous voilà donc revenue de Londres ?

— Comme vous le voyez, Browning.

— Milady va être heureuse de vous voir. Si vous voulez bien me suivre...

Il l'emmena dans un élégant petit salon dont les fenêtres donnaient sur la roseraie. Un peu plus loin, des pelouses descendaient en pente douce jusqu'à un grand lac miroitant au soleil.

La comtesse douairière, qui était allongée sur une méridienne, tendit une main dolente à la jeune fille.

— Ma chère Céline...

Cette dernière s'agenouilla près de la méridienne.

— J'ai été navrée d'apprendre que vous étiez souffrante.

— Que voulez-vous, c'est ainsi. Je ne suis plus toute jeune... Ma mère est morte à cinquante-neuf ans... et j'en ai déjà soixante-deux. Je me dis que mes jours sont comptés.

Céline étreignit la main de la douairière.

— Ne dites pas des choses pareilles, je vous en supplie ! Je suis sûre que de belles années vous attendent encore.

— Ne parlons pas de moi, mais de vous, mon enfant. Vous voilà donc revenue ? La femme du Dr Thorell est venue me rendre visite hier.

Elle m'a appris que vous aviez eu beaucoup de succès à Londres et que vous aviez reçu de nombreuses demandes en mariage. Il paraîtrait même que le marquis de Driffeld voulait vous épouser...

Est-ce la vérité ?

— Mais oui.

La châtelaine sursauta.

— Et... et vous avez refusé ?

— Forcément. Plusieurs messieurs m'ont fait l'honneur de demander ma main, c'est exact. Mais comme je n'aimais aucun d'entre eux...

— Vous leur avez dit non ? Même au marquis de Driffeld ?

Céline pouffa en revoyant le marquis à ses pieds.

— Même au marquis de Driffeld. Oh, il est très gentil ! Savez-vous à qui il me fait penser ?

— Dites.

— À un gros ours.

— Un ours !

— Oui. Mais est-ce une raison pour l'épouser ? La douairière laissa échapper un petit rire.

— Je vois que vous n'avez pas perdu votre franc-parler.

— Il n'y a aucune raison pour que je change. La jeune fille toussota avant de demander :

— Avez-vous des nouvelles de Paris ?

— Ou, plus exactement, des nouvelles de mon fils ? interrogea la comtesse.

En soupirant, elle poursuivit :

— Quand donc comprendra-t-il qu'il ne peut pas passer sa vie à s'amuser ? Il a trente ans, il serait temps qu'il songe aux responsabilités qui lui incombent.

— Vous dites cela depuis qu'il a hérité du titre.

— Et, en dépit de mes objurgations, il continue à mener son existence à sa guise ! s'exclama la douairière. Si vous saviez à quel point cela me désole !

Elle tapota la main de la jeune fille.

— Mais asseyez-vous donc, ma chère enfant, dit-elle en désignant un fauteuil. Vous n'allez pas rester à genoux pendant des heures. Que puis-je vous proposer ? Une tasse de thé ?

Faisant les questions et les réponses, elle enchaîna :

— Oui, c'est cela. Une tasse de thé et des petits fours... Êtes-vous toujours aussi gourmande ?

— Ma foi... murmura Céline d'un air confus.

— N'en ayez pas honte, puisque vous avez la chance de pouvoir manger tout ce qui vous plaît sans prendre un gramme. Vous ne risquez pas de devenir aussi grosse que la fille du pasteur !

Toutes deux éclatèrent de rire. Car la fille du pasteur, qui adorait les sucreries, était au fil des ans devenue tout bonnement obèse.

— Je ne comprends pas que vous ne soyez pas encore mariée, murmura la châtelaine après un silence. Vous êtes jolie, intelligente, cultivée. Vous avez très bon cœur, vous êtes capable de diriger une maison...

Elle hocha la tête.

— J'ai pu vous voir à l'œuvre au manoir. Votre oncle laissait tout aller à vau-l'eau et les choses ont bien changé depuis que vous vous en occupez. Quand je pense que vous avez même réussi à transformer sir Harry !

Elle s'esclaffa de nouveau.

— C'est bien grâce à vous si ce vieux ronchon s'est littéralement épanoui.

— Je l'aime beaucoup.

— On se demande pourquoi ! lança la douairière avec bonne humeur.

Animée par la présence de la jeune fille, elle paraissait déjà moins souffrante.

— Remarquez, moi aussi je l'aime beaucoup, reprit-elle. N'est-ce pas l'un de mes plus vieux amis?

Son visage s'assombrit.

— Tous les autres sont morts, et bientôt mon tour viendra.

— Ne dites pas des choses pareilles, je vous en supplie ! répéta Céлина.

— Vivre auprès d'un vieil homme... Quelle triste existence pour une jeune personne pleine de vie et de santé comme vous !

— Je vous assure que je suis très heureuse au manoir en compagnie de mon oncle.

D'un ton léger, elle poursuivit :

— Aucun de mes danseurs n'a réussi à faire battre mon cœur. Peut-être suis-je destinée à devenir vieille fille?

— Quelle bêtise ! Vous ? Jamais. D'ailleurs, j'ai de grands projets pour vous.

Céлина fronça les sourcils.

— Vous... vous avez...

Craignant de deviner où voulait en venir la douairière, elle s'écria :

— Oh, non ! Non, je vous en prie ! N'essayez pas de me trouver un mari !

— Pourquoi pas ?

La jeune fille baissa la tête.

— Je... je ne veux pas me marier, marmonna-t-elle.

— Ma chère enfant, vous savez combien je tiens à vous. Pour moi, vous êtes un peu la fille que je n'ai jamais eue.

— Et vous avez été une seconde mère pour moi, dit Céлина avec chaleur. Je ne vous remercierai jamais assez de votre gentillesse, de votre compréhension, de...

D'un geste impérieux, la comtesse l'interrompit.

— J'ai une grande faveur à vous demander.

— S'il est dans mes possibilités de vous rendre un service quelconque, ce serait très volontiers. De quoi s'agit-il ?

— Rien de plus simple : je voudrais que vous épousiez mon fils.

Le comte de Torrington avait l'habitude de se lever de bonne heure.

Et cela, même s'il rentrait très tard - ou plutôt, très tôt.

Les premières lueurs de l'aube commençaient à blanchir le ciel quand, après avoir quitté la belle Liane du Val d'Or, il regagna son luxueux appartement parisien de la place Vendôme.

Il n'avait aucune intention de revoir la courtisane. Il l'avait déjà complètement chassée de ses pensées. C'était à peine si elle occupait une place infime dans ses souvenirs, à la suite d'une collection incalculable de flatteuses conquêtes.

Il s'octroya trois heures de sommeil avant d'aller, comme tous les matins, galoper au Bois de Boulogne. Puis, une fois de retour chez lui, il fit honneur à un solide breakfast à l'anglaise, tout en feuilletant les quotidiens du matin et en examinant rapidement son courrier.

« Rien de bien intéressant dans tout cela, pensa-t-il. Des invitations, encore des invitations... »

Que ferait-il ce soir ? Se rendrait-il à la garden-party de la baronne de Lyzances ou bien irait-il à l'Opéra ?

« Quel terrible dilemme ! » se dit-il, se moquant de lui-même.

Son secrétaire fit à ce moment-là son entrée dans la salle à manger.

— Milord, le facteur vient d'apporter une lettre qui avait glissé au fond de sa sacoche.

— Merci.

Le comte s'empressa d'ouvrir la longue enveloppe en vélin d'un bleu très pâle dont les timbres avaient été oblitérés à Londres. Il en sortit un feuillet, également en vélin bleu. Son regard se porta immédiatement sur la signature. Ta tante Clarice.

Il haussa les sourcils. Pourquoi la sœur de sa mère, une charmante personne qu'il n'avait pas vue depuis au moins six mois, prenait-elle la peine de lui écrire ?

Mon cher enfant,

Ta mère m'a demandé de ne rien te dire, mais j'estime que tu dois apprendre qu'elle ne se sent pas très bien. Je suis allée la voir la semaine dernière et l'ai trouvée très faible.

Tu sais aussi bien que moi qu'elle est de santé fragile. Son cœur n'a jamais été solide.

Si tu pouvais revenir assez vite à Torrington, je crois que ce serait sage.

Je suis navrée de t'apporter ces mauvaises nouvelles. Espérons que ce

n'est qu'une fausse alerte et que, dans quelques jours, ta mère aura retrouvé la santé et le sourire.

Je t'embrasse,

Ta tante Clarice

Oubliant son petit déjeuner, le comte jeta sa serviette sur la table et se leva brusquement. Il se rendit dans le hall où un valet époussetait nonchalamment une collection de poteries orientales.

— François, demandez à Stigwood, mon valet, de préparer mes bagages, s'il vous plaît, dit-il dans son français parfait. Nous retournons sur le champ en Angleterre.

— Bien, milord.

Le comte alla ensuite donner une série sans fin d'instructions à son secrétaire. Ce dernier, après avoir tout noté, s'éclaircit la voix.

— Y aurait-il... euh, une dame à dédommager d'une manière ou d'une autre ?

Le comte laissa échapper un rire bref.

— Impudent !

— Pas du tout, milord. J'essaie de ne rien oublier.

— Ne vous inquiétez pas, tout est en règle, fit le comte avec un rire sardonique. La dernière dame à dédommager, comme vous dites, a reçu cette nuit un collier de rubis en récompense de ses bons services.

Moins de deux heures après avoir reçu la lettre de sa tante, le comte montait dans sa confortable voiture en compagnie de Stigwood. Il avait l'intention de prendre le train à la gare du Nord afin de se rendre à Calais, où il embarquerait sur le premier ferry-boat en partance.

Soit, il n'avait pas de réservation à bord, mais il savait qu'il lui suffirait de glisser quelques pièces d'or dans la main d'un responsable pour obtenir l'une des cabines de première classe que l'on gardait en prévision d'urgences de ce genre.

Quand il arriva à Calais, la nuit tombait et il fallait attendre le lendemain pour pouvoir traverser le Channel. Le comte prit une chambre d'hôtel, et après avoir fait honneur à un excellent dîner - et flirté avec la fille de l'aubergiste -, il sortit se promener sur la plage.

Ce n'était pas vraiment la tempête, loin de là ! Mais le temps n'était pas au beau. De grosses vagues frangées d'écume s'abattaient bruyamment sur le sable, tandis qu'un vent violent s'engouffrait dans la cape du comte. Pour éviter de voir s'envoler son chapeau, il dut

l'ôter.

De longs nuages s'effilochaient dans un ciel d'encre, cachant de temps à autre la lune qui se reflétait dans la mer houleuse.

Les bras croisés, James de Torrington s'arrêta face au vent. On aurait cru une statue d'airain. D'ailleurs, en cet instant, il se sentait de taille à braver tous les éléments.

« Le bel avantage ! » pensa-t-il avec dérision.

Son existence lui paraissait soudain d'une incroyable vacuité. Et pourtant, beaucoup d'hommes se seraient damnés pour être à sa place. Ne possédait-il pas la fortune lui permettant de s'offrir tous les plaisirs, tous les caprices... et toutes les femmes qu'il voulait ?

Mais on se lassait de cela. Où étaient les défis ? Les obstacles, les buts qui donnaient leur saveur à la vie ?

En soupirant, il fit demi-tour. Il allait d'un bon pas sur la jetée obscure lorsque, devinant une présence toute proche, il s'immobilisa. Dans l'obscurité, il crut apercevoir, à quelques mètres derrière lui, une silhouette dissimulée derrière un réverbère éteint. Et un visage. Un visage qui, la dernière fois qu'il l'avait vu, était tordu de haine.

Il jura.

— Par exemple !

Les poings crispés, les sourcils froncés, il se dirigea droit vers le réverbère. Personne. Déconcerté, il regarda autour de lui. Avait-il rêvé ?

« Je ne suis pourtant pas homme à avoir des visions ! »

Dès qu'il regagna son hôtel, il demanda qu'on lui monte un cognac.

Son fidèle valet, qui l'attendait dans sa chambre, s'exclama avec une affectueuse familiarité :

— Quel vent, n'est-ce pas ! Vous ne vous êtes pas envolé, milord ?

— Non. Mais j'ai vu un fantôme. Stigwood se mit à rire.

— Vous, milord ? Honnêtement, j'ai peine à le croire.

Un domestique apporta à ce moment-là le cognac que le comte avait commandé. Il prit le temps d'en boire une longue gorgée avant de déclarer :

— Un fantôme, oui. Figurez-vous, Stigwood, que j'ai cru apercevoir Pierre Vallon sur la jetée !

— Pierre Vallon ? Le voleur qui en a pris pour dix ans ?

— C'est cela. Et comme le jugement a été prononcé il y a seulement deux ans, Vallon doit croupir sur la paille humide des cachots pendant encore huit longues années. Par conséquent, il ne peut pas se promener à Calais.

Après avoir bu un peu plus de cognac, le comte enchaîna :

— De toute façon, si cela avait été lui, il me hait à un point tel qu'il aurait tenté de me tuer. L'occasion était trop belle.

— Vous tuer? Pas si sûr, milord. Ne vous souvenez-vous pas qu'il avait juré de se venger sur ceux qui vous sont chers ? Il a même dit qu'il vous briserait le cœur. Et une jolie femme a alors crié que vous n'en aviez pas.

Cela fit rire James de Torrington.

— Exact. Je n'ai pas de cœur.

— Et vous vous en vantez, milord ! fit Stigwood, à la fois choqué et amusé. En général, les messieurs parlent d'amour aux dames pour les amener là où ils veulent.

— Les imbéciles ! Avec moi, au moins, pas de tromperie. Dès le début d'une aventure, qu'elle dure une nuit ou quelques jours, j'annonce la couleur. Ainsi, les femmes savent à quoi s'en tenir. N'est-ce pas plus honnête que de leur jurer un amour éternel ? Là-dessus, bonne nuit, Stigwood.

— Bonne nuit, milord.

Le lendemain matin, quand le ferry-boat s'écarta lentement du quai, le comte était sur le pont. Parmi les nombreux passants, il remarqua soudain un homme aussi immobile qu'une statue, qui semblait le fixer droit dans les yeux.

Il retint sa respiration.

— Stigwood ! Sur la jetée, près de cette montagne de caisses...

Voyez-vous Pierre Vallon?

— Non.

Le comte eut un geste agacé.

— Mais si ! Cet homme, là-bas...

— Il lui ressemble peut-être vaguement, mais ça ne peut pas être lui puisqu'il est toujours en prison.

Le bateau s'éloignait. Il était maintenant impossible de distinguer les traits de ceux qui étaient restés à terre. Bientôt, ils eurent l'air de

fourmis avant de disparaître complètement.

Le comte arriva au château de Torrington en fin d'après-midi, juste au moment où le médecin descendait le perron. Après l'avoir salué, le comte demanda avec angoisse :

— Comment va-t-elle ?

Le Dr Thorell lissa les pointes de sa moustache blonde d'un air important.

— Pas très bien. Je suis heureux que vous ayez pu revenir aussi vite.

Milady a toujours été de santé fragile... et elle n'est plus toute jeune.

Avec gravité, le médecin poursuivit :

— Je sais qu'elle souhaite vous dire certaines choses avant... avant qu'il ne soit trop tard.

— Avant qu'il ne soit trop tard ! répéta le comte, qui était soudain devenu très pâle. Mon Dieu !

Il courut jusqu'à la chambre de sa mère, qu'il trouva au lit. En le voyant, la douairière se mit à pleurer.

— Je... je n'espérais pas te revoir... balbutia-t-elle d'une voix presque inaudible.

— Mère, je vous en supplie, ne parlez pas ainsi ! C'est tante Clarice qui m'a prévenu. J'ai reçu sa lettre hier, et j'ai immédiatement entrepris le voyage. Pourquoi ne pas m'avoir dit que vous étiez souffrante ?

— S'il fallait que je t'ennuie chaque fois que j'ai un petit accroc de santé ! Tu sais qu'il m'arrive assez souvent de me sentir un peu fatiguée. Bah, ce n'est pas grave ! Je m'alite pendant deux ou trois jours...

— ... et vous vous remettez toujours très vite, termina James à sa place. Vous verrez : ce sera la même chose cette fois.

— Je le voudrais bien, mais je crains fort d'être gravement atteinte.

C'est pourquoi je tiens à te parler sérieusement tant que je peux encore le faire.

— Mère ! s'écria le comte avec désespoir.

— Je t'en prie, sois courageux. Il faut être capable d'affronter les réalités de la vie. Tu sais bien que personne n'est éternel. Un jour prochain, tu me conduiras jusqu'à ma tombe...

— Mère !

— Mais je voudrais partir en paix, en étant assurée que tout va bien pour toi.

— Oh, ne vous inquiétez pas à mon sujet !

— Si, justement. Je me fais énormément de souci pour toi.

— Pourquoi ?

— Tu sais mener les domaines, je l'admets. Ce n'est pas suffisant. Il faut que tu fondes une famille et que tu aies un héritier afin d'assurer ta descendance. Je t'ai souvent adjuré de te marier, tu m'as répondu invariablement que tu avais le temps.

La malade saisit la main de son fils entre des doigts tremblants.

— Laisse-moi partir en paix. Je mourrai tranquille le jour où je saurai que tu es enfin marié.

James retint un geste agacé.

— Si cela pouvait vous faire plaisir, je ne demanderais pas mieux, dit-il poliment. Mais je n'ai malheureusement pas encore rencontré celle dont j'aimerais faire ma femme.

— Parce que tu n'as pas cherché là où il fallait. Écoute-moi, mon cher enfant. Écoute-moi bien !

— Oui, mère, dit le comte en baisant la main de sa mère.

Celle-ci lui adressa un faible sourire.

— J'ai trouvé celle qu'il te faut.

James réussit à ne pas pousser de hauts cris.

— Ah, bon ? fit-il, le visage fermé.

— Elle est charmante. Jolie, intelligente, bien élevée. .. Peut-être pas aussi bien née que je l'aurais souhaité ? Bah ! Une fois qu'elle sera devenue comtesse de Torrington, tout le monde oubliera ses origines relativement simples.

La douairière esquisça une moue.

— Petite, très petite aristocratie...

James soupira.

« Eh bien ! J'étais loin de m'attendre, en accourant au chevet de ma mère souffrante, à être immédiatement mis en demeure de me marier... »

— Elle aime beaucoup la campagne. D'ailleurs, elle habite ce comté depuis de longues années. Elle sera pour toi une épouse parfaite.

Le comte haussa les sourcils.

— Elle habite le comté ? Dans ce cas, je l'ai peut-être déjà rencontrée ?

— Non seulement tu l'as rencontrée, mais tu la connais très bien. Il s'agit de Céline Storton.

Sideré, James put seulement répéter :

— Céline ?

— Elle connaît tes qualités... comme tes défauts. Elle n'aura donc pas de mauvaise surprise.

— Comment cela ?

— Mon cher enfant, des échos de tes frasques sont parvenus jusqu'ici. Ta réputation n'est pas des meilleures ! Mais Céline est prête à passer outre.

— Quelle grandeur d'âme ! ironisa le comte.

— Ne te moque pas, s'il te plaît. Je pense avoir eu une excellente idée. J'apprécie beaucoup Céline.

— Moi aussi. Mais...

— Elle saura te rendre heureux.

James secoua la tête avec stupeur. Puis, après être demeuré silencieux pendant quelques instants, il murmura :

— Céline...

Et soudain, il éclata de rire.

— Céline ? Moi, épouser Céline ? Non, vraiment ! C'est d'un ridicule achevé !

Et il eut un nouvel accès d'hilarité.

Chapitre 3

Accoudée à l'une des fenêtres de sa chambre, Céline se remémorait presque mot pour mot sa conversation avec la comtesse de Torrington.

— Je voudrais que vous épousiez mon fils.

Elle était bien loin de s'attendre à cela ! Après avoir eu l'impression que le ciel lui tombait sur la tête, une immense joie l'avait envahie.

Quoi ! James avait chargé sa mère de la demander en mariage ?

Très vite, elle avait compris qu'elle faisait fausse route en imaginant une chose pareille.

«James n'est probablement au courant de rien. Mais sa mère, rêvant de le voir mener une existence plus stable, tente de lui forcer la main.»

En s'efforçant de cacher sa déception, elle avait murmuré :

— Vous savez bien qu'il ne vous laissera jamais choisir sa future épouse.

— Comme je crains fort qu'il ne se décide jamais à franchir le pas, il faut bien que je prenne la décision à sa place.

La châtelaine laissa échapper un long soupir.

— James ne croit pas à l'amour. Par conséquent, il ne peut faire qu'un mariage de raison. Vous êtes d'excellents amis, vous vous entendez à merveille... que demander de plus ?

Partagée entre un fol espoir et le doute, Céline demeurerait silencieuse.

— Oh, je ne prétendrai pas que ce sera tous les jours facile, poursuivit la douairière. Mais vous y serez préparée car vous le connaissez presque aussi bien que moi.

En hochant la tête, elle ajouta :

— Il ne faut pas vous attendre à ce qu'il change en vingt-quatre heures.

Céline se mordit la lèvre inférieure.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— Parce que... euh...

Une légère rougeur monta aux joues de la châtelaine.

— Vous pensez que, une fois marié, il continuera à multiplier les aventures ? suggéra la jeune fille.

La douairière soupira.

— Il faut avoir la simplicité d'admettre, tout simplement, que les hommes sont infidèles par nature. Même quand ils font un mariage d'amour, ils ne peuvent pas s'empêcher de tromper leur femme.

Voyant l'expression de Céline, elle poursuivit :

— Soyez réaliste, mon enfant. Si vous n'avez aucune illusion le jour de votre mariage, vous ne serez pas déçue par la suite. Cela vous évitera bien des larmes.

— Je le suppose, fit la jeune fille d'un ton acide.

— Vous êtes une personne solide et pleine de bon sens, je vous ai toujours admirée pour cela, ma petite Céline.

Fallait-il prendre cela pour un compliment ? Probablement... Même si la jeune fille aurait préféré qu'on lui prête d'autres qualités que sa solidité et son bon sens...

— Je vous crois parfaitement capable de mener les domaines à la place de James, reprit la châtelaine.

— Pendant qu'il retournera s'amuser à Paris en me laissant toute seule ?

— Bah ! Un jour ou l'autre, il admettra que certaines responsabilités lui incombent. Il sait déjà qu'il doit avoir des descendants. Il'aura certainement la décence d'attendre, pour retourner en France, que vous attendiez un bébé.

La jeune fille se raidit en entendant cela. Elle était horrifiée. Quoi ?

« Dès que je serais enceinte, l'homme que j'aime me laissera toute seule pour aller mener joyeuse vie avec les courtisanes ? Mais c'est horrible ! »

La douairière semblait cependant trouver cela si naturel que Céline n'osa pas lui faire part de sa réaction. Après avoir pris une profonde inspiration, elle se contenta de déclarer d'un ton neutre :

— Je vais réfléchir à tout cela.

— Naturellement, ma chère enfant. Mais je suis persuadée que vous comprendrez vite la justesse de mon raisonnement. Vous aurez une magnifique demeure, un titre, des enfants... Cela vaut mieux que de rester vieille fille.

En entendant cela, Céline eut l'impression de recevoir une gifle. Alors que, jusqu'à présent, elle n'avait vu aucun inconvénient au fait de rester célibataire.

D'un ton encourageant, la comtesse ajouta :

— Et vous verrez ! Au fur et à mesure qu'il prendra de l'âge, James s'assagira.

—Espérons-le, dit poliment la jeune fille.

S'assagir? James de Torrington? Si elle s'était écoutée, Céline aurait éclaté d'un grand rire sardonique.

S'assagir... Ce mot avait probablement une signification différente pour la douairière.

Peut-être estimait-elle que son fils ferait un grand progrès en se contentant de séduire les jolies villageoises des environs ?

Cependant, à ces petites provinciales mal dégourdies, Céline était sûre

qu'il préférerait les spirituelles Parisiennes, ou, à la rigueur, les élégantes de Londres.

Toujours accoudée à sa fenêtre, la jeune fille continuait à réfléchir. Il lui restait à prendre la décision la plus difficile qu'elle avait jamais eue à prendre de sa vie.

Elle avait eu beaucoup de succès lors de sa saison à Londres.

Plusieurs jeunes gens riches et titrés l'avaient demandée en mariage.

Elle leur avait dit «non» à tous. Comment aurait-elle pu accepter d'épouser un homme qu'elle n'aimait pas, alors qu'elle ne cessait de penser à un autre ?

Et voici qu'on lui offrait la possibilité de devenir la femme de celui qui, depuis toujours, avait été le seul pour elle ?

« Hélas, lui ne m'aime pas ! » se dit-elle avec désespoir.

Elle ne se faisait aucune illusion quant à l'existence qui l'attendait si elle refusait la proposition de la comtesse. Son oncle ne vivrait pas éternellement. Ce veuf, qui avait perdu ses deux enfants, avait rédigé un testament en sa faveur. Elle hériterait donc du manoir ainsi que des terres et de suffisamment d'argent lui permettant de vivre fort correctement.

« Mais je resterai seule jusqu'à la fin de mes jours. »

Et, pendant ce temps-là, James en épouserait probablement une autre dans le seul but d'assurer sa descendance.

« Une autre qu'il n'aimera pas plus qu'il ne m'aime, moi, puisqu'il est incapable d'amour. »

Comme elle regretterait, alors, d'avoir refusé l'offre de la comtesse douairière !

D'un autre côté, si elle acceptait, elle devrait s'attendre à vivre toutes les affres de la jalousie. Mais elle deviendrait la mère des enfants de James. Elle imagina un petit garçon ayant ses traits, ses yeux, son sourire... Et l'attendrissement la saisit.

Entre-temps, avec un peu de chance, son mari s'attacherait peut-être à elle ?

En fin de compte, cette situation présentait autant de côtés positifs que de côtés négatifs. Incapable toutefois de prendre une décision, la jeune fille continuait à réfléchir. Et elle attendit plusieurs jours avant de retourner au château.

— Milady n'est pas encore levée, lui dit le majordome.

— Je reviendrai cet après-midi.

— Non, non. Certes, Milady se sent un peu fatiguée, mais elle m'a demandé de vous faire tout de suite monter si vous veniez lui rendre visite.

Quelques minutes plus tard, il introduisit Céline dans la chambre de la comtesse. Celle-ci, allongée sur un lit de repos, paraissait en effet très lasse. Elle tendit une main mourante à la jeune fille.

— Je vous attendais, fit-elle dans un souffle. Alors ?

— Je ferai ce que vous souhaitez, madame, dit Céline avec simplicité.

La douairière eut un sourire triomphant.

— Je savais que vous ne manquez pas de bon sens et que vous finiriez par entendre raison.

Le bon sens ! Alors que Céline rêvait d'amour...

— Tout est donc arrangé, assura la comtesse avec satisfaction.

— Pas encore. Votre fils a quand même son mot à dire.

D'un geste, la douairière balaya l'objection.

— Laissez-moi m'occuper de cela.

À ce moment-là, le majordome entra, porteur d'un plateau sur lequel il avait déposé une enveloppe en vélin bleu pâle.

— Merci, Browning, dit la comtesse. À l'adresse de Céline, elle ajouta :

— Permettez-moi de jeter un coup d'œil à mon courrier. Je vois que c'est ma sœur Clarice qui m'écrit et elle m'annonce peut-être une nouvelle importante.

Elle s'empressa de décacheter l'enveloppe et, après avoir déplié le feuillet qu'elle contenait, le parcourut rapidement. Elle parut à ce moment-là plus satisfaite que jamais.

— Tout s'arrange, murmura-t-elle, soudain ragaillardie.

En frappant dans ses mains d'un air impérieux, elle ordonna :

— Ma petite Céline, courez tout de suite à la lingerie. Ma couturière, qui vous attend, va, selon mes instructions, confectionner votre robe de mariée.

— Dé... déjà ?

— Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. J'espère que le modèle, que j'ai choisi moi-même dans une revue de mode, sera à votre convenance.

— Je... j'en suis sûre, bredouilla la jeune fille, quelque peu dépassée par les événements.

— Allez vite !

Au passage, Céline ramassa la missive de la sœur de la marquise, qui était tombée sur le tapis. Sans le vouloir, elle en déchiffra les premiers mots :

Ma chère Suzan,

J'ai suivi tes instructions point par point... .

Elle déposa la lettre sur la table de nuit avant de se rendre à la lingerie.

La couturière, qui était en train d'ourler une robe en soie grise destinée à la douairière, hocha la tête en la voyant.

— Vous voici enfin, mademoiselle ? Je vous attends depuis déjà plusieurs jours. Milady m'avait dit que vous ne tarderiez pas à venir pour que je prenne vos mesures.

Céline pinça les lèvres.

« Je vois que milady organise tout sans demander leur avis aux intéressés. »

Quand la couturière lui montra le modèle choisi, elle oublia ses réserves.

— Quelle belle robe !

— N'est-ce pas ? Je la couperai dans ce satin broché. Voyez... Et vous aurez le voile en précieuse dentelle qui a appartenu à l'arrière-grand-mère de milady. Il paraît qu'il porte bonheur aux nouvelles comtesses de Torrington.

Elle déroula son centimètre.

— Maintenant, s'il vous plaît, ne bougez plus pendant que je prends vos mesures.

Quelques minutes plus tard, elle se redressa.

— J'ai tout noté. Pourrez-vous revenir mardi matin pour un premier essayage ?

— Euh... oui, bien sûr.

Une fois que la comtesse douairière avait décidé quelque chose, tout allait vraiment très vite !

Le mardi matin, la jeune fille prit la route de Torrington. Avant de se

rendre à la lingerie où l'attendait la couturière, elle laissa sa jument aux écuries du château.

Tout en traversant les pelouses aussi veloutées qu'un épais tapis, elle eut envie de sauter de joie. Elle allait essayer sa robe de mariée ! Elle allait devenir la femme de James ! Tout cela n'était-il pas merveilleux ?

Quand elle aperçut une voiture devant le perron du château, sa joie ne connut plus de bornes. Car celui qu'elle voyait, là-bas, au milieu d'un monceau de bagages, n'était autre que Stigwood, le valet personnel du comte de Torrington !

Par conséquent... ce dernier était de retour !

L'arrivée inopinée du châtelain avait dû semer le désordre dans cette maisonnée d'ordinaire bien organisée. Le majordome ne se trouvait pas dans le hall, et la jeune fille n'y vit aucun valet non plus. Sans réfléchir, elle courut jusqu'à la chambre de la comtesse.

«James est avec sa mère, certainement», se dit-elle, le cœur battant la chamade.

Au moment où elle s'appêtait à frapper, un grand éclat de rire retentit.

— Céline ? s'écria le comte. Moi, épouser Céline ? Non, vraiment !

C'est d'un ridicule achevé !

Ces mots parurent résonner en mille échos aux oreilles de la jeune fille. Glacée, elle demeurait clouée sur place, tandis que James continuait à rire comme un fou.

— Mère, où avez-vous la tête ? reprit-il enfin. Céline est bien gentille, mais elle n'est plus de première jeunesse.

— Comment peux-tu dire une pareille bêtise ? Elle n'a que vingt-trois ans.

— C'est bien ce que je disais. Elle n'est plus de première jeunesse, répéta James avec cruauté. La typique vieille fille de province, quoi !

— Céline est revenue tout récemment de Londres, où elle a reçu de nombreuses demandes en mariage, dont celle d'un vicomte et même d'un marquis.

Le rire de James retentit de nouveau.

— Je n'en crois pas un mot. Elle a prétendu cela ? Et vous l'avez crue ?

Pauvre Céline ! Elle n'a pas dû s'amuser beaucoup à Londres. Je parie qu'elle a dû tout le temps faire tapisserie. Puis, pour que l'on ne s'apitoie pas trop sur son sort, elle a inventé quelques belles histoires

où elle avait le premier rôle.

Si la jeune fille s'était écoutée, elle serait allée le gifler. Ou bien elle se serait laissée choir par terre en un petit tas misérable. Au lieu de cela, elle se redressa. Personne ne devait la trouver ici ! À aucun prix !

Retrouvant l'usage de ses jambes, elle dévala l'escalier qu'elle avait monté si gaiement quelques minutes auparavant et, comme une flèche, elle retourna aux écuries.

— Amenez-moi ma jument. Vite, s'il vous plaît. Le groom qui avait conduit Jacinthe dans un box

peu de temps auparavant ne manqua pas de s'étonner.

— Vous partez déjà, mademoiselle Céline ?

— Oui. Et je suis très pressée.

— Dans ce cas, je vais chercher votre monture.

Quelques minutes plus tard, il revenait avec la jument grise.

Machinalement, la jeune fille lui caressa l'encolure avant de se mettre en selle.

— Merci ! lança-t-elle.

— À bientôt, mademoiselle Céline.

« Jamais ! »

Elle réussit cependant à grimacer un sourire.

Ce fut au triple galop qu'elle regagna le manoir. Après avoir jeté ses rênes au palefrenier, elle courut jusqu'à sa chambre et se jeta sur son lit en sanglotant désespérément.

Entre deux accès d'un fou rire inextinguible, le comte de Torrington déclara :

— Mère, je vous en prie, oubliez cette idée grotesque. Je ne suis pas du tout prêt à me marier.

— Je ne te demande pas si tu es prêt ou pas. Je te demande seulement de respecter ma dernière volonté... avant qu'il ne soit trop tard.

Cette fois, l'hilarité de James cessa brusquement.

— Que dites-vous ?

— Si je dois mourir, reprit la douairière, et ce sera peut-être bientôt, je veux m'assurer que tu auras une descendance et que le nom de Torrington n'est pas près de s'éteindre.

— Je vous en prie, mère, ne parlez ainsi !

Le comte se pencha pour embrasser la douairière. Sous son hâle, il était devenu d'une pâleur de cire.

— Ne parlez pas ainsi, répéta-t-il. Je veux que vous guérissiez, que vous soyez heureuse, que...

Elle l'interrompit.

— Si tu veux que je sois heureuse, tu sais désormais ce qu'il te reste à faire.

— Mère...

— À moins que tu ne souhaites me voir quitter ce monde avec le terrible regret de ne pas avoir accompli ma tâche ?

— Vous l'avez accomplie, vous le savez. Vous avez été une épouse aimante pour mon père, une mère adorable pour moi, une châtelaine parfaite... Que demander de plus ?

— Te voir marié.

D'une voix soudain affaiblie, elle enchaîna :

— Peut-être, aussi, avoir la chance d'embrasser mon premier petit-fils ? À ce moment-là, je partirai en paix.

James se mit à marcher de long en large. Ah, en revenant à Torrington, il était bien loin de s'attendre à une telle requête !

Il revint près de la comtesse.

— Mère, vous souhaitez que je dise adieu à ce que je chéris le plus au monde : ma liberté ?

— Je te conjure d'accomplir ton devoir.

Le comte se remit à faire les cent pas, tandis que son esprit ne cessait de travailler.

Il était bien tenté de refuser ce qui s'apparentait plus ou moins à un chantage. En même temps, sa mère paraissait si fragile...

« Si je ne me plie pas à ses désirs et qu'elle meure, j'aurai des remords jusqu'à la fin de mes jours. Comment pourrais-je vivre avec un tel poids sur la conscience ? »

Il avait jusqu'à présent mené l'existence d'un parfait égoïste. Mais comme il adorait sa mère et ne voulait pas la décevoir...

Il prit une profonde inspiration.

— Bien, mère.

D'un air résigné, il serra entre les siennes la main de la douairière.

— Bien, mère, répéta-t-il avec un visible effort. Je ferai ce que vous voudrez.

— Oh, merci ! Merci du fond du cœur ! Si tu savais combien tu me rends heureuse !

— Ne parlez pas trop vite. Tout dépend maintenant de Céline.

Acceptera-t-elle de devenir ma femme ?

— Comment peux-tu en douter ? demanda la comtesse d'un ton quelque peu sarcastique. N'as-tu pas dit toi-même qu'elle n'était plus de première jeunesse, tu l'as même traitée de vieille fille... alors qu'elle n'a que vingt-trois ans ! Tu penses que personne ne s'est intéressé à elle à Londres...

— J'en suis absolument persuadé. Comment croire à cette histoire des nombreux prétendants ?

— Dans ces conditions, si tu vas solliciter sa main, elle dira « oui » avant même que tu aies fini de parler, fit la comtesse avec une pointe d'ironie.

La lueur narquoise qui brillait dans ses yeux légèrement délavés contrastait avec son attitude dolente. Mais le comte était trop bouleversé pour remarquer quoi que ce soit.

— En fin de compte, mieux vaut que j'épouse une personne qui me connaît bien, déclara-t-il sans enthousiasme. Au moins, avec elle, je n'aurai pas besoin de me lancer dans des discours romantiques ou des déclarations passionnées.

— Je ne te le conseille pas : elle n'en croirait pas un mot et se moquerait de toi.

James soupira. Sa mère, gravement malade, le mettait en demeure de se marier... Décontenancé par toutes ces mauvaises nouvelles, il se promit de se comporter en fils dévoué et en époux respectable.

« Mais dans certaines limites ! Une fois que ma mère ne sera plus là, je retournerai à Paris mener la vie qui me plaît tant », se promit-il.

Il laissa échapper un petit soupir avant de demander :

— Comment, à votre avis, dois-je présenter ma demande en mariage ? Dois-je aller voir Céline ?

— Non, ce n'est pas la peine que tu ailles jusqu'au manoir de sir Harry. J'ai déjà parlé à sa nièce et elle a accepté.

— Quoi ? Vous... vous avez demandé sa main en mon nom ?

— Elle devait justement venir ce matin essayer la robe de mariée que

ma couturière est en train de confectionner. Je suis d'ailleurs étonnée qu'elle ne soit pas là.

Le comte sursauta.

— Une... une robe de mariée ! Mère ! Vous allez trop vite en besogne ! Vous étiez donc à ce point sûre de ma réponse ?

La châtelaine porta à son front une main tremblante.

— Mon piètre état de santé ne me permet pas d'attendre. Il faut que la cérémonie soit célébrée dans les plus brefs délais.

— Que se passera-t-il si Céлина refuse de devenir ma femme ? Vous trouverez quelqu'un d'autre ? Et il suffira de mettre la robe à sa taille ? Mère, vous êtes incorrigible !

Le lendemain matin, après une nuit blanche, Céлина se leva de très bonne heure. Mais, au moins, elle savait ce qu'elle devait faire.

Elle s'assit à son secrétaire, prit une plume et le visage encore humide de larmes, se mit en devoir d'écrire à la comtesse douairière la lettre dont les termes lui étaient venus pendant ces heures sans sommeil.

Madame,

Pardonnez-moi, mais, après avoir longuement réfléchi, j'ai décidé qu'un mariage arrangé sur de telles bases ne me convenait pas.

Je suis sûre que vous trouverez aisément pour votre fils une autre fiancée. Étant donné que le comte de Torrington est un très beau parti, je pense que beaucoup de jeunes filles, en échange d'un titre et d'un château, seront prêtes à fermer les yeux sur sa fâcheuse réputation et ses nombreux défauts.

Sa dernière phrase paraîtrait fort impertinente, elle en était consciente.

« Mais c'est de bonne guerre. Étant donné la manière dont il m'a traitée, ne mérite-t-il pas d'essuyer un camouflet de ce genre ? »

Après une brève formule de politesse, elle relut sa lettre et la glissa dans une enveloppe.

Puis elle descendit demander à un valet de la porter au château. La comtesse la recevrait avant le déjeuner et la montrerait certainement à son fils.

A cette pensée, la jeune fille éprouva une satisfaction amère, teintée de colère.

Elle imaginait James lisant sa lettre.

« Le séduisant comte de Torrington va se trouver horriblement vexé en apprenant qu'une typique vieille fille de province ne veut pas de lui ! »

Très vite, son esprit de revanche disparut, remplacé par une profonde tristesse. Elle s'efforçait de ne plus penser à James.

D'oublier sa haute silhouette, son beau visage, son sourire communicatif, ses yeux si expressifs...

« Je ne veux plus jamais le revoir ! se dit-elle en serrant les dents.

Jamais ! »

Elle était tellement perdue dans ses pensées qu'elle n'entendit pas une voiture monter l'allée.

Quelques minutes plus tard, la porte du salon s'ouvrit.

— Je vous retrouve enfin !

La jeune fille se retourna brusquement. Et une stupeur sans nom se peignit sur son visage quand elle reconnut le marquis de Driffield.

— Ma déesse ! s'exclama-t-il.

— Vous ici ?

Il mit une main sur son cœur.

— Si vous pouviez imaginer le désespoir qui s'est emparé de moi quand j'ai découvert que vous aviez quitté Londres pratiquement du jour au lendemain!

D'un ton mélodramatique, il s'exclama :

— J'ai vécu mille morts !

Céline leva les yeux au ciel.

«Ce pauvre gros ours... pensa-t-elle, apitoyée. Je vais devoir me débarrasser gentiment de lui. Et toute seule ! Car il ne faut pas que je compte sur mon oncle pour lui faire entendre raison. »

Comme à l'ordinaire, sir Harry s'était enfermé dans son bureau, auquel il avait adjoint un laboratoire pour se livrer à toutes sortes d'expériences.

— Pourquoi vous êtes-vous enfuie ? reprit le marquis. J'ai eu le cœur brisé.

— Je ne me suis pas enfuie, je suis tout simplement revenue chez moi. Et je ne comprends pas pourquoi vous m'avez suivie jusqu'ici. Je vous avais dit clairement que je ne souhaitais pas vous épouser.

— Je ne peux pas le croire. Ma déesse, je vous offrirai tout ce que

vous voulez, je vous couvrirai de fourrures et de bijoux, je vous adorerai jusqu'à mon dernier soupir, je...

Il s'agenouilla lourdement devant elle et sortit de sa poche la bague ornée d'un énorme solitaire qu'il avait déjà tenté de lui passer au doigt.

Céline, qui s'apprêtait à le repousser, crut entendre de nouveau le rire du comte, ses paroles blessantes.

Jamais elle ne s'était spécialement intéressée aux titres. Mais elle savait quand même qu'un marquis passait avant un comte.

« Ah, je ne suis pas de première jeunesse ? Ah, j'ai fait tapisserie pendant toute la saison ? Ah, personne ne m'a demandée en mariage ? »

Elle avait très envie de donner à James la leçon de sa vie. Car si elle devenait marquise, plus jamais il ne rirait d'elle. Ce serait bien facile...

Elle n'avait qu'à laisser le marquis de Driffield glisser cette bague à son annulaire gauche. Comme en cet instant...

Avec stupeur, elle contempla le magnifique diamant qui étincelait maintenant à son annulaire... droit. Car, dans sa hâte, le marquis s'était trompé de main.

— Vous avez accepté de devenir ma femme ! s'exclama-t-il avec ravissement. Oh ! je suis si heureux !

La respiration coupée, Céline ne savait plus très bien où elle en était.

« Je devrais ôter cette bague et la lui rendre », pensa-t-elle confusément.

En même temps, le désir de se venger de James était si fort...

Le marquis se releva péniblement et la prit dans ses bras avec transport.

— Vous allez devenir ma femme !

Elle voulut le repousser, sans y parvenir car, en dépit de sa corpulence, il était très fort. Resserrant son étreinte, il tenta de lui prendre les lèvres. Désespérément, elle tournait la tête à droite ou à gauche, tentant de lui échapper.

— Non ! Non, je vous en prie...

Soudain, une porte claqua. Un juron retentit. Et une fraction de seconde plus tard, Céline se retrouva libérée.

« Mon oncle serait donc venu à mon secours ? s'étonna-t-elle. Lui qui n'entend jamais rien, qui ne remarque rien... »

Elle s'aperçut alors que son sauveur n'était autre que le comte de Torrington.

— Allez-vous me lâcher ! s'écria le marquis, pris au collet, tout en se débattant comme un beau diable.

— Que faites-vous ici ? lança le comte.

— En quoi cela vous regarde-t-il ? Cette demoiselle vient d'accepter de m'épouser et, si je veux l'embrasser, vous n'avez rien à y redire !

Il essuya son front moite.

— Ah, par exemple !

Le comte croisa les bras.

— Ai-je bien entendu ? Cette demoiselle vient de...

—... d'accepter de m'épouser ! coupa le marquis d'un ton triomphant. Voyez ! Elle arbore la bague que mon grand-père a donnée à ma grand-mère.

— Mais... elle la porte à la main droite !

— Vous avez raison. Je suis tellement heureux que je ne sais plus ce que je fais. Nous allons la mettre à l'autre main et, bientôt, ce sera une alliance que je passerai au doigt de ma déesse, qui deviendra alors la onzième marquise de Driffild.

James regarda la jeune fille comme s'il la voyait pour la première fois.

— Est-ce la vérité ? Vous avez accepté d'épouser ce...

«Ce clown», avait-il failli dire. Grâce au ciel, il s'était interrompu à temps.

— Non, je... je ne veux pas.

Céline s'efforçait de se débarrasser de la bague. Mais l'anneau, trop étroit, résistait. Le comte réussit à le faire glisser et le tendit au marquis.

— Reprenez votre bien. La demoiselle n'en veut pas.

Le marquis tapa du pied comme un enfant capricieux.

— Les femmes sont toutes des tricheuses !

Il pointa son index en direction de la jeune fille.

— Vous m'avez menti !

— Jamais ! protesta Céline avec indignation.

— Si ! Vous m'aviez juré qu'il n'y avait personne d'autre.

Il se tourna vers le comte.

— Qui est cet homme ? Le vicomte de Buckley ? On m'a dit qu'il vous avait demandée en mariage.

— Et j'ai refusé. Tout comme j'ai refusé votre demande.

— Pourquoi ? Vous en aimez un autre ? C'est cela, n'est-ce pas ?

— Non.

Le marquis se tourna vers James.

— Êtes-vous le vicomte de Buckley ?

— Non. Je suis le comte de Torrington.

Driffield faillit éclater en sanglots.

— Et... et c'est lui que vous aimez ?

— Certainement pas. Oh, mais vous commencez à m'agacer, tous autant que vous êtes ! Sachez que je n'aime pas plus le comte de Torrington, que le vicomte de Buckley... que vous. Sachez aussi que je n'épouserai aucun d'entre vous. Maintenant, allez-vous-en ! Laissez-moi tranquille.

En pleurnichant, le marquis sortit. Quelques instants plus tard, Céline entendit sa voiture descendre l'allée au grand trot. Et elle ne put s'empêcher de ressentir une certaine compassion à son égard.

Le comte était resté. Les bras croisés, il la fixait d'un regard sombre qu'elle ne sut comment interpréter.

— L'incident est clos, déclara-t-il d'une voix coupante. Et maintenant, ma chère Céline, j'aimerais vous parler sérieusement.

La jeune fille demeura silencieuse. Plusieurs sentiments contradictoires se disputaient en elle. Elle ressentait toujours de la pitié à l'égard de ce pauvre marquis, de la colère envers le comte... et en même temps, elle exultait intérieurement.

Lui qui la prenait pour une laissée-pour-compte, lui qui l'accusait d'avoir inventé des histoires pour se faire valoir... Maintenant, après avoir vu le marquis de Driffield à ses pieds, il savait !

Et elle pouvait l'affronter tête haute.

— Je vous suis reconnaissante d'être venu à mon secours, dit-elle poliment. Lorsque j'étais à Londres, j'avais déjà refusé la demande en mariage du marquis. Il aurait dû comprendre. Pourquoi est-il venu me relancer jusqu'ici ?

— Il doit être très amoureux. Et apparemment, il n'est pas le seul.

Avec ironie, il demanda :

—Pensez-vous que d'autres soupirants vont débarquer dans les minutes à venir ?

— J'espère bien que non.

— Dans ce cas, nous pouvons discuter sans être interrompus.

— Je vous ai remercié pour votre assistance, que voulez-vous de plus? Nous n'avons plus rien à nous dire.

— C'est ce que vous pensez !

— Mais...

— Que signifie le message que vous avez fait porter à ma mère ce matin ? attaqua-t-il. Votre lettre l'a bouleversée.

— J'en suis navrée, et je lui présenterai mes excuses.

En haussant les épaules, la jeune fille poursuivit :

— Ne me dites pas qu'elle s'attendait sérieusement à ce que je vous épouse.

— Vous y aviez consenti.

— Lorsqu'elle m'a parlé de cela, j'ai failli lui répondre que son idée était extravagante, prétendit la jeune fille.

Travestissant quelque peu la vérité, elle enchaîna :

— Ce jour-là, elle paraissait tellement nerveuse que je n'ai pas eu le courage de lui parler franchement. Mais vous conviendrez, aussi bien que moi, qu'un tel projet n'est pas envisageable. Moi, vous épouser?

Ce serait ridicule.

— Ridicule ? répéta-t-il avec stupeur.

— Oui. Par conséquent, le sujet est clos.

Elle eut le plaisir de le voir, pour une fois, à court de mots. Il réussit cependant très vite à se dominer.

— Vous auriez dû parler franchement à ma mère.

—Je n'ai pas osé. Elle paraissait si fatiguée que je n'ai pas voulu discuter à ce moment-là. Pour la tranquilliser, j'aurais dit « oui » à n'importe quoi.

Elle laissa échapper un petit rire avant d'ajouter:

— Ce qui a été le cas.

De nouveau, le comte ne sut que répondre. Il paraissait mal à l'aise et

elle devina qu'il était blessé dans son orgueil, lui qui se croyait irrésistible.

— Certaines femmes rêvent de mariage, reprit-elle. Moi, pas. Je n'ai aucune envie de devoir dépendre d'un mari. Je préfère garder ma liberté et mener ma vie à ma façon.

— Vous voyez le mariage comme une servitude ?

— Pour une femme ? Bien sûr. Si vous prenez le temps de réfléchir une seconde, vous serez obligé de l'admettre.

— Expliquez-vous.

— Les hommes font ce qui leur plaît. Et s'ils exigent de leur épouse une fidélité sans faille, ils trouvent tout à fait normal, en revanche, d'avoir des maîtresses. Ils partent sans se soucier de donner la moindre explication, ils reviennent le jour qui leur plaît... Ah, non, merci !

Sa description du mariage correspondait justement à l'idée que s'en faisait James. Et, curieusement, cela le mit en colère de l'entendre parler ainsi.

— Vous avez une opinion peu flatteuse de la race humaine.

— Des hommes.

— Vous les considérez comme des monstres ?

— Oh, non !

Elle fit mine de réfléchir.

— Comme des enfants, plutôt. Des enfants très capricieux. À l'exception de mon oncle James.

Le comte laissa échapper un rire dur.

— Vous le voyez à peine puisqu'il reste enfermé tout le temps dans son bureau ou son laboratoire.

— C'est très bien ainsi. Au moins, il me laisse libre.

— Vous manquez totalement de logique, Céline. Vous plaignez les femmes que les maris laissent seules. Et quand il s'agit de votre oncle, qui ne s'occupe guère de vous...

— Mon oncle n'est pas mon mari, coupa-t-elle. De toute manière, je suis différente des autres femmes, qui ne rêvent que de se marier, d'enchaîner un homme à leurs côtés, et de se plaindre amèrement quand il va s'amuser ailleurs.

Sans réfléchir, elle poursuivit :

— Par exemple, si je commettais la bêtise de vous épouser...
Elle s'interrompt brusquement. Le comte se pencha en avant.

— Oui?

— Ne vous inquiétez pas ! Cette bêtise, je ne risque pas de la commettre.

Elle laissa échapper un rire moqueur.

— Par ailleurs, étant donné que, une fois mariés, nous ne nous verrons pas plus que maintenant, je me demande où est l'intérêt de célébrer une telle union.

— N'oubliez pas que c'est le vœu le plus cher de ma mère.

— Son vœu le plus cher est de vous voir fonder une famille. Mais pas forcément avec moi. Vous ne devriez pas avoir de mal à trouver quelqu'un d'autre.

Visiblement agacé par la désinvolture de la jeune fille, il crispa les poings.

— Ah, oui !

Et, citant sa lettre presque mot à mot, il enchaîna :

— Beaucoup de jeunes filles, en échange d'un titre et d'un château, seraient prêtes à fermer les yeux sur ma fâcheuse réputation et mes nombreux défauts. Comment avez-vous osé écrire ces horreurs ?

Pourquoi m'insulter ?

Ainsi, il avait lu sa missive - comme elle l'espérait. Elle feignit cependant d'être choquée.

— Vous n'auriez jamais dû lire cela. Ces lignes ne vous étaient pas destinées.

— Ma mère me les a montrées.

— Elle a eu tort.

— Quoi qu'il en soit, que signifient ces accusations ?

— J'ai dit ce que je pensais, tout simplement. Il n'y a pas de quoi vous mettre en colère.

Justement, James avait toutes les peines du monde à se dominer. Il jura entre ses dents serrées.

— Cette discussion ne peut nous mener à rien. Vous êtes la femme que ma mère a choisie pour moi et...

Le rire cristallin de la jeune fille retentit.

— Vous obéissez encore à votre maman ? Honnêtement, James, je vous aurais cru un peu plus indépendant.

Complètement déstabilisé, il faillit donner un coup de pied dans un fauteuil - comme un enfant rageur. Il réussit à se reprendre à temps et, de nouveau, crispa les poings.

La revanche était bien douce. Même si Céline savait qu'elle n'oublierait jamais les mots cruels que James avait prononcés. Ils lui faisaient encore mal. Ils lui feraient toujours mal.

De nouveau, le comte jura.

— En d'autres circonstances, je ne discuterais pas plus longtemps avec vous. Malheureusement, nous n'avons pas de temps à perdre.

Ma mère est gravement malade, et je crains que ses jours ne soient comptés.

Ce fut au tour de la jeune fille de se trouver réduite au silence. Elle s'attendait si peu à cela !

— Est-ce... est-ce possible ? balbutia-t-elle. La dernière fois que je l'ai vue, elle semblait un peu fatiguée, mais tout le monde sait qu'elle n'est pas très robuste.

— Elle a toujours su donner le change. Maintenant qu'elle se trouve aux portes de la mort, comment pourrais-je refuser d'accéder à ce qui représente peut-être sa dernière volonté ?

Céline avait déjà oublié ses idées de vengeance. La vieille dame qu'elle aimait tant serait mourante ?

— Je... j'ignorais qu'elle était au plus mal, mur-mura-t-elle. Il faut que j'aille la voir.

— Pour retourner le couteau dans la plaie en lui annonçant que vous n'avez aucune intention de réaliser son vœu le plus cher ?

La jeune fille se prit la tête entre les mains.

— Mon Dieu ! Que faire ?

— La perspective de m'épouser vous semble donc si épouvantable que cela ?

— Honnêtement, vous ne représentez pas le mari idéal. Il faudrait qu'une femme soit folle pour...

Il l'interrompit.

— N'en dites pas davantage. Je connais votre opinion à mon égard. Je nous croyais amis...

— Amis, oui. Mais le mariage...

— Vous n'aviez pas vraiment dit non à Driffield.

Elle bondit.

— Oh! Comment osez-vous...

— Vous aviez déjà sa bague de fiançailles à l'annulaire.

— À l'annulaire droit !

— Bah, il s'était trompé ! Ce que j'aimerais savoir, c'est comment elle était arrivée là? Contre votre volonté ? Permettez-moi d'en douter.

— Vous pensez que je l'ai encouragé ? demanda-t-elle avec incrédulité.

— Lorsque vous étiez à Londres, vous n'avez pas dû refuser catégoriquement sa demande en mariage. C'est pour cela qu'il a cru pouvoir la renouveler.

— Vous ne comprenez rien à rien ! s'écria-t-elle. Dieu, que vous êtes bête !

James en eut la respiration coupée. Personne ne lui avait jamais parlé ainsi.

— Rien ni personne ne pouvait l'empêcher de me suivre jusqu'ici, reprit Céline plus calmement.

— Pourquoi, s'il vous plaît ?

— Pas parce que je l'ai encouragé, mais pour la bonne raison qu'un homme aussi imbu de lui-même - comme la plupart des hommes - ne peut imaginer qu'une jeune personne puisse dédaigner son beau nom, son grand titre et son énorme fortune.

— Quoi qu'il en soit, je suis arrivé au bon moment. Sinon, en dépit de votre résistance, vous seriez devenue marquise de Driffield. Vous voilà donc libre de m'épouser...

Elle bondit.

— Je ne veux pas vous...

Sans tenir compte de l'interruption, il répéta :

— Vous voilà donc libre de m'épouser et de rendre à ma mère un sourire, à défaut de la joie de vivre.

Céline ne trouva pas le courage de protester. Animée par l'esprit de vengeance, elle avait oublié que la douairière était gravement malade.

Que faire ? Son petit orgueil pesait bien peu en comparaison de son affection pour la comtesse... et des sentiments qu'elle éprouvait pour

James.

Elle avait déjà le pressentiment que de grandes joies l'attendaient si elle devenait sa femme. De grandes joies, mais aussi de grandes peines.

— Je... je ne sais que dire... balbutia-t-elle en se tordant les mains.

Il fit un pas vers elle.

— Ceci vous aidera peut-être à prendre votre décision, fit-il à mi-voix.

Et, avant qu'elle ait pu deviner ses intentions, il l'avait enlacée.

Lorsque leurs lèvres se rencontrèrent, elle crut défaillir. Puis elle se sentit littéralement fondre...

« Mon Dieu ! Que m'arrive-t-il ? » se demanda-t-elle.

Au prix d'un effort presque surhumain, elle résista à l'envie de nouer ses bras autour de la nuque puissante de James en s'abandonnant contre lui, les yeux clos.

Il ne fallait à aucun prix qu'il se rende compte à quel point il avait réussi à la troubler.

Elle se dégagea avec brusquerie et lui fit face. Dans son visage pâle, ses grands yeux couleur saphir étincelaient.

— D'abord le marquis, maintenant le comte. Mais personne n'est venu à mon secours, cette fois.

— Céline ! s'exclama-t-il, choqué.

— Êtes-vous content de vous, milord ? jeta-t-elle. Votre petite vanité se trouve-t-elle satisfaite ?

Il retint sa respiration.

— Pourquoi parlez-vous ainsi ? Cela signifie que... que vous refusez de m'épouser ?

— Si c'est la seule façon de rendre votre mère heureuse, oui, j'y consens. Mais ne vous méprenez pas ! J'accepte de devenir votre femme uniquement pour elle.

D'un ton plein de détermination, elle poursuivit :

— Et je vous avertis à l'avance : vous ne me réduirez pas à l'état d'esclave.

— A-t-il jamais été question de cela ? s'écria-t-il, stupéfait.

— Je garderai ma liberté.

— Il faut que vous soyez très sûre de vous pour dicter de telles

conditions.

Elle haussa les épaules.

— Qui veut ce mariage ? Vous. Pas moi.

Il parut soudain très las.

— Je suis prêt à faire n'importe quoi pour ma mère.

— Même à m'épouser ?

— Oui.

Elle eut un rire sarcastique.

— Eh bien ! Voilà un drôle de mariage !

La douairière, qui attendait le retour de son fils avec anxiété, laissa échapper un soupir de soulagement en constatant que Céline l'accompagnait.

La jeune fille courut vers le lit.

— Je suis désolée de vous avoir écrit cette lettre, madame. J'ignorais que vous étiez souffrante, c'est ma seule excuse.

Le comte s'efforça de sourire.

— Céline a accepté de devenir ma femme. Elle espère pouvoir supporter cette croix.

Le regard de la malade alla de l'un à l'autre avec anxiété. Puis elle étreignit la main de la jeune fille.

— Vraiment ? Vous avez accepté ?

— Mais oui, assura Céline avec un grand sourire. La comtesse se laissa aller sur ses oreillers ajourés.

— Merci, mon Dieu ! fit-elle avec ferveur. Merci ! Et maintenant... je peux mourir.

Céline faillit éclater en sanglots.

— Ne parlez pas ainsi, je vous en supplie. Vous allez vivre encore de longues années.

La douairière lui tapota gentiment la tête.

— Soyez raisonnable, mon enfant. Je suis âgée, malade... Maintenant, je désire seulement une chose : voir le mariage de mon fils célébré.

Elle ferma les yeux d'un air las.

— Je crains fort de ne pas avoir le temps de serrer mes petits-enfants dans mes bras...

Soudain, elle se redressa.

— Quand aura lieu la cérémonie, James ?

— Vous en choisirez vous-même la date, mère, répondit-il, conciliant.

— Dans ce cas, que ce soit le plus vite possible. Je vais faire venir le pasteur du village et lui demander de se charger de l'organisation d'une bénédiction dans la chapelle du château. Pas de réception...

Un peu gênée, elle se tourna vers son fils.

— Cela ne t'ennuie pas ?

— Au contraire !

— Et vous, Céline ?

— Pas du tout. Vive la simplicité !

Avec difficulté, la comtesse ôta ses bagues et les tendit à son fils.

— Tu garderas l'alliance pour le jour du mariage. Mais j'aimerais que tu passes devant moi cette bague de fiançailles au doigt de ta future épouse.

— Bien, mère.

Le comte glissa un superbe saphir entouré de diamants à l'annulaire - gauche, cette fois - de la jeune fille, qui se sentit alors submergée par une intense vague d'émotion.

— Voilà, mère, fit James en serrant les dents. Êtes-vous satisfaite ?

— Maintenant, embrasse Céline.

Craignant de ressentir les émotions qu'elle avait éprouvées un peu plus tôt, la jeune fille recula vivement de quelques pas.

— Non, pas aujourd'hui ! s'écria-t-elle d'une voix étranglée.

Attendons le jour du mariage.

Haussant les épaules, James prit la main de la douairière avec une infinie tendresse. En voyant cela, Céline comprit alors que sa mère était la seule femme qu'il aimait.

— Allez vite essayer votre robe, mon enfant, dit la comtesse. Il n'y a pas de temps à perdre. La couturière vous attendait hier, mais vous n'êtes pas venue.

« Si, je suis venue, justement. Et bien mal m'en a pris », pensa la jeune fille avec amertume.

Céline contemplait son reflet dans une haute glace. Cette mariée

radieuse dans ce nuage de satin et de dentelle... c'était donc elle?

« Tout cela, pour épouser celui que j'aime de tout mon cœur et de toute mon âme. Et qui ne m'aimera jamais », se dit-elle avec désespoir.

On frappa un coup léger à la porte de la lingerie.

— Puis-je entrer? demanda le comte. La couturière tressaillit.

— Ah, non, alors ! Non, milord, vous ne devez pas voir la robe de la mariée avant le grand jour. Ça porte malheur.

La jeune fille réprima un rire sarcastique. Ces superstitions lui paraissaient plutôt déplacées pour ce qui ne serait qu'une parodie de mariage.

— Votre robe est presque terminée. Je n'ai plus que deux ou trois petites retouches à faire, déclara la couturière avec satisfaction.

Après s'être changée, la jeune fille sortit de la lingerie et trouva James qui l'attendait en haut de l'escalier.

— Je vous ramène chez vous. Il faut que je demande à sir Harry Storton l'autorisation de vous épouser.

— Je suis majeure.

— Soit ! Je tiens cependant à respecter les conventions.

Une demi-heure plus tard, ils faisaient leur entrée dans le bureau du vieil homme. Ce dernier, visiblement agacé d'être dérangé, leva la tête.

— Oui?

Il gratifia cependant son visiteur d'un demi-sourire.

— Tiens, c'est vous, James ?

A regret, il abandonna le grimoire ancien qu'il était en train d'étudier à l'aide d'une loupe.

— Quel bon vent vous amène ?

Sans autre préambule, le comte déclara :

— Je suis venu vous demander l'autorisation d'épouser votre nièce.

Sir Harry rejeta en arrière ses rares cheveux gris, beaucoup trop longs.

— Ah, bon? Tu as déjà accepté, Céline?

— Oui, mon oncle. J'espère que vous voudrez bien me conduire à l'autel.

— Euh... oui, si tu y tiens. Il faudra que tu me dises quel jour.

— Après-demain, si tout s'arrange comme je l'espère, dit le comte.

— Après-demain ? Non, ce n'est pas possible. Je serai dans mon laboratoire afin de vérifier certains bouillons de culture qui...

— Vous les vérifierez avant ou après la cérémonie, coupa le comte d'un ton sans réplique. Vous ne pouvez pas faire passer vos bouillons de culture avant votre nièce.

Sir Harry ôta son lorgnon et réfléchit.

— Je suppose que Céline doit avoir préséance sur mes recherches. Il n'empêche que si vous pouviez changer la date, cela m'arrangerait bien, car je...

— Le mariage aura lieu après-demain mardi, à six heures de l'après-midi, dans la chapelle du château de Torrington.

Le vieil homme soupira.

— Bon, bon, j'y serai.

Là-dessus, sans le moindre enthousiasme, il griffonna d'une plume hâtive sur le grand calendrier qui lui tenait lieu d'agenda : Mardi 7, 6 heures, mariage de Céline

Chapitre 4

Dans la voiture qui l'emmenait avec sa nièce au château de Torrington, Sir Harry déclara, comme s'il s'agissait d'une grande découverte :

— En fin de compte, tu fais un beau mariage.

— Pour une typique vieille fille de province, ce n'est pas si mal, en effet.

— Une typique vieille fille de province ! Toi ? Par exemple ! Pourquoi dis-tu de pareilles insanités ?

— Je ne suis plus de première jeunesse, mon oncle.

— Voyons...

Il chercha dans sa mémoire.

— Quel âge as-tu, déjà ?

— Vingt-trois ans.

— Mais c'est la fleur de l'âge. Et si tu veux savoir, jamais je ne t'ai vue aussi jolie. On te dirait illuminée de l'intérieur.

Il parut soudain remarquer la tenue de sa nièce.

—Quelle ravissante robe de mariée ! Où as-tu acheté cela ? Au bourg?

La jeune fille leva les yeux au ciel.

— Mon oncle ! Si vous croyez que l'on peut trouver une toilette pareille au bourg voisin! Non... C'est la comtesse douairière qui a choisi le modèle et l'a fait confectionner en toute hâte par sa couturière.

—Très bien, très bien... murmura sir Harry, qui semblait avoir l'esprit ailleurs.

Il fronça les sourcils.

—Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi vous n'aurez qu'une cérémonie intime dans la chapelle du château. J'aurais pensé que les Torrington allaient vouloir organiser une fête à tout casser en invitant le ban et l'arrière-ban de leurs relations.

— Auriez-vous oublié que la mère de James est souffrante ? Je vous l'ai dit hier.

Elle ne jugea pas utile de lui rappeler qu'elle le lui avait répété au moins dix fois. De nouveau, le vieil homme fronça les sourcils.

— Soit! Mais...

Il se tut, car ils arrivaient devant les grilles du château. Elles étaient grandes ouvertes et, à leur grande surprise, de nombreuses voitures encombraient l'allée.

— Eh bien ! marmonna le vieil homme. En fait de cérémonie intime...

En si peu de temps, la comtesse avait donc trouvé le temps d'envoyer des invitations ? Bien entendu, personne n'avait voulu manquer le mariage du comte de Torrington.

La nouvelle avait dû faire sensation. Quoi, celui qui proclamait bien haut et fort que le célibat était l'état qui lui convenait le mieux s'était enfin décidé à convoler ?

Dès que la voiture de sir Harry Storton s'arrêta devant la jolie chapelle ancienne qui se trouvait à peu de distance du château, un valet en livrée de gala et perruque poudrée se précipita pour ouvrir les portières.

Lord Michael, le cousin du comte, accueillit chaleureusement la jeune fille.

— Quelle jolie mariée !

— Merci.

Saisie par un soudain remords, Céline murmura :

— J'aurais peut-être dû passer d'abord au château afin d'embrasser la mère de James...

Lord Michael parut surpris.

— Mais... ma tante est déjà dans la chapelle.

— Je la croyais trop mal pour quitter son lit.

— Elle a dit que, morte ou vive, elle assisterait au mariage de son fils.

Lord Michael les conduisit à la porte de la chapelle. Et, aussitôt, l'orgue se mit à gronder.

Au bras de son oncle, Céline avançait sur les dalles en granit poli.

Devant l'autel que décorait une profusion de fleurs blanches, James attendait. Très droit, très grand... très crispé, aussi, devina-t-elle.

Une véritable foule s'amassait de chaque côté de la petite nef. Dans cette marée de visages, la jeune fille reconnut plusieurs voisins. Et même cette lady Violet de Milnrow qui, à un moment donné, avait jeté son dévolu sur le comte.

Lady Violet paraissait furieuse. Mais Céline n'en avait cure. Le grand moment de sa vie approchait... Elle allait devenir la femme de celui qu'elle aimait en secret depuis tant d'années.

Soudain, James se retourna. Et quand ses yeux se posèrent sur la sirène blonde, toute vêtue de blanc, qui s'approchait lentement de lui, il retint sa respiration, tandis que ses yeux s'agrandissaient. Il semblait avoir reçu un grand choc.

Céline sentit son cœur s'alléger.

« Il me trouve belle ! » se dit-elle.

Elle avait si souvent rêvé de voir cette expression dans le regard du comte ! Médusé, il la fixait comme s'il ne l'avait encore jamais vue auparavant.

« Peut-être y a-t-il un peu d'espoir pour qu'il réussisse à m'aimer un jour... un peu? » se demanda Céline.

L'orgue se tut. Puis le pasteur commença à réciter les paroles sacramentelles.

— Nous voici tous ici rassemblés...

La cérémonie fut relativement brève mais, pour Céline, tout cela ne représentait qu'un brouhaha confus. Étourdie par la solennité de l'instant, grisée par le parfum des fleurs et la présence de James à ses côtés, elle n'écoutait plus vraiment. Ce fut automatiquement qu'elle prononça les mots que le pasteur la priait de répéter après lui. Puis

James lui glissa à l'annulaire gauche l'alliance en or que sa mère lui avait remise.

— Vous pouvez embrasser la mariée, déclara le pasteur.

Le comte souleva le magnifique voile en dentelle ancienne et ses lèvres effleurèrent celles de Céline. Ce baiser, d'une infinie douceur, lui fit un effet incroyable. Un peu comme si elle venait d'être frappée par la foudre... James se raidit brusquement et la fixa avec une telle stupeur qu'elle se demanda s'il avait eu, lui aussi, l'impression de recevoir un choc électrique.

Ensuite, ils descendirent lentement l'allée, tandis que l'organiste jouait la Marche Nuptiale.

Un somptueux buffet était servi dans les salons décorés eux aussi de fleurs blanches, tout comme la salle de bal, où les musiciens accordaient déjà leurs instruments.

Le cuisinier et ses aides s'étaient surpassés, ainsi que l'attestait la pièce montée qui mesurait bien deux mètres.

— Vous avez l'air étonnée, remarqua le comte.

— Je ne m'attendais pas à voir tant de monde. Je pensais que nous serions une dizaine au grand maximum.

— Quand ma mère veut quelque chose, fit-il avec indulgence. Il lui a suffi de donner quelques ordres... et chacun s'est mis à courir en tous sens. Vous verrez cela!

— Que voulez-vous dire ?

— Une comtesse a beaucoup de pouvoir. Certes, moins qu'une marquise, je vous l'accorde, ajouta-t-il avec un sourire narquois.

— Je croyais le sujet clos.

Il éclata de rire, ce qui le fit paraître encore plus séduisant.

Transportée, Céline se joignit à son hilarité. En cet instant, ils semblaient s'entendre à merveille. La douairière, qui les observait de loin, croisa les doigts.

A l'aide d'un sabre, les nouveaux mariés entamèrent la pièce montée. Puis vint le moment des discours, dont certains furent interminables. James se pencha vers la jeune mariée.

— J'ai souvent remarqué que moins les gens ont de choses à dire, plus cela leur prend de temps.

De nouveau, ils éclatèrent de rire ensemble. La douairière s'approcha

d'eux.

— L'heure est maintenant venue d'ouvrir le bal. Son fils lui baisa la main.

— Mère, vous avez tout organisé à la perfection. Merci.

Avec inquiétude, il ajouta:

— Vous devriez aller vous reposer. Vous devez être épuisée.

— Le bonheur me donne des ailes. Là-dessus, elle alla embrasser sa belle-fille.

— J'avais raison, je le savais ! chuchota-t-elle triomphalement. Nous avons réussi, n'est-ce pas ?

« Réussi quoi ? » se demanda Céline qui ne comprenait pas très bien la signification de cette dernière phrase.

Avec un sourire, elle assura à tout hasard :

— Mais oui, nous avons réussi.

Elle n'eut pas le temps de réfléchir, car James la guidait vers la salle de bal. Dès que l'orchestre attaqua Sang Viennois, l'une des plus jolies valse de Johann Strauss, il l'enlaça et l'entraîna sur le parquet ciré aussi brillant qu'un miroir.

Lorsque leurs yeux se rencontrèrent, il resserra son étreinte.

— J'ai hâte d'être seul avec vous.

— Moi aussi, fit-elle dans un souffle.

— Voici comment une jeune épouse doit parler à son mari.

Il laissa échapper un rire bref.

— Même si nous ne sommes pas exactement comme les autres jeunes mariés.

— J'espère bien que non. Ce serait fort ennuyeux de ressembler à tout le monde.

Sa réflexion fit rire James. Se penchant, il lui prit les lèvres. Les yeux clos, envahie d'une étrange langueur, elle se laissa aller dans ses bras.

« Heureusement qu'il me tient solidement, pensa-t-elle confusément, sinon je m'effondrerais. Que m'arrive-t-il donc ? Pourquoi cette soudaine faiblesse ? »

La valse s'acheva et Céлина retrouva ses esprits sous un tonnerre d'applaudissements.

Le Dr Thorell, qui faisait partie des invités, s'approcha de la douairière d'un air soucieux.

— Milady, vous devriez aller vous reposer. Je comprends que vous ayez souhaité voir ce mariage mais, je vous en prie, n'abusez pas de vos forces.

La vieille dame hésita.

— J'aimerais rester encore un peu. Mais il me reste quelques obligations à remplir. Venez avec moi, Céлина.

— Voulez-vous que j'aille chercher milord ? demanda le médecin en avisant le comte qui discutait avec des amis à quelques mètres de là.

— Non, non. Ma charmante belle-fille va m'accompagner.

À la grande surprise de Céлина, qui voulait qu'elle se repose quelques instants dans le hall, la douairière secoua la tête.

— Venez. J'ai quelque chose à vous montrer.

Et elle gravit l'escalier d'un pas sûr. Lentement, certes, mais il y avait bien longtemps qu'elle n'avait plus la démarche aérienne d'une adolescente !

— Par ici, dit-elle en se dirigeant vers son appartement composé d'un boudoir, d'une vaste chambre et d'une salle de bains récemment modernisée.

Céлина, qui s'attendait à devoir aider la vieille dame à se mettre au lit, s'immobilisa sur le seuil, stupéfaite. C'était à peine si elle reconnaissait ces pièces.

De nouveaux rideaux en soie bleu pâle, brochée d'argent, encadraient

les fenêtres ainsi que le lit à baldaquin. Et, comme dans la chapelle et les pièces de réception, on avait disposé partout d'immenses bouquets de fleurs blanches.

— Voici votre chambre, annonça la mère de James.

Céline sursauta.

— Oh, non ! Certainement pas. Il n'est pas question que vous quittiez l'appartement qui a été le vôtre pendant tant d'années et...

— Ne protestez pas, ma chère enfant. Cette chambre a toujours été occupée par la châtelaine de Torrington. C'est-à-dire... vous, désormais. Quant à moi, j'irai vivre dans la jolie maison des douairières, qui se trouve au fond du parc, près du lac. Ne discutez pas : ma décision est prise.

Céline savait que cette chambre communiquait avec l'appartement où s'étaient succédé des générations de comtes de Torrington.

Depuis la mort du père de James, cet appartement était demeuré vide.

«Mais à partir d'aujourd'hui, je suppose que James va s'y installer», pensa-t-elle.

Et elle se sentit rougir à la pensée de la longue nuit, de la merveilleuse nuit d'amour qui l'attendait...

La douairière frappa dans ses mains.

—Du Champagne ! Je veux boire du Champagne en compagnie de mon adorable belle-fille.

Dès qu'elle sonna, une femme de chambre apparut.

— Mary, apportez-nous une bouteille de Champagne et des coupes, s'il vous plaît.

La domestique fit la révérence.

— Tout de suite, milady.

Quelques minutes plus tard, installées côte à côte sur le confortable canapé du boudoir, les deux femmes levèrent leur coupe remplie de liquide pétillant.

— Je suis folle de joie ! s'exclama la douairière. J'ai envie de danser.

— Ne vous surmenez pas, je vous en supplie ! s'écria Céline, affolée.

Le médecin...

— Je n'ai plus besoin du Dr Thorell. Grâce à vous, je me sens revivre !

Merci, ma chère enfant. Merci pour tout.

Et, de nouveau, elle leva sa coupe, heurtant légèrement celle de la jeune mariée.

Se sentant observée, Céline tourna la tête. James se tenait sur le seuil et les observait d'un regard glacial.

— Mon cher enfant, viens prendre une coupe de champagne avec nous.

— Avec plaisir, mère, dit-il d'un ton neutre.

Son expression restait très dure.

— Je suis heureux de constater que vous allez mieux, mère. Quelle surprise !

— Ce mariage a eu sur moi l'effet d'un médicament tonique. Je me sens transformée. Ah, mon cher James, si tu savais à quel point je me sens bien !

— Je peux l'imaginer.

En hochant la tête, il répéta :

— Oui, je peux aisément l'imaginer. Beaucoup de choses s'expliquent enfin.

La douairière leva encore une fois sa coupe.

— Je vous souhaite une longue vie et tout le bonheur possible, lança-t-elle avec entrain.

Son fils eut un rire sardonique.

— Merci. Que peut-on demander de plus ?

Céline ne comprenait pas son attitude. Que lui arrivait-il ? Si, extérieurement, il demeurait le plus courtois des hommes, intérieurement, il semblait bouillir de colère.

« Il n'y a aucune raison pour cela, pensa-t-elle. Tout allait si bien jusqu'à présent. Quelque chose l'aurait fâché ? Mais quoi ? »

Quant à elle... N'avait-elle pas attendu ce jour-là pendant des années ?

« Je devrais planer sur un petit nuage rose. Ne suis-je pas enfin devenue la femme de celui que j'aime en silence depuis si longtemps ? »

Alors, pourquoi ressentait-elle ce sentiment diffus de malaise ?

Le comte se leva.

— Je descends. Vous venez, Céline ? N'oubliez pas que nous nous devons à nos invités.

— Nous te suivons, mon enfant, dit la douairière.

James était déjà loin quand elle se leva et esquissa un tour de valse.

— Ce soir, je vais danser.

— Ce ne serait pas raisonnable dans votre état.

— Peuh ! Cela ne peut pas me faire de mal.

— Mais... vous êtes souffrante. Le médecin vous a lui-même conseillé d'aller vous reposer.

— Je me sens très bien. Entre nous, j'ai un peu exagéré mes symptômes...

Céline était devenue livide.

— Mais vous... vous avez fait croire à James que vous étiez mourante...

— Ha, ha ! Ce bon Dr Thorell s'y est lui-même laissé prendre.

Horriifiée, Céline murmura :

— Vous... vous avez prétendu être malade afin... afin de nous forcer à nous marier !

— Exactement, fit la douairière avec satisfaction. Il fallait bien donner un petit coup de pouce au destin pour que James se décide enfin à franchir le pas.

— Vous nous avez trompés !

— Je n'ai pas trouvé d'autre solution, je l'avoue. Mais je ne pense pas que cela vous attriste, car je sais que vous avez toujours été attirée par mon fils.

Gentiment, elle menaça la jeune mariée du doigt.

— Ne me dites pas que vous ne souhaitiez pas l'épouser.

— Jamais de cette façon. Jamais !

— Bah ! Que ce soit d'une façon ou de l'autre, le principal est d'atteindre son but.

Presque en larmes, Céline ne trouva rien à répondre.

— Tout s'arrange, conclut sa belle-mère. James vous aime bien. Et il sera si content de voir que je me porte mieux qu'il nous pardonnera.

— Nous ?

— Moi, si vous préférez ! fit la douairière avec une pointe d'agacement. Ne faites donc pas de drame à propos de rien. Tout cela a si peu d'importance, au fond ! « La fin justifie les moyens », disait souvent mon père.

Tête basse, la jeune mariée descendit en compagnie de sa belle-mère.

Son cœur était si lourd, son désespoir si grand qu'elle avait l'impression de marcher vers l'échafaud.

Car elle avait enfin compris pourquoi son mari semblait en colère.

« Il s'est rendu compte que sa mère s'est jouée de lui. Et il est persuadé que je faisais partie du complot, moi aussi », pensa-t-elle avec accablement.

De nombreux couples tournoyaient dans la salle de bal. Céline aperçut son mari valsant avec une ravissante petite brune. Puis ce fut au tour d'une blonde... L'une après l'autre, il faisait danser les plus jeunes et les plus jolies des invitées.

La seule qu'il évitait ? Celle qui venait de devenir sa femme.

La mère de James ne devait s'installer dans la maison des douairières qu'après la restauration de celle-ci, ce qui prendrait au minimum un bon mois. En attendant, elle avait décidé de prendre l'une des plus belles chambres d'amis, et lorsqu'elle décida de se retirer, après avoir dansé plusieurs fois, elle demanda à Céline de l'accompagner.

— Je n'ai plus vingt ans, dit la vieille dame. Je commence à me sentir un peu fatiguée.

— Moi aussi, dit la jeune mariée.

— Je vous comprends. Tant d'émotions !

La douairière l'embrassa.

— Allez vite vous préparer pour la nuit, mon enfant. Votre mari ne tardera certainement pas.

Emily, la femme de chambre qui avait été affectée au service de Céline, attendait sa jeune maîtresse dans cette chambre trop grande, trop luxueuse. Elle l'aida à ôter sa robe de mariée, puis à mettre une chemise de nuit en soie arachnéenne. Après lui avoir brossé longuement les cheveux, elle fit la révérence.

— Avez-vous encore besoin de moi, milady ?

— Non, merci, Emily.

« C'est vrai, je suis désormais milady. La comtesse de Torrington », se dit Céline, sans trop savoir si elle devait rire ou pleurer.

Elle devait tout cela à une supercherie. Une supercherie à laquelle elle n'avait pas participé, mais dont elle avait honte.

« Pourtant, j'en ai été dupe, moi aussi. »

Elle alla se mettre à la fenêtre. En bas, on dansait toujours. Quelques

couples s'embrassaient furtivement au fond du parc, à l'ombre des grands arbres.

Le rire de James résonna dans un salon. Céline sentit son cœur s'alourdir.

Son mari ne semblait guère pressé de venir la retrouver !

Peu à peu, les voitures des derniers invités descendirent l'allée. Les domestiques mirent de l'ordre en bas, puis le silence régna, seulement troublé par le bruit du vent dans les feuilles, le hululement d'un hibou dans le parc où quelques aboiements lointains.

Céline crut entendre un bruit de pas à côté. Elle tendit l'oreille et sursauta quand la porte de communication entre les deux chambres s'ouvrit.

James apparut sur le seuil. Il portait toujours son habit de grand faiseur, et la jeune mariée, qui s'était retournée brusquement, se sentit soudain bien peu vêtue dans sa chemise de nuit presque transparente ornée de dentelle.

— Vous ne dormez pas ? lança-t-il.

— Non.

— Vous m'attendiez, en bonne épouse ?

Il y avait une telle dérision dans sa voix que Céline eut l'impression de recevoir une gifle.

—J'espère de tout mon cœur devenir une bonne épouse, répondit-elle.

Il ricana.

— L'enfer est pavé de bonnes intentions, ma chère.

—Je... je ne comprends pas, murmura-t-elle. Le comte avança de quelques pas.

—Votre mariage a-t-il correspondu à vos attentes? demanda-t-il avec un rire sardonique.

— Notre mariage, voulez-vous dire ?

—Je n'y étais pas pour grand-chose. Dans tout cela, je me considère un peu comme une victime.

— Une... une victime?

— Mais oui. Vous savez bien ! Le malheureux que, dans les religions antiques, on amenait sur l'autel pour le sacrifier.

— Pourquoi dites-vous cela ? interrogea-t-elle, mal à l'aise.

Sans tenir compte de l'interruption, il poursuivit :

— En général, le malheureux n'a aucune idée de ce qui l'attend. On le prépare, il se croit le roi de la célébration. .. jusqu'au moment où il se trouve devant les machiavéliques prêtresses aiguisant leurs couteaux. Jamais, je l'avoue, je n'aurais imaginé me retrouver dans une telle situation.

Avec une ironie mordante, il conclut :

— C'était intéressant.

Pourquoi s'exprimait-il ainsi ? Aurait-il trop bu ? La colère de Céline commençait à monter.

— Vous parlez en énigmes. Qui sont les machiavéliques prêtresses armées de couteaux ?

— Ma mère et vous, évidemment.

Horriifiée, elle recula d'un pas.

— Vous... vous osez suggérer que...

— Pas de mélodrame, je vous prie. Votre complot était parfaitement étudié. Félicitations ! Quant à moi... j'ai compris un peu trop tard.

— Comment... comment osez-vous dire qu'il s'agit d'une machination?

Les bras croisés, il la toisa avec mépris.

— Ma mère est loin d'être mourante, n'est-ce pas ?

— Euh...

— L'est-elle, oui ou non ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? fit-elle avec désespoir. Je ne suis pas médecin.

Elle retint un sanglot. Elle ne pouvait pas supporter de voir cette froideur - de la froideur ou de la haine ? - dans les yeux de celui qu'elle aimait.

— Il y a quelques jours, elle paraissait au plus mal, reprit-elle avec effort.

— Et soudain, la guérison. Une guérison miraculeuse !

Pointant vers elle un doigt accusateur, il poursuivit:

— Je vous ai vues chuchoter ensemble au cours de la réception. Vous étiez en train de vous féliciter du succès de votre machination.

Céline eut soudain l'impression d'être prise dans une spirale effroyable.

— Mais non, fit-elle faiblement.

— Ne le niez pas. Mes yeux se sont enfin dessillés, reprit-il, impitoyable. Trop tard, hélas !

« Je peux comprendre qu'il soit furieux en découvrant les manoeuvres de sa mère. Mais comment peut-il me croire capable d'avoir participé à une telle mise en scène ? se demanda la jeune femme avec accablement. Il me connaît. Il devrait me faire confiance. » D'une voix presque inaudible, elle déclara :

— J'ai seulement compris ce soir ce... ce qui s'était passé. J'étais choquée. J'ai dit à votre mère que jamais elle n'aurait dû agir ainsi.

Malheureusement, il était trop tard.

— Je ne vous crois pas.

Elle recula d'un pas.

— Vous me jugez capable de mentir ?

— Je vous juge capable de tout.

Le beau rêve se transformait en cauchemar.

— Si ma mère peut me tromper, pourquoi pas vous ? reprit-il d'une voix dure.

Après un silence, il enchaîna :

— Tout était parfaitement calculé, je dois l'admettre. Votre refus d'une demande en mariage qui n'avait pas encore été formulée.

Cette lettre dans laquelle vous parliez de ma fâcheuse réputation et de mes nombreux défauts... Vous saviez que, piqué au vif, j'allais aussitôt relever le défi.

Avec un rire dur, il conclut :

— Au lieu de cela, je n'ai fait que m'enfermer dans le piège.

— Cette lettre était destinée à votre mère.

— Vous vous doutiez bien qu'elle me la montrerait.

Oui. Mais pas pour les raisons qu'il imaginait. « C'est moi qui suis prise au piège », pensa-t-elle avec une infinie amertume. Il haussa les épaules.

— À quoi bon discuter ? Le mal est fait. Il est trop tard pour revenir en arrière.

— Non, il n'est pas trop tard. Vous n'avez qu'à demander l'annulation de notre mariage.

— Vous êtes folle ?

Il ricana.

— Vous croyez que je vais révéler à la terre entière que deux femmes se sont jouées de moi ? Je n'ai aucune envie d'être l'objet des risées du Tout-Londres.

Que répondre à cela ? En proie à un désespoir sans nom, Céline baissa la tête.

— Ah, il est bien temps d'avoir des regrets ! lança-t-il.

— James... fit-elle d'un ton plaintif.

— Épargnez-moi vos jérémiades, coupa-t-il d'un ton dur. Ce qui est fait est fait. Puisque nous sommes mariés, nous le resterons. Ce sera très pénible, mais je ne vois pas d'autre solution.

— Pourquoi voulez-vous que ce soit pénible ?

Il la toisa avec un sourire méchant aux lèvres. Et Céline eut l'impression d'être devenue une malheureuse souris devant un chat s'apprêtant à la torturer cruellement.

— Vous avez peut-être réussi à vous moquer de moi une fois, comtesse.

Moqueur, il s'inclina.

— Mais je vous assure que cela ne se reproduira plus. Les fruits de votre «victoire» vont se révéler bien amers, croyez-moi !

Accablée, Céline se laissa littéralement tomber dans un fauteuil et se prit la tête entre les mains.

— Laissez-moi, supplia-t-elle.

— Pas avant que vous m'ayez écouté.

—Je vous ai assez entendu. Laissez-moi, je vous en prie. Vous êtes dans un tel état que... que vous dites n'importe quoi. Attendons demain pour discuter. Vous serez plus calme et...

—Calme ? Après avoir été victime d'un pareil mauvais tour?

Certainement pas. En apparence, je serai l'époux parfait. Mais, au fond de moi, la haine que j'éprouve à votre égard ne s'éteindra jamais.

La haine... Cette dernière phrase parut résonner dans la pièce en mille échos. „

— Allez-vous-en, fit-elle dans un sanglot.

— Par exemple ! Auriez-vous oublié que c'est notre nuit de noces ?

Elle le regarda avec horreur. Quoi, alors qu'il venait de lui avouer qu'il la haïssait, il souhaitait...

— Vous... vous plaisantez? balbutia-t-elle.

— Je n'ai jamais été aussi sérieux de ma vie.

D'un ton grinçant, il annonça :

— Je vais prendre ce qui me revient de droit. Ma chère, vous avez voulu devenir ma femme? Très bien, vous serez à moi cette nuit.

Oubliant combien sa chemise de nuit était révélatrice, Céline trouva le courage de se dresser pour lui faire face.

— Je refuse d'appartenir à un homme qui me croit capable des pires intrigues, Un homme qui vient de m'insulter...

D'une voix brisée, elle ajouta :

— Un homme qui me hait autant... autant que je le hais.

C'était la vérité. En cet instant, elle le détestait de toutes ses forces.

Autant et peut-être plus qu'elle l'avait aimé.

— Sortez, ordonna-t-elle.

Abasourdi, il secoua la tête.

— Que signifie une pareille attitude ? Vous êtes ma femme, dois-je vous le rappeler ?

— Je suis devenue votre femme aujourd'hui, soit. Mais sachez que je le regrette plus que vous ne sauriez jamais l'imaginer. Et maintenant, je vous demande encore une fois de me laisser.

Le voyant hésiter, elle se demanda, l'espace d'un instant, s'il n'allait pas employer la force. Au lieu de cela, il haussa de nouveau les épaules.

— Vous êtes folle.

Sans insister davantage, il repartit dans la pièce voisine. Céline courut fermer à clef la porte de communication entre les deux chambres.

Puis, pour faire bonne mesure, elle alla également fermer celle qui donnait sur le couloir.

Et enfin, elle se jeta sur le lit et se mit à sangloter désespérément.

Toute la nuit - sa nuit de noces -elle se laissa aller au désespoir.

Chapitre 5

Le lendemain matin, lorsqu'on frappa à la porte du boudoir, Céline se

dressa sur son lit.

— Oui ? Qui est là ?

— Emily, milady.

Céline alla ouvrir et trouva sa femme de chambre sur le seuil, avec une tasse de thé.

— Je vous dérange, milady ?

— Non, non, pas du tout.

Emily jeta un coup d'œil curieux en direction de la chambre, s'attendant probablement à y voir le comte.

— Milady veut-elle que je lui apporte son petit déjeuner au lit ?

Une tasse de thé au réveil, soit ! Mais Céline n'était pas habituée à ce qu'on lui monte ses repas !

— Non, non, merci, Emily. Je le prendrai en bas.

— Comment milady a-t-elle l'intention de passer la matinée ?

La jeune femme n'eut pas besoin de réfléchir longtemps.

— Je vais monter à cheval.

Emily alla ouvrir les placards et fit la moue en décrochant la seule amazone que possédait la nouvelle comtesse.

« Elle doit penser que la comtesse de Torrington devrait posséder des tenues d'équitation un peu moins usagées », se dit Céline.

Elle soupira.

« Si elle savait à quel point je me moque de tous ces détails ! »

Pourtant, Emily elle-même eut un hochement de tête satisfait en voyant combien cette vieille amazone en drap vert foncé marquait bien la silhouette élancée de la jeune femme.

Cette dernière connaissait pourtant le château, mais elle se sentit un peu perdue une fois arrivée dans le hall.

Où prenait-on les petits déjeuners ? Dans la grande salle à manger ?

Browning, le majordome, vint à son secours et la conduisit dans une jolie pièce claire dont les portes-fenêtres ouvraient sur la terrasse. Un peu plus loin, deux jardiniers s'affairaient dans les massifs de la roseaie.

Une quantité de plats, sous des cloches d'argent, s'alignaient sur deux dessertes. Et, au grand soulagement de la jeune femme, personne ne se trouvait encore là. Car, ce matin-là, elle redoutait tout autant de faire

face à sa belle-mère qu'à son mari.

Elle n'avait pas faim, mais elle se força cependant à prendre des œufs brouillés crémeux à souhait et deux toasts.

Elle terminait une tasse de thé quand une haute silhouette se profila devant l'une des portes-fenêtres. Elle retint sa respiration pendant que James - car c'était lui ! - faisait son entrée dans la pièce.

— Bonjour, Céline, fit-il avec froideur.

— Bonjour, James.

Il venait de monter à cheval et était resté en tenue d'équitation. Et Dieu qu'il était séduisant avec sa veste en tweed, sa culotte de cheval beige et ses hautes bottes impeccables !

Il alla se servir généreusement d'œufs au bacon avant de venir s'asseoir en face de la jeune femme.

— Alors, vous savourez votre victoire ? lança-t-il d'un ton cassant.

Elle haussa les épaules.

— Je ne considère pas ce désastre comme une victoire.

— Tiens donc !

— Les choses ne peuvent pas en rester là. Autant prendre une décision.

— Et que proposez-vous ?

— Je vous l'ai déjà dit : demander l'annulation de... de cette bouffonnerie.

— À quoi je vous ai répondu qu'il n'en serait pas question.

— Pourquoi ? Nous nous détestons. Nous ne souhaitons pas vivre ensemble. Croyez-vous que j'aie envie de rester votre épouse après la manière dont vous m'avez accusée ?

— Et à juste raison.

— Pas du tout. Votre mère vous a trompée, mais elle m'a trompée aussi. Si vous aviez pris le temps de réfléchir, ne serait-ce que cinq minutes, vous l'auriez compris.

Il se mit à ricaner.

— Vous n'avez rien à vous reprocher, n'est-ce pas ?

Céline eut envie de se boucher les oreilles. Elle ne pouvait plus supporter ce rire aigre.

— Je connais la chanson, comme on dit vulgairement, reprit-il. Voilà des années que des débutantes -je devrais plutôt dire de petites

intrigantes - tentent de m'attirer dans leurs filets.

— Vous me traitez d'intrigante ?

—Qu'êtes-vous d'autre ? Dans cette bouffonnerie, comme vous dites, vous n'êtes quand même pas la victime ! Je dois cependant reconnaître que cette mise en scène a été brillamment orchestrée.

Bravo !

—J'aurais tout organisé ? Je me serais même arrangée pour que le marquis de Driffield me passe une bague au doigt juste au moment où vous décidiez de venir au manoir ? Oh, mais je suis très douée, n'est-ce pas ?

Elle attendit sa réponse, mais il demeura silencieux, se contentant de la fixer en silence.

—Et pour quelle raison aurais-je agi ainsi ? enchaîna-t-elle, s'efforçant de contenir sa colère sous un ton léger. Parce que je voulais évoluer dans le monde de la grande aristocratie ? Dans ce cas, j'aurais pu épouser Driffield, non ? Pourquoi une femme rêvant d'honneurs se contenterait-elle d'un titre de comtesse quand elle peut décrocher celui de marquise ?

— Tout dépend du marquis. On ne peut pas dire que Driffield soit des plus séduisants. De plus, c'est un parfait idiot.

— Il n'est peut-être pas follement intelligent. Mais il est gentil et il m'adore.

D'un ton plein d'amertume, elle ajouta :

—J'aurais été sûrement plus heureuse avec lui que je ne le serai jamais avec vous.

— Et pourtant, c'est moi que vous avez choisi.

— Je croyais votre mère au plus mal. Comment aurais-je pu refuser à une mourante d'agir comme elle m'en suppliait ? Dans cette histoire, moi aussi j'ai été manœuvrée. Je vous assure que si j'avais connu la vérité, je ne serais pas là aujourd'hui.

Il lui adressa un coup d'œil peu amène.

— J'avais oublié combien votre langue était acérée. Vous n'avez pas changé.

— Et comme je ne changerai pas, autant vous débarrasser de moi le plus vite possible.

— Je vous répète qu'il n'en est pas question.

— Ah, oui ! C'est vrai que vous avez peur de devenir l'objet des

moqueries.

— Pas vous? Si votre mari vous répudie, que dira-t-on dans la région?

Vous pourrez raconter ce que vous estimez être la vérité, personne ne vous croira. On rira de vous, on vous prendra en pitié ou - pire ! -

on vous méprisera.

Elle frissonna à cette perspective. Car il avait raison... Elle pouvait aisément imaginer les réactions des gens, toujours à l'affût d'un scandale et prêts à en faire des gorges chaudes.

Un petit soupir gonfla sa poitrine.

— Que faire ? murmura-t-elle avec anxiété.

—Continuer à jouer la comédie, tout simplement. Aux yeux du monde, nous formons le plus heureux des couples. Mais une fois seuls...

Elle soutint son regard.

— Je refuse de vous appartenir.

— Je l'ai compris. Très bien, je respecte votre souhait et attendrai patiemment que vous changiez d'avis.

— Il y a peu de risque pour que cela arrive un jour. Bah ! Vous vous consolerez avec vos maîtresses.

Le comte crispa les poings.

—Je vous prierai de mesurer vos paroles. Vous n'êtes pas censée savoir que...

— Peuh ! Tout le comté est au courant !

Elle se leva.

— Et maintenant, je vais monter à cheval.

— Je vous accompagne aux écuries.

—Ce n'est pas la peine, je connais le chemin. Terminez tranquillement votre petit déjeuner.

Il lui adressa un coup d'œil sombre.

— Vous avez réussi à me couper l'appétit.

— Vous croyez être le seul à avoir l'appétit coupé ?

Il eut un geste agacé.

— On ne peut donc jamais vous faire taire ?

— Jamais.

En silence, il la suivit jusqu'aux écuries et jugea bon de faire les présentations.

— Voici Frank, le responsable.

En souriant, Céline tendit la main à cet homme d'une cinquantaine d'années à l'abord quelque peu bourru.

— Frank et moi nous connaissons depuis des années.

À son tour, le comte s'efforça de sourire.

—C'est vrai. Frank, pourriez-vous accompagner milady pour sa première promenade sur le domaine?

—Très bien, milord.

Sidérée, la jeune femme se tourna vers son mari.

—Mon ami, je n'ai pas besoin d'être escortée. Vous savez bien que je connais la région comme ma poche.

—Vers l'ouest, en allant vers le manoir, peut-être. Mais de l'autre côté ?

—Je ne m'y suis pas souvent promenée, admit-elle. Je ne risque cependant pas de me perdre : on voit le château de partout.

—Je préfère que Frank vous accompagne, fit le comte d'un ton sans réplique.

Céline s'aperçut que le responsable des écuries, tout comme les palefreniers, semblait étonné que les nouveaux mariés n'aillent pas se promener ensemble.

—Je sais que vous êtes une excellente cavalière, milady, dit Frank.

Aussi vais-je demander que l'on vous selle Blue-Bell, une jument avec laquelle vous devriez bien vous entendre.

— Merci beaucoup.

—À tout à l'heure, mon amie, dit le comte avant de se diriger à grandes enjambées vers le château.

Une fois à cheval, Céline s'efforça d'oublier tous ses soucis. Il faisait si beau ! Le soleil brillait dans un ciel sans nuages et une brise tiède apportait de bonnes senteurs d'herbe coupée.

Frank l'emmena tout d'abord en forêt. Il s'arrêta à une croisée des chemins qu'elle ne connaissait pas et lui donna quelques indications pour s'orienter.

Dans une allée, la jeune femme aperçut des troncs coupés. Sans hésiter, elle poussa sa monture au grand galop et la dirigea droit vers

cette série d'obstacles, qu'elle franchit avec maestria.

Frank la rejoignit au bout de l'allée.

— Milady, fit-il d'un ton plein de reproche. Après avoir remis Blue-Bell au pas, elle tourna vers lui son joli visage rosi par l'exercice.

— C'était bien, n'est-ce pas ?

— Je vous en prie, milady, ne me faites plus jamais ça ! Mon pauvre cœur...

— Il est malade ?

— Non, mais j'aurai une attaque si vous recommencez.

— Pourquoi ?

— Tout simplement, milady, parce que, s'il vous arrivait quoi que ce soit, je serais tenu pour responsable.

Elle hocha la tête.

— Vous ne voulez pas d'ennuis et je le comprends. Par conséquent, à l'avenir, j'irai me promener seule.

— Mais milord a dit que...

— Moi, je dis autre chose.

Ils étaient arrivés à la lisière de la forêt. La jeune femme tressaillit en voyant trois pauvres hères qui, assis au bord d'un fossé, se partageaient un guignon de pain.

Ils paraissaient si pâles et si maigres qu'elle en eut le cœur serré.

Avec toutes les marques de servilité, ils s'étaient levés à leur passage.

Mais Céline avait remarqué combien leurs yeux restaient durs, presque haineux.

— Qui sont ces hommes ? demanda-t-elle à Frank, une fois qu'ils se trouvèrent hors de portée d'oreille.

— Des gens qui ne comptent pas.

— Comment cela ? demanda-t-elle, choquée.

— Ce sont des ouvriers agricoles. Ne vous intéressez pas à eux, ils n'en valent pas la peine.

— Ils ont l'air très pauvres.

— Bah ! Ils sont tout le temps en train de se plaindre. Le régisseur dit que ce ne sont que des paresseux, qu'il ne peut rien en tirer. Mieux vaut les ignorer, croyez-moi.

Dès que Céline pénétra dans le hall du château, sa belle-mère vint à sa rencontre, les bras tendus.

—Vous voici donc ! s'exclama-t-elle avec chaleur. J'avais hâte de vous embrasser. Je suis si heureuse... Mais pourquoi êtes-vous sortie seule? James aurait dû vous accompagner pour vous montrer le domaine.

Que répondre ? James avait-il parlé à sa mère ? Celle-ci savait-elle qu'il avait deviné la vérité ?

Pendant que Céline hésitait, le comte apparut derrière la douairière.

En réponse à l'interrogation muette de la nouvelle comtesse, il secoua négativement la tête.

« À ce que je vois, la comédie continue », pensa la jeune femme avec amertume.

—Je disais justement à Céline combien j'étais heureuse, dit la douairière. Bientôt, je l'espère, nous pourrons rouvrir la nursery...

Le comte prit une profonde inspiration.

—Mère, j'ai à vous parler.

—Mon Dieu ! De quoi s'agit-il? Tu as l'air si sérieux que tu me fais peur.

Elle se comprima la poitrine à deux mains.

— Mon pauvre cœur !

— A mon avis, votre cœur va très bien, mère.

— Il sait tout, chuchota Céline.

La douairière éclata de rire.

— J'aurais dû m'en douter. C'est vous, Céline, qui lui avez raconté que j'ai voulu donner un petit coup de pouce au destin ?

— Cela n'a pas été nécessaire. Il a deviné lui-même.

— J'espère que tu n'es pas trop fâché contre moi, mon cher enfant. Il s'agissait d'un petit stratagème bien innocent. Et l'enjeu en valait la peine, non ?

Céline s'attendait à ce que James lui dise sans ambages ce qu'il pensait de ces machinations. Au lieu de cela, il soupira.

—Vous n'auriez pas dû me mentir, mère. Mais je pense que les choses s'arrangeront à la fin.

La douairière lui adressa un coup d'œil pénétrant.

—Oui, tu es fâché. Mais attends ! Tu verras que Céline est l'épouse

idéale pour toi. Quant à vous, ma chère enfant, vous allez vivre comme une reine.

— Vous croyez, madame? demanda la jeune femme d'un ton acide.

— Je tiens à ce que vous soyez heureuse. Tout d'abord, je me charge de vous équiper de pied en cap. Votre mariage a été si vite célébré que vous n'avez pas eu le temps d'acheter votre trousseau. Je m'occupe de tout cela. Vous aurez une garde-robe de grand luxe.

— C'est très gentil à vous, mais j'ai tout ce qu'il me faut.

« De plus, comme je ne vais probablement pas rester très longtemps ici, à quoi bon un trousseau surtout de grand luxe », pensa-t-elle.

Visiblement agacé, le comte déclara :

— Je vous laisse parler chiffons.

Et il alla s'enfermer dans son bureau.

— Dans votre position, vous vous devez d'être habillée à la dernière mode, déclara la douairière. J'ai l'intention de contacter les directrices des meilleures boutiques de Bond Street en leur demandant de vous apporter leurs modèles parisiens.

— Ce n'est pas la peine, madame, protesta encore la jeune femme.

J'ai acheté beaucoup de vêtements lorsque je suis allée en saison à Londres.

— Peuh ! Des toilettes de débutante. Ne discutez pas, mon petit, je tiens absolument à choisir votre trousseau.

Céline pinça les lèvres.

Sa belle-mère était non seulement très autoritaire, mais elle avait aussi une fâcheuse propension à vouloir se mêler de tout. Et quelquefois, cela tournait bien mal...

Browning, le majordome, arriva à ce moment-là, suivi par un homme d'une quarantaine d'années au visage rougeaud et au front bas. Il adressa un bref salut à la douairière, ignorant volontairement la jeune femme, à laquelle il s'était contenté d'adresser un regard peu amène. Puis, sans un mot, il leur tourna le dos.

Céline frissonna. D'emblée, elle avait détesté cet inconnu. Il lui faisait peur.

« Je le sens brutal, presque violent. »

Après avoir introduit le visiteur dans le bureau du comte, Browning s'éloigna.

— Que vous arrive-t-il, mon enfant ? demanda gentiment la douairière.

— Cet homme...

— Oh, c'est Stanley Halyard, le régisseur du domaine.

Céline frissonna de nouveau.

— Je le trouve très antipathique.

— Comment pouvez-vous dire cela puisque vous ne le connaissez pas ?

— J'ai toujours eu beaucoup d'intuition.

— J'avoue que je ne l'ai jamais trouvé sympathique, admit la douairière. Il est si mal élevé ! Mais il mène le domaine convenablement. N'est-ce pas le principal ?

Céline ne revit pas son mari de la journée. Et, le soir venu, elle s'étonna en ne voyant que deux couverts dans la grande salle à manger.

— Nous dînerons seules, déclara la douairière. J'en suis navrée.

— Que se passe-t-il ?

— Mon fils m'a fait porter un message pour m'annoncer qu'il passait la soirée avec des amis.

En soupirant, elle poursuivit :

— Il ne faut pas s'attendre à ce qu'il se conduise en parfait époux dès le début. Cela viendra petit à petit.

Persuadée, quant à elle, qu'il ne s'amenderait jamais, Céline se contenta de murmurer :

— Nous verrons cela.

La jeune femme était au lit depuis longtemps quand elle entendit du bruit dans la pièce voisine.

« Où est-il allé ? se demanda-t-elle. Avec des amis, vraiment ? Ou avec une autre femme ? »

A cette pensée, une vague d'intense jalousie la souleva.

Le comte ne chercha même pas à ouvrir la porte de communication entre les deux chambres. Alors, comme la veille, Céline enfouit son visage dans l'oreiller et se mit à pleurer.

Le lendemain, à l'heure du petit déjeuner, James annonça aux deux femmes qu'il devait se rendre à Londres pour affaires.

— Très bien, fit seulement Céline, le cœur serré.

— J'espère que tu seras là vendredi prochain, dit la douairière. Nous sommes tous les trois invités à dîner chez lord et lady de Beresford.

— Je m'arrangerai pour être de retour à temps.

—Autant que tu sois absent, fit la douairière d'un ton léger. Car Céline et moi allons être très occupées: j'attends demain les directrices et les premières vendeuses de trois boutiques de Bond Street.

Il tenta de se mettre au diapason.

—Trois boutiques ? Rien que cela ?

—Tu ne te rends pas compte de ce que représente l'achat d'un trousseau complet. Nous allons nager dans des flots de soie, de velours et de satin... Tu n'aurais pas été spécialement à ton aise au milieu de toutes ces fanfreluches.

—Quel cauchemar ! fit le comte d'un ton bien senti.

Sa mère éclata de rire. Quant à Céline, elle avait de nouveau envie de pleurer.

Au cours des jours qui suivirent, elle eut bien du mal à cacher son chagrin. Les essayages se succédaient, mais toutes ces merveilleuses toilettes la laissaient de glace.

Elle ne cessait de penser à James. Où était-il ? Avec qui ? Que faisait-il ? Le connaissant, elle le savait parfaitement capable de retourner à Paris.

Au désespoir succéda la colère.

«Pourquoi me tourmente-t-il ainsi ? Pourquoi devrais-je continuer à souffrir par sa faute, alors que je n'ai rien fait de mal ? »

Très vite, sa décision fut prise. Dès qu'elle le reverrait, elle lui annoncerait qu'elle refusait de continuer cette parodie de mariage.

«Que cela lui plaise ou non, je lui rendrai sa liberté et je retournerai chez mon oncle. Je sais que les femmes divorcées se retrouvent au ban de la société. Tant pis ! Je préfère vivre seule tranquillement plutôt que dans ces conditions. »

Mais, pendant l'absence de James, elle était bien obligée de faire bonne figure. Sachant qu'il était inutile d'aller contre la volonté de sa belle-mère, elle la laissait choisir robes du soir ou du matin, ensembles de voyage, somptueuses capes en fourrure, sous-vêtements en soie, chapeaux ornés de plumes d'autruches, bottines en chevreau et escarpins en satin de toutes les couleurs...

Le comte reviendrait-il à temps pour cette soirée chez les Beresford ?

C'était le grand souci de la douairière.

« Moi, je m'en moque, se disait Céline. Cela fera jaser. Mais rien en comparaison du prochain sujet de scandale. Un divorce dans le comte ! »

En revanche, au fur et à mesure que le temps passait, sa belle-mère se montrait de plus en plus inquiète.

— Que fait donc James ? J'espère qu'il n'a pas oublié le dîner de vendredi. De quoi aurions-nous l'air s'il n'était pas là ?

Céline l'entendit revenir dans la nuit du jeudi au vendredi. Après cela, elle ne parvint pas à se rendormir. Aussi, dès que l'aube se leva, elle sauta hors du lit, revêtit une amazone, chaussa ses bottes et descendit.

Le château semblait désert. Seules deux femmes au visage tiré lavaient à grande eau le dallage de marbre du hall. Toutes deux lui firent la révérence.

— Bonjour, milady.

— Bonjour. Vous vous levez de très bonne heure.

— Il le faut bien, dit l'une.

D'un ton où perçait un certain ressentiment, elle ajouta :

— J'ai quitté le village à cinq heures du matin. Mes enfants dormaient encore, même le petit dernier, un bébé de trois mois.

— Et vous l'avez laissé tout seul ? demanda Céline, presque horrifiée.

— Les aînés s'occuperont de lui. Si l'on veut un peu d'argent, il faut travailler.

— Et beaucoup ! renchérit l'autre en soulevant avec un visible effort un grand seau plein d'eau.

Sans trop savoir quoi dire, Céline sortit.

Elle se sentait très mal à l'aise. Tout d'abord ces malheureux qui n'avaient qu'un quignon de pain pour trois. Maintenant ces femmes trop maigres que l'on obligeait à travailler aux aurores...

« James, qui n'est jamais là, ne doit pas être au courant des conditions dans lesquelles vivent certains villageois. Sa mère aurait dû veiller à cela en son absence, mais je ne pense pas qu'elle ait jamais prêté beaucoup d'attention à la gestion du domaine. Il faudrait faire quelque chose... Quoi, mon Dieu ? Et comment ? Je sais déjà que ma belle-mère, qui est si autoritaire, n'apprécierait pas que je me mêle de cela. »

Céline n'oubliait pas que, dès que la maison des douairières serait restaurée, la vieille dame irait l'habiter.

« Je me sentirai alors plus libre pour tout mener à ma guise », se dit-elle encore. Elle haussa les épaules.

« À condition encore que je sois toujours là. Et il y a de fortes chances pour que ce ne soit pas le cas. »

À cette heure matinale, les employés n'étaient pas encore arrivés aux écuries. Céline trouva un palefrenier - vraisemblablement le gardien de nuit - endormi dans la paille.

— Pouvez-vous me seller Feu d'Enfer, s'il vous plaît ? lui demanda-telle.

— Je vais chercher M. Frank, dit-il en se frottant les yeux.

— Non, c'est inutile. Je sortirai seule.

Il parut choqué.

— Milady, vous ne pouvez pas vous promener sans escorte.

— Et pourquoi pas ? Sillez-moi Feu d'Enfer comme je viens de vous en prier.

— Mais...

— C'est un ordre.

« Ce n'est pas possible ! se dit la jeune femme avec colère. Non contente d'obéir à ma belle-mère, il faudrait aussi que j'obéisse à un palefrenier ? »

Dès que ce dernier lui amena le grand pur-sang noir qu'elle avait monté la veille, elle se mit en selle et partit au galop.

Jamais elle ne s'était sentie aussi nerveuse, aussi malheureuse de sa vie. Bien décidée à quitter James, elle voyait l'avenir comme un désert désolant de grisaille.

« Il n'y a malheureusement pas d'autre solution que la séparation, se dit-elle avec désespoir. Étant donné les conditions de notre mariage, comment pourrais-je rester à Torrington ? Je suis trop orgueilleuse pour tout accepter. »

Elle continuait à galoper droit devant elle, sans trop savoir où elle allait. À vrai dire, elle s'en moquait. Comme elle l'avait dit une fois, il était difficile de se perdre dans une région dominée par un imposant château.

Elle s'aperçut soudain que sa monture commençait à montrer des signes d'essoufflement. Elle la mit au pas et caressa son encolure trempée.

— Mon pauvre Feu d'Enfer, je ne te ménage pas ! Un peu de repos, maintenant.

Elle regarda autour d'elle, cherchant le château des yeux. Quand elle aperçut ses tourelles dans le lointain, elle se sentit rassurée... et le fut beaucoup moins lorsqu'une demi-douzaine d'individus hirsutes surgirent brusquement de derrière un fourré.

Tout de suite, elle pressentit le danger et voulut mettre le pur-sang au galop. Trop tard ! L'un des hommes venait de s'emparer de ses rênes.

S'efforçant de ne pas montrer sa frayeur, elle demanda :

— Que... que voulez-vous ?

— Que vous veniez avec nous.

Parmi eux, elle crut reconnaître l'un de ceux qui étaient assis au bord d'un fossé, à la lisière de la forêt.

En réponse à ses questions, Frank avait déclaré :

— Ce sont des gens qui ne comptent pas. Des paresseux. Ne vous intéressez pas à eux, ils n'en valent pas la peine.

Et maintenant, elle se retrouvait prisonnière de ces hommes que le responsable des écuries traitait avec beaucoup de mépris.

Que lui voulaient ces pauvres hères aux yeux creux dans des visages hâves ? Où l'emmenaient-ils ?

— Que... que me voulez-vous ? répéta-t-elle d'une voix tremblante.

— Vous montrer quelque chose, grommela l'un d'eux.

— Vous vous êtes plainte de nous à milord, milady, renchérit un autre d'un ton plein de reproche.

— Jamais ! s'écria-t-elle, sidérée par une telle accusation.

— Il paraît que cela ne vous plaît pas de nous voir, même de loin, quand vous vous promenez.

— Je n'ai jamais dit une chose pareille, insista-t-elle.

— Pourquoi nous en voulez-vous ? Que faisons-nous de mal ? Rien.

Nous essayons seulement de survivre.

Céline ne comprenait plus.

— Que signifie tout ceci ? Jamais je n'ai dit que vous me dérangiez.

Peu à peu, elle réussissait à se dominer.

— Je vous reconnais. L'autre jour, vous étiez assis en lisière de la forêt...

—Et le soir même, quelqu'un est venu du château pour nous dire que notre présence vous avait déplu, qu'il fallait nous cacher quand vous passiez sur vos beaux chevaux.

—Par exemple ! Qui a pu inventer une pareille histoire ?

Avec sa franchise habituelle, la jeune femme poursuivit :

—J'ai seulement remarqué que vous aviez tous les trois l'air très pauvres. Et j'étais désolée de constater que vous n'aviez qu'un seul quignon de pain à partager.

Sans réfléchir, elle ajouta avec passion :

—Vous auriez dû avoir une miche entière, et du fromage ou du jambon pour l'accompagner.

L'un des hommes ricana.

— Du jambon ou du fromage ?

—Il y a bien longtemps que nous n'en avons eu. Vous vous moquez de nous, milady ?

— Certainement pas ! s'exclama-t-elle avec indignation.

—Venez, milady. Il faut que vous sachiez comment nous traite celui que vous avez épousé.

Interloquée, Céline se laissa conduire de l'autre côté d'un bosquet. À quoi bon protester ? Ils étaient six à l'escorter. Six hommes contre une femme seule... Et celui qui tenait les rênes de Feu d'Enfer d'une main ferme ne semblait pas vouloir le lâcher.

Ils ne tardèrent pas à arriver au centre d'un hameau misérable. Des cottages en état déplorable se groupaient autour de ce qui avait dû être, autrefois, une prospère épicerie mais n'était plus que ruines.

Des femmes, assises sur le pas de leur porte, regardaient dans le vide d'un air morne, tandis que des enfants en loques jouaient pieds nus dans la poussière.

L'arrivée du pur-sang suscita cependant une certaine effervescence.

Les femmes se levèrent et s'approchèrent, les enfants, bouche bée, regardaient la jolie cavalière comme si elle venait d'une autre planète.

Horriifiée, Céline contemplait les toitures réparées avec les moyens du bord, les fenêtres pourries aux vitres brisées, les pauvres jardinets où ne poussaient que des légumes et pas une seule fleur. Et tous ces enfants, toutes ces femmes si maigres...

Que faisaient ces gens sur le domaine ?

—Voyez comment on nous traite, dit l'un de ceux qui l'avaient faite prisonnière. Vous avez eu le front de parler de fromage et de jambon, alors que la plupart du temps, nous devons nous contenter de pain sec, de racines, de haricots les jours fastes...

Il ricana avant d'ajouter :

—Et des carpes ou des lapins que nous braconnons, n'en déplaie à milord.

— Mais...

— Que voulez-vous ? Que nous mourions de faim ?

Bouleversée par ce qu'elle voyait, la jeune femme demanda :

— Que s'est-il passé ? Pourquoi devez-vous vivre aussi pauvrement ?

—Tout simplement parce que nous n'avons pas d'argent. Nous avons beau travailler jusqu'à la limite de nos forces, personne ne nous paie.

—Je ne comprends pas. Si vous travaillez, pourquoi ne recevez-vous pas de salaire ?

—Parce que votre mari se désintéresse complètement de notre sort.

Il ne pense qu'à voyager à l'étranger, à s'amuser...

Céline retint sa respiration.

Oui, James était pratiquement tout le temps à Paris. Certes, il revenait parfois à Torrington embrasser sa mère... Mais il ne s'occupait pas du domaine, laissant à la douairière et à son régisseur la charge de le mener.

Céline était sûre que la comtesse douairière s'en désintéressait. Ce qui laissait les mains libres au régisseur, ce Stanley Halyard qu'elle avait trouvé si antipathique la seule fois où elle l'avait croisé.

« Je ne serais pas étonnée que tout soit de la faute de cet homme », pensa la jeune femme.

Que faire ? Céline n'avait jamais reculé devant un obstacle.

Elle se laissa glisser en bas de son cheval et, après l'avoir attaché à la branche basse d'un arbre, voulut s'approcher d'un groupe de femmes. Celles-ci reculèrent, effrayées.

— N'ayez pas peur de moi ! s'écria-t-elle. Je ne vous veux pas de mal, au contraire. Je souhaite seulement vous aider. Je vais parler de vous à milord. Mais, tout d'abord, il faut que je sache pourquoi vous n'avez pas été payés. Et aussi pourquoi vos maisons sont laissées à l'état d'abandon.

- C'est la faute de M. Halyard. Il fait la pluie et le beau temps ici.
- Il nous oblige à travailler mais, au lieu de nous rémunérer, il garde pour lui l'argent que rapporte le domaine.
- Ainsi que celui que lui confie milord - si du moins milord lui en donne.
- Pourquoi ne réclamez-vous pas votre dû ?
- Ceux qui ont eu le malheur de se manifester ont reçu des coups de cravache. Un pauvre gars a été frappé si brutalement qu'il a perdu un œil.
- C'est affreux ! s'exclama la jeune femme. Si milord savait ce qui se passe, il serait furieux.

Ce Halyard était à blâmer. Mais James n'était-il pas le véritable responsable de cet état de choses ? Car s'il avait surveillé son régisseur, s'il avait administré son domaine au lieu de mener joyeuse vie à Paris...

- Je vais tout raconter à milord, dit-elle.
- Vous écouterait-il ? Cela m'étonnerait, fit l'un des hommes avec fatalisme.
- Ne vous inquiétez pas. Je m'arrangerai pour qu'il m'écoute. Je rentre tout de suite au château et je vous promets que les choses vont changer.

Mais quand elle voulut remonter à cheval, les hommes l'en empêchèrent.

- Si vous partez, vous ne raconterez rien à milord, dit l'un d'eux.
- Vous ne reviendrez jamais, renchérit un autre avec fatalisme.
- Et tout continuera comme avant, se lamenta un troisième.

Pratiquement tous ensemble, ils s'écrièrent :

- Vous restez ici, milady ! Vous restez avec nous.

Chapitre 6

Vous restez avec nous.

Ces quatre mots parurent résonner en mille échos entre les masures.

Refusant de céder à la peur panique qui l'envahissait, Céline s'entendit déclarer d'une voix étrangement calme :

- Vous craignez que milord ne soit jamais au courant ?

— Si vous partez, vous ne lui direz rien.

— Il faut le faire venir ici, qu'il voie de ses propres yeux comment nous sommes traités.

— Très bien. Donnez-moi de quoi lui écrire, l'un de vous pourra porter ma lettre au château.

— De quoi écrire ? fit un villageois en se grattant la tête.

— Vous n'avez pas de papier ? Pas de crayon ?

— Vous voulez rire, milady ? Interloquée, la jeune femme demanda encore :

— Pas d'école ?

— Vous vous moquez de nous, milady ?

L'une des femmes, qui avait couru jusqu'à un pauvre cottage, en revint avec une feuille quadrillée jaunie, légèrement chiffonnée, ainsi qu'un vieux crayon mal taillé d'à peine trois centimètres.

Céline dut s'appuyer sur la selle de Feu d'Enfer pour rédiger ce bref message :

Cher James,

Je suis avec quelques-uns de ceux qui travaillent sur le domaine. Ils ont besoin de votre aide d'une manière cruciale. Pouvez-vous me rejoindre dans ce hameau toutes affaires cessantes ? C'est très urgent. Venez vous-même, et seul, s'il vous plaît. Surtout, n'envoyez pas votre régisseur à votre place. Et si par hasard M. Halyard insistait pour vous suivre, empêchez-le de vous accompagner.

Merci,

Céline

— Voilà, dit-elle en tendant sa lettre à celui des hommes qui semblait être le meneur.

Après avoir parcouru ces quelques lignes - au moins, lui savait lire !, il hocha la tête.

— Je vais tout de suite porter ça à milord, dit-il avec détermination.

La jeune femme le suivit des yeux pendant qu'il partait d'un bon pas.

« Le château est loin, et même s'il marche vite, il va falloir attendre un certain temps », se dit-elle.

Par ailleurs, James accèderait-il à sa demande ? Rien n'était moins sûr.

Elle en était là de ses réflexions quand un cri se fit entendre. Une

femme sortit d'une maison avec un bébé dans les bras.

— Il est mort ! Mort de faim !

En sanglotant désespérément, elle poursuivit :

— Je n'ai pas eu de lait pour le nourrir, parce que j'étais moi-même trop mal nourrie, je suppose. Je suis allée mendier du lait dans les fermes, mais personne n'a pu m'en donner hier, tout avait déjà été vendu. Mon petit Jimmy a dû se contenter d'eau du puits. Et je n'avais même pas de sucre pour mettre dedans.

Ses larmes redoublèrent.

— Et maintenant, il est mort.

Presque de force, elle le mit dans les bras de Céline. Atterrée, cette dernière contempla ce nouveau-né qui ne devait pas avoir plus de quelques jours. Enveloppé de langes en lambeaux, il avait les yeux clos, et ses bras tombaient comme ceux d'une poupée de chiffon de chaque côté de son petit corps encore tiède.

Mort, cet enfant ? Était-ce si certain ?

Mue par une soudaine inspiration, la jeune femme se pencha. Elle se souvenait avoir lu que l'on avait sauvé un enfant en lui pratiquant le bouche-à-bouche.

Sans hésiter, elle ouvrit les lèvres minuscules et souffla doucement.

Quelques minutes plus tard, le bébé bougea un bras et laissa échapper un faible gémissement.

— Il vit ! s'écria la mère.

Une femme joignit les mains.

— C'est un miracle !

— Maintenant, il faut le nourrir, dit Céline. Quelqu'un va courir jusqu'aux cuisines du château et demander du lait.

D'un ton dur, elle poursuivit :

— Dites que vous venez de ma part et que si l'on ne vous remet pas immédiatement ce que je demande, je saurai sévir.

Une adolescente hocha la tête d'un air résolu.

— J'y vais.

Céline se tourna vers la mère du bébé.

— Votre fils s'appelle Jimmy, n'est-ce pas ?

— C'est bien ça, milady.

— En attendant d'avoir du lait, nous allons lui donner un peu d'eau tiède sucrée.

— Mais je n'ai plus de sucre, fit-elle avec accablement.

— Moi, j'en ai encore un peu, dit une autre femme.

— Arrangez-vous entre vous. Je vous promets que vous aurez bientôt de quoi vous nourrir tous correctement, ainsi que vos enfants. Plus personne n'aura jamais faim ici.

Un murmure courut parmi les femmes, tandis qu'elles échangeaient des regards incrédules. Visiblement, elles ne la croyaient pas.

Le temps passait. Personne ne se manifestait. Ni celui qui avait porté la lettre au château, ni l'adolescente que Céline avait envoyée chercher du lait... et encore moins le comte.

Enfin, elle vit un petit groupe de cavaliers approcher. James se tenait en tête. Derrière lui chevauchaient Frank et quelques palefreniers, dont certains armés.

« Je lui avais pourtant demandé de venir seul », pensa la jeune femme.

Son mari avait dû s'imaginer qu'elle avait été enlevée et accourait pour la sauver, prêt à employer la force si nécessaire.

Lorsqu'il la vit s'avancer vers lui, avec le bébé dans les bras, il mit pied à terre.

— Dieu soit loué, vous êtes saine et sauve !

— Où est celui qui vous a porté ma lettre ? demanda-t-elle.

— Je l'ai fait enfermer dans l'une des caves du château en attendant d'en savoir un peu plus. Qu'est-il arrivé ? Ils vous ont enlevée ? Ils vous ont fait mal ?

— Pas du tout. Ce sont tous de très braves gens et je suis ici de mon plein gré. Et il faut immédiatement faire libérer le pauvre homme qui a bien voulu me rendre service en vous délivrant mon message.

— Personne ne vous a fait mal ? insista-t-il.

— Mais non. Quelle idée !

James regarda autour de lui avec dégoût.

— J'ai eu peur en recevant votre chiffon de papier. Je me suis tout de suite imaginé le pire.

— Vous pouvez renvoyer Frank et les autres au château, assura la jeune femme. Et qu'ils libèrent leur prisonnier !

— Avant cela, je veux savoir ce qui se passe ici.

— Tout simplement que ces gens, qui sont à votre service, meurent peu à peu de faim. Ils travaillent mais ne reçoivent aucun salaire.

— Ce n'est pas possible !

En serrant tendrement le bébé contre elle, Céline poursuivit :

— Cet enfant meurt pratiquement de faim. Sa mère est si faible qu'elle n'a pas de lait, et elle n'a pas un penny pour en acheter.

— Pourquoi ? demanda-t-il avec stupeur.

— Tout simplement parce que, je vous le répète, personne n'est payé ici.

— Impossible !

— Hélas, si ! Votre régisseur garde tout l'argent pour lui.

— Mais pourquoi ne réclament-ils pas leur dû ? demanda le comte avec stupeur.

Céline haussa les épaules.

— Ceux qui s'y risquent sont frappés.

— Je ne peux pas le croire.

S'enhardissant, un jeune homme s'approcha.

— C'est l'entière vérité, milord. Quand, après avoir travaillé comme une bête et attendu plusieurs mois sans recevoir le moindre salaire, je suis allé me plaindre auprès de M. Halyard. Au lieu de me donner mon dû, il m'a cravaché.

Le comte se raidit.

— Quoi ?

— Oui, j'ai reçu un coup de cravache en pleine figure. Voyez cette cicatrice...

Il en suivit le parcours du bout du doigt.

— Et j'ai perdu mon œil gauche.

— C'est intolérable ! Je vais immédiatement m'occuper de cela, assura le comte. Je n'avais absolument aucune idée de vos conditions de vie.

Céline l'entraîna un peu à l'écart.

— Je pense que toute la responsabilité de ce dramatique état de choses est due à votre régisseur. Pendant que vous étiez en France, il a mené le domaine à sa guise, en mettant dans sa poche l'argent qui aurait dû revenir à ceux qui travaillaient dans les champs.

— Cela me semble impardonnable !

— Certainement. Avant que ce Halyard ne vous raconte n'importe quoi, j'ai tenu à ce que vous puissiez voir par vous-même l'état de ce hameau et de ceux qui y vivent. Je suppose que les autres villages du domaine sont tous dans le même état.

— Je le crains, murmura James dont le visage s'assombrit.

— Il y a beaucoup à faire ici, reprit la jeune femme. J'ai promis à ces braves gens que tout allait changer.

Elle fixa son mari droit dans les yeux.

— Oui, je leur en ai donné ma parole.

Il l'enveloppa du regard, puis il hocha la tête.

— Je leur ferai la même promesse... après m'être rendu compte par moi-même de la situation.

— Elle est bien telle que je vous l'ai décrite. Hélas !

Le comte se tourna vers le responsable de l'écurie et ses hommes.

— Vous pouvez retourner au château. Je n'ai plus besoin de vous.

Libérez celui que nous avons jeté à la cave, et faites-lui donner un bon repas aux cuisines.

Il était maintenant livide sous son hâle. Céлина comprit qu'il venait de recevoir un choc terrible et évita d'ajouter quoi que ce soit à ce qu'elle avait déjà dit.

Le comte se dirigea vers un petit groupe de villageois et se mit à leur poser une quantité de questions auxquelles ils répondirent tout d'abord timidement, avant de s'enhardir peu à peu.

À ce moment-là, l'adolescente revint avec cinq litres de lait qu'elle se mit en devoir de partager entre les mères de famille.

Une demi-heure plus tard, le comte fit rassembler tous les habitants du hameau.

— Je ne puis vous dire à quel point je suis navré de découvrir ce lamentable état de choses.

— Ce n'est pas seulement ici, milord. C'est partout.

— Je le suppose. Et j'ai l'intention de me rendre dans chaque village, chaque hameau afin de remettre les choses en ordre. Tout d'abord, vous allez recevoir ce que l'on vous doit. Et comme vous avez été traités d'une manière absolument inqualifiable, vous aurez le double de ce qui aurait dû vous être versé.

Il y eut un grand silence. Céлина comprit que personne n'osait vraiment

croire à une telle promesse.

—Par ailleurs, je vais envoyer des artisans afin de remettre vos demeures en état. Bientôt, vos cottages auront l'air tout neufs.

Une femme éclata en sanglots.

— Merci, milord ! Merci !

— Et plus jamais de pareils faits ne se reproduiront.

Un homme s'avança.

—Vous dites cela, milord. Mais quand vous serez parti à l'étranger, que se passera-t-il ?

Voyant le comte hésiter, Céлина déclara avec beaucoup de fermeté :

— Ne vous inquiétez pas. Tout ira bien car, même si milord est obligé de s'absenter, moi je resterai ici. Désormais, vous êtes sous ma protection.

Quand tout le monde applaudit, James esquissa un sourire un peu jaune.

— Ils ont plus confiance en vous qu'en moi, murmura-t-il.

« Jusqu'à présent, vous ne leur avez donné guère de raisons d'avoir confiance en vous », faillit-elle répliquer.

Elle retint à temps les mots qui étaient sur ses lèvres. Mais James devina ce qu'elle avait été sur le point de dire.

— Je sais, murmura-t-il seulement.

Ils échangèrent un coup d'œil presque complice. Et les battements du cœur de la jeune femme s'accéléchèrent follement. Y avait-il un peu d'espoir ?

Soudain, une galopade se fit entendre. Un grand cheval bai apparut dans un nuage de poussière avant de s'arrêter net. Stanley Halyard venait de tirer avec brusquerie sur les rênes une fois arrivé au milieu de ce qui aurait pu être une place avenante si elle avait été quelque peu entretenue.

« Les palefreniers ont dû le prévenir », pensa Céлина.

Le régisseur sauta à terre.

— Que se passe-t-il ici ? hurla-t-il.

Le comte le toisa sans répondre. Fou de rage, Halyard donna un coup de pied à un chien étique qui passait par là.

— Oh ! s'écria Céлина, horrifiée, lorsque le pauvre animal s'enfuit en

gémissant.

Le régisseur lui adressa un coup d'œil dur.

— Que vous ont raconté ces abrutis, milord ?

— La vérité, répondit la jeune femme.

Le régisseur lui tourna le dos.

— Que vous ont raconté ces abrutis ? insista-t-il, s'adressant exclusivement au châtelain.

De nouveau, ce dernier demeura silencieux. Le ton de Halyard changea, devint presque mielleux.

— N'écoutez surtout pas leurs mensonges, milord. D'ailleurs, jamais vous n'auriez dû venir ici. Vous n'avez qu'à me laisser m'occuper de tout et...

— Vous me donnez des ordres, maintenant, Halyard ?

Le régisseur se rendit compte que, dans sa colère, il était allé trop loin.

— Non, bien sûr que non, milord. Mais je connais ces bons à rien. Je sais de quoi ils sont capables. Je...

— Ce que nous avons vu nous a suffi pour comprendre la situation, coupa Céline.

Il lui adressa un coup d'œil meurtrier.

— Cette affaire ne regarde en rien les femmes.

Emporté par la fureur, il ajouta :

— Taisez-vous, s'il vous plaît. Vous ne savez même pas de quoi vous parlez.

Il donna un autre coup de pied dans le vide, cette fois.

— Oh ! Ces femmes qui veulent se mêler de tout !

Le poing du comte se détendit. Atteint au menton, Halyard tomba à la renverse, à la grande joie des villageois.

D'une voix qui claqua comme un coup de fouet, le châtelain demanda :

— Comment osez-vous parler à la comtesse de Torrington sur ce ton ?

Qui vous croyez-vous ?

Le régisseur se releva en jurant.

— Ce sont tous des menteurs, des voleurs, des...

Soudain, il se précipita vers l'un de ceux qui avaient immobilisé le

cheval de Céline en pleine campagne.

— Vous, espèce d'abruti ! Je parie que vous êtes le meneur de cette bande de vauriens ! Vous allez me le payer !

Il s'apprêtait à rouer de coups le villageois quand le châtelain lança d'un ton dur :

— Halte là ! Si vous touchez un seul des cheveux de cet homme, c'est à moi que vous aurez affaire. Pour le moment, je vous ordonne de rentrer immédiatement au château.

— Milord, laissez-moi vous expliquer...

— Rentrez immédiatement au château, coupa le comte. Vous m'attendrez là-bas.

Aussi furibond que déconfit, Halyard reprit son cheval.

— Très bien milord. J'espère que vous m'écoutez à ce moment-là. Si vous voulez savoir, ces imbéciles ne valent pas la peine que l'on s'intéresse à eux. Ils sont largement payés et, au lieu d'employer leur argent intelligemment, ils dépensent tout au pub.

Il y eut un murmure de protestation parmi les pauvres hères qui suivaient cette scène avec des yeux ronds.

Halyard cracha dans leur direction.

— Imbéciles ! jeta-t-il avec dégoût. Pauvres imbéciles !

Là-dessus, il partit au grand trot, sans un regard en arrière, laissant la petite foule complètement commotionnée.

Devinant combien ils craignaient le régisseur, le châtelain s'empressa de les rassurer.

— Je vous ai dit que tout allait s'arranger. N'ayez crainte, ce sera très vite fait. Après vérification des comptes, mon secrétaire viendra aujourd'hui même vous payer votre dû.

— Aujourd'hui ? répéta un vieil homme avec stupeur.

— Avant la fin de la journée, vous en avez ma parole. Et, comme je vous l'ai promis, les salaires en retard seront doublés.

Plusieurs femmes tombèrent à genoux.

— Je vous en prie, murmura le châtelain avec gêne.

Il se tourna vers celui que Halyard avait appelé le meneur.

— Empêchez-les de se livrer à de telles manifestations, dit-il, visiblement gêné. Que l'on me respecte, soit. Mais pas d'idolâtrie.

Il aida ensuite Céline à remonter à cheval avant de se mettre en selle lui-même.

Après avoir agité la main en direction des villageois, ils prirent le chemin du retour. Perdu dans ses pensées, James ne disait pas un mot.

Céline respectait son silence. Elle attendit qu'ils arrivent en bas de l'allée du château pour demander:

— Qu'allez-vous faire de Halyard ?

— Le renvoyer, naturellement.

— Il faudra engager un autre régisseur...

— Plus sérieux et honnête que cet escroc.

Le comte crispa ses doigts sur les rênes.

— Quand je pense qu'il facturait les réparations des cottages au prix fort, alors que rien n'était fait !

— Et qu'il mettait dans sa poche l'argent destiné à ces pauvres gens.

Quelle honte !

— Quelle honte, oui, fit-il en écho.

—Le domaine a été négligé depuis très longtemps, remarqua-t-elle.

Sa remise en état va demander énormément de travail.

—C'est certain. Dès demain, j'irai partout, dans les villages comme dans les fermes.

—Il faudra remettre les cottages en état, construire au moins une école...

— Une ? Non, trois. Les nombreuses localités que compte Torrington sont trop éloignées les unes des autres pour que l'on puisse réunir tous les petits élèves dans un seul endroit.

Ainsi, il avait déjà pensé à cela? Il n'était pas aussi irresponsable que le pensait la jeune femme.

— Il va également falloir leur envoyer un médecin, dit-elle. Certains enfants paraissent vraiment malades.

James haussa les sourcils.

— Vous imaginez ce snob de Dr Thorell là-bas ?

—Pas du tout. Vous devrez trouver un médecin sérieux et compatissant.

— Qui?

— Le Dr Everard, par exemple. C'est le médecin de mon oncle depuis des années et je le connais très bien. Si vous acceptez qu'il devienne le praticien attitré de tous ceux qui vivent sur le domaine, je lui écrirai et un valet ira lui porter ma lettre, proposa la jeune femme.

— Je veux bien. Mais je crains que le Dr Thorell ne soit furieux.

— Tant pis. De toute manière, il n'apprécierait guère d'être appelé au chevet de ces malheureux. Savez-vous qu'il ne m'a jamais inspiré confiance ? À mon avis, ce n'est qu'un homme suffisant et ambitieux, qui n'a qu'un seul intérêt dans la vie : avoir des patients riches et réussir ainsi à faire son chemin dans la haute société.

— Vous êtes dure.

—Avec raison. D'ailleurs, s'il était aussi bon médecin que cela, il aurait tout de suite compris que votre mère n'était qu'une simulatrice.

James eut un haut-le-corps.

— Ma... ma mère? Une simulatrice?

—Sa prétendue maladie n'était-elle pas inventée de toutes pièces ?

Le Dr Thorell n'a donc pas dû l'examiner convenablement.

Avec un rire ironique, elle poursuivit:

—Car s'il avait découvert la vérité, cela vous aurait évité de m'épouser. Vous pouvez lui en vouloir !

Pour une fois, le comte resta sans voix. Certes, il avait été obligé de se marier alors qu'il tenait tant à son état de joyeux célibataire. « Est-ce si dramatique que cela ? » se demanda-t-il. Soudain, il eut envie de rire. « Non ! Certainement pas. »

En comparaison de ce qu'il venait de voir sur un domaine qu'il croyait bien tenu, le fait que sa mère lui ait forcé la main en utilisant un stratagème peu scrupuleux lui semblait soudain sans la moindre importance.

Après avoir écrit au Dr Everard, Céline se dit qu'elle devait maintenant songer à se faire belle. N'était-elle pas, ainsi que la douairière et le comte, invitée à un grand dîner chez lord et Lady Beresford ?

Soulagée à la pensée que, ce soir-là, les villageois auraient de quoi s'offrir un bon repas, qu'un médecin viendrait bientôt les soigner, que leurs cottages seraient restaurés et qu'ils n'auraient plus à craindre les brutalités d'un sinistre individu comme ce Halyard, elle pria Emily de lui préparer un bain.

—Que porterez-vous ce soir, milady? demanda la femme de chambre.

— Je n'en sais rien.

Ce jour-là, elle avait eu autre chose à penser qu'à des fanfreluches !

Emily sortit d'un placard une merveilleuse robe en satin ivoire, ornée d'un semis de perles et de minuscules turquoises. Cette toilette faisait partie de la luxueuse garde-robe qui lui avait été livrée ces derniers jours par les responsables de plusieurs magasins de Bond Street.

— Que diriez-vous de celle-ci, milady ?

— Très bien, fit la jeune femme avec indifférence.

Après l'avoir coiffée à la dernière mode, Emily l'aida à s'habiller. Puis elle recula de quelques pas.

— Oh! Milady, vous avez l'air de... d'une princesse !

— Une princesse. Oui, c'est le mot, dit le comte.

Il venait d'apparaître à la porte de communication, plus séduisant que jamais dans son habit du soir à la coupe parfaite. Lentement, il s'approcha de Céline.

— Vous êtes bien jolie, comtesse.

Tout en faisant jouer le fermoir d'un grand écrin en velours foncé, il ajouta :

— Et voici de quoi compléter votre tenue.

Céline retint sa respiration en voyant cette splendide parure ancienne. Un diadème, un collier et des boucles d'oreilles en perles légèrement rosées...

— Je rêvais de voir un jour ma belle-fille porter ces bijoux, dit la douairière, qui suivait son fils. Voici l'un de mes vœux les plus chers enfin exaucés.

James attachait le collier autour du cou de cygne de la jeune fille, laissant Emily fixer les boucles d'oreilles et placer le diadème sur le chignon savamment élaboré.

Lorsque Céline contempla son reflet dans le miroir, elle demeura interdite.

« C'est la vérité, je suis superbe grâce à cette robe de grand couturier et à ces magnifiques perles. Une princesse? Non. Une comtesse...-La comtesse de Torrington. »

James serait-il fier d'elle ce soir? Elle l'espérait de tout son cœur.

Elle se tourna vers lui. Il la regardait en souriant. Un sourire et un regard qu'elle ne sut comment interpréter.

Puis il s'inclina et lui offrit son bras. Ensemble, ils descendirent.

L'une des plus élégantes voitures des Torrington attendait devant le perron. Le cocher, en livrée, retenait à grand-peine les chevaux : quatre pur-sang parfaitement assortis.

Les deux valets, en livrée eux aussi, qui étaient perchés à l'arrière, sautèrent à pieds joints en même temps pour ouvrir les portières, comme dans un ballet bien réglé.

Le manoir de Beresford ne se trouvait pas très éloigné du château, et il ne leur fallut pas plus d'une demi-heure pour y arriver, au grand trot des chevaux qui filaient comme le vent.

Dès qu'ils franchirent la grille, Céline s'étonna de voir le manoir tout illuminé.

— Les Beresford auraient donc organisé une grande fête ?

Dans la région, ils avaient la réputation de ne pas aimer dépenser.

Céline avait été à plusieurs reprises invitée chez eux avec son oncle, mais seulement pour des déjeuners fort simples.

— Mais oui. Une grande fête en votre honneur, ma chère Céline, dit la douairière en lui tapotant gentiment la main.

Il y avait déjà beaucoup de monde dans les salons. Lord et lady Beresford, qui recevaient leurs hôtes dans le hall, accueillirent le comte et sa jeune femme avec beaucoup de chaleur.

— Mon frère a absolument tenu à venir, dit lady Beresford. Il tenait à vous féliciter.

Qui donc était le frère de lady Beresford ? Céline se souvenait qu'elle était originaire d'une grande famille aristocratique... mais laquelle ?

— Aïe ! fit James entre ses dents, d'un air accablé.

La mémoire revint alors à Céline. Bien sûr, lady Beresford était une Driffield... Et son frère ? Tout simplement le marquis qui la poursuivait de ses assiduités.

— Je serais très heureuse de revoir votre frère, dit-elle avec un grand sourire. J'ai fait sa connaissance à Londres. C'est un homme charmant...

— Vous voulez rire ? demanda James en l'entraînant.

— Réfléchissez, voyons, fit-elle à mi-voix. Que pouvais-je dire d'autre ?

— En tout cas, il a intérêt à se conduire correctement.

— Ne vous inquiétez pas pour cela. Je serais surprise qu'il fasse preuve

d'agressivité. Il risque surtout de se rendre ridicule.

Elle avait raison. Pendant toute la durée du dîner, le marquis de Driffield, qui se trouvait assis en face d'elle, ne cessa de la regarder d'un air énamouré.

Lady Beresford avait fait venir trois musiciens et, dès que les portes de la salle de bal s'ouvrirent, le marquis se précipita vers Céline.

— Accordez-moi la première danse, je vous en supplie.

D'autorité, James prit la jeune femme par la taille.

— Je regrette, mais cette valse m'est réservée, lança-t-il d'un ton sec.

Et il entraîna Céline sur le parquet ciré.

— J'espère que vous ne danserez pas avec lui une seule fois.

Serait-il jaloux? Elle n'osa pas le lui demander, se contentant de murmurer :

— Ne vous inquiétez pas. Il a déjà tellement bu que je m'attends à le voir rouler sous la table d'une minute à l'autre.

— Voyez comme vous avez bien fait de refuser de l'épouser.

— Croyez-vous ? Cela peut être commode d'avoir un mari qui disparaît de temps en temps sous une table.

Levant les yeux vers lui, elle ajouta avec un petit sourire impertinent :

— Je crains d'avoir mal choisi.

Il resserra son étreinte.

— N'allez pas trop loin, comtesse !

— Où est la limite ?

— Vous connaissant, je suis sûr que vous la trouverez vite.

— Me connaissant? répéta-t-elle. Le fond du problème, James, c'est que vous me connaissez très peu. Bien mal, surtout.

Il ne sut que répondre. Car elle n'avait pas tort, au fond...

« Je ne sais pas grand-chose d'elle. Et j'en ai plus appris aujourd'hui qu'au cours de toutes ces dernières années. »

À voix haute, il déclara :

— Je vous suis très reconnaissant de m'avoir ouvert les yeux sur la manière dont ceux qui dépendaient de moi étaient traités. J'aurais dû découvrir cela depuis longtemps. Mon erreur a été de rester à l'étranger au lieu de surveiller le domaine. Ma mère était sur place, soit, mais je reconnais maintenant que j'ai eu tort de compter sur elle.

La tâche la dépassait.

Avec accablement, il conclut :

— Au fond, tout est ma faute.

— Non. Votre seule erreur a été de mal choisir celui qui gérerait la propriété. Vous auriez dû surveiller son comportement avant de vous absenter.

— Jamais je n'aurais dû partir.

— Pourquoi dites-vous cela? Rien ne vous empêche de vivre à Paris si cela vous plaît.

— Désormais, je passerai à Torrington la plus grande partie de l'année.

— Ce n'est pas nécessaire. Je peux très bien m'occuper du domaine.

Le visage de James s'éclaira.

— Cela signifie que vous avez décidé de rester ? Vous ne me menacerez plus de demander l'annulation de notre mariage ?

Elle soupira.

—Comment pourrais-je agir ainsi maintenant que j'ai assuré à ces pauvres gens qu'ils pouvaient compter sur moi ? Vous pouvez donc retourner à Paris la conscience tranquille.

Céline jouait en ce moment à un jeu dangereux. Car, en réalité, elle n'avait aucune envie de le voir retourner en France... Mais elle savait aussi que si elle tentait de le retenir, cet homme très indépendant n'aurait qu'un désir: fuir, se libérer au plus vite.

La soirée ne se prolongea pas au-delà de minuit. En dépit des prévisions de la jeune femme, le marquis de Driffild n'avait pas roulé sous la table, mais il tenait à peine debout quand son valet l'avait discrètement emmené, tout de suite après le dîner.

Dans la voiture qui les ramenait au château, Céline ferma les yeux.

Elle se sentait soudain épuisée. Ce qui n'avait rien de surprenant : elle n'avait pratiquement pas dormi au cours de la nuit précédente. Elle s'était levée à l'aube pour partir seule à cheval. Elle avait découvert comment un individu sans scrupules traitait les villageois. Et cette journée fertile en événements venait de se terminer par un grand dîner où elle avait été traitée en invitée d'honneur.

Elle laissa échapper un petit soupir et s'assoupit...

James ne parvenait pas à détacher les yeux du ravissant visage de celle qui était devenue son épouse. En droit seulement...

Comme il regrettait maintenant ses accusations ! Elle, tremper dans la machination montée par sa propre mère ? Il ne pouvait pas le croire.

« Quand elle dit que je ne la connais pas vraiment, elle a raison. J'ai découvert une nouvelle facette de sa personnalité dans ce misérable hameau... Elle est totalement dépourvue d'égoïsme. Jamais je n'ai rencontré une femme à ce point pleine de compassion et d'humanité. Et j'ai tout gâché. »

L'attelage s'arrêta enfin devant le perron du château. La douairière descendit la première. Et lorsque le comte se retrouva seul à l'intérieur avec Céline, il se pencha et, sans réfléchir, l'enlaça et posa ses lèvres sur les siennes.

A moitié endormie, elle se laissa aller contre lui. Il y avait une telle spontanéité dans cet abandon qu'il se sentit envahi d'une intense émotion.

Derrière lui, on toussota. Il se retourna et vit deux valets à la fois embarrassés et amusés.

— Je réveillais milady, dit-il.

La jeune femme ouvrit alors les yeux.

— Où suis-je ? murmura-t-elle.

— Nous sommes arrivés. Venez.

Il la prit par la taille pour l'aider à descendre. La douairière qui les attendait dans le hall, eut un sourire attendri en les voyant ainsi enlacés.

— Bonne nuit, mes enfants.

Cinq minutes plus tard, ils se retrouvèrent dans la chambre de Céline.

Celle-ci semblait toujours si mal réveillée que le comte se demanda si elle se souvenait seulement qu'il venait de l'embrasser.

D'un geste, il congédia Emily, qui attendait sa maîtresse afin de l'aider à se préparer pour la nuit.

La jeune femme passa la main sur son front.

— Ce soir, en revenant au château... commença-t-elle en fronçant les sourcils.

— Oui?

— C'est stupide, j'ai oublié que...

Qu'il l'avait embrassée ?

« Je vais lui rafraîchir la mémoire », se dit James, s'apprêtant à la

reprendre dans ses bras.

— Ah ! Je sais ! s'exclama-t-elle.

Il attendit la suite.

— Je pensais qu'il vous fallait un nouveau régisseur. Quelqu'un de bien, cette fois.

Triomphalement, elle lança :

— J'en connais un !

Jamais le comte ne s'était senti aussi déçu de sa vie.

— Ah, bon ?

— Oui. Il s'agit de M. Bramley, le régisseur de mon oncle. C'est un homme très honnête qui connaît parfaitement son métier. Il se plaint toujours de ne pas avoir assez de travail. Il faut dire que le domaine de mon oncle est minuscule en comparaison du vôtre.

S'efforçant d'oublier ses espoirs, le comte demanda :

— Croyez-vous que sir Harry Storton acceptera de se séparer de son régisseur ?

— Mon oncle comprendra la situation. D'autant plus que le jeune adjoint de M. Bramley est parfaitement capable de mener seul le domaine.

— Très bien. Je vous laisse vous occuper de tout cela. Si votre oncle est d'accord, ce Bramley n'a qu'à venir se présenter au château.

— Vous ne trouvez pas que c'est une bonne idée ?

— Excellente, fit le comte d'une voix morne.

Il s'inclina.

— Bonne nuit, Céline.

— Bonne nuit, James.

Chapitre 7

Il faisait encore nuit quand Céline s'éveilla. Déjà, cependant, quelques lueurs grises diffuses apparaissaient à l'horizon.

La jeune femme s'adossa à ses oreillers et tenta de faire le point dans des pensées pour le moins confuses. Avait-elle rêvé ? Ou bien James l'avait-il vraiment embrassée dans la voiture ?

Visiblement, il s'attendait à ce qu'elle lui dise quelque chose d'important.

« Je lui ai parlé de M. Bramley... »

Elle avait alors eu l'impression qu'il paraissait déçu. Peut-être s'attendait à autre chose? Mais à quoi?

« De toute façon, comment le savoir? Je crains que mon imagination ne me joue des tours », se dit Céline en soupirant.

Après s'être levée de bonne heure, elle descendit prendre son petit déjeuner dans une salle à manger déserte.

Il avait fait très beau tous ces derniers jours mais, ce matin-là, le temps avait changé. De gros nuages sombres avaient envahi le ciel, et la pluie frappait avec violence les vitres des portes-fenêtres. Sortir à cheval par ce temps ?

« Ce ne sera pas plus agréable pour ma monture que pour moi, pensa la jeune femme. Je vais plutôt m'installer dans un confortable fauteuil pour lire tranquillement. »

Elle n'avait pas encore eu le temps, jusqu'à présent, d'examiner les nombreux ouvrages qui s'alignaient sur les rayonnages de la bibliothèque du château. C'était l'occasion ou jamais !

Après avoir terminé son petit déjeuner, sans que le comte ou sa mère se manifestent, elle se rendit dans la bibliothèque.

Comme chaque matin, le majordome y avait disposé les journaux sur une table basse. Elle y jeta un coup d'œil et s'aperçut que, outre les gazettes régionales, il y avait là tous les grands quotidiens de Londres et même de Paris.

Céline se sentit soudain très triste.

Le cœur et les pensées de James étaient donc toujours là-bas ?

Elle tenta de se dominer. Il ne fallait pas bâtir un roman à partir de quelques journaux ! En prenant Le Figaro, elle s'aperçut qu'il s'agissait d'un numéro datant déjà de la semaine passée. Alors qu'elle le feuilletait d'un doigt négligent, ses yeux tombèrent, par le plus grand des hasards, sur le nom de Torrington.

Son oncle lui avait appris plusieurs langues étrangères, dont le français, et elle n'eut aucun mal à déchiffrer les colonnes dans lesquelles il était question du comte de Torrington, ce grand aristocrate britannique qui passait plus de temps dans le gay Paris qu'à Londres.

Le comte, qui ne rechigne pas à la dépense, connaît tous les endroits où l'on s'amuse, il apprécie le Champagne... et les jolies femmes, écrivait le journaliste.

La suite de l'article concernait un certain Pierre Vallon. Deux ans auparavant, ce voyou avait été condamné à dix ans de prison pour avoir volé les somptueux bijoux d'une courtisane.

Tout le monde se souvient que le comte de Torrington, apparemment l'un des « admirateurs » de cette dame à la vertu fort légère, avait contribué à l'arrestation du gredin.

Fou de rage, celui-ci, en plein tribunal, s'était jeté à la gorge du comte en hurlant qu'il se vengerait.

Il n'avait pas fallu moins de quatre policiers pour l'emmener hors de la salle.

— Vous regretterez ce que vous avez fait ! avait-il hurlé. Soyez maudit ! Je me vengerai, oui ! Je me vengerai sur ceux qui vous sont chers. Je vous briserai le cœur !

Une jolie femme avait alors lancé :

— Mais le comte de Torrington n'a pas de cœur ! Tout le monde sait cela !

Au drame succédait la comédie. Cette saillie avait fait rire l'assistance - le comte de Torrington comme les autres.

Mais la pièce de théâtre ne semble pas encore terminée. Car Pierre Vallon a réussi à s'évader... Le préfet de police, que nous avons contacté, nous a assuré que ses plus fins limiers étaient déjà sur sa piste. Il ne devrait pas tarder à réintégrer son cachot afin de terminer une peine qui se trouvera certainement prolongée pour délit de fuite.

Céline se sentit soudain glacée. Deux ans auparavant, ce vaurien avait l'intention de se venger. Avait-il oublié ses menaces ? Ou bien ces années d'emprisonnement avaient-elles renforcé sa détermination ?

Un dessin à la plume représentait Pierre Vallon. En quelques traits, l'artiste avait croqué un visage aux traits épais, au crâne rasé, au regard fuyant sous des sourcils aussi broussailleux que son épaisse moustache.

La jeune femme frissonna.

« Comme il a l'air cruel ! Ce n'est pas le genre d'individu à avoir comme ennemi. »

Et le malheur voulait que, justement, cette brute haïsse l'homme qu'elle aimait, au point de l'avoir maudit et d'avoir juré de se venger.

« James est en danger », pensa-t-elle.

Juste à ce moment-là, la porte s'ouvrit. Se sentant prise en faute - et pourquoi, grands dieux? - elle s'empessa de glisser Le Figaro sous la pile des autres journaux.

Le comte fit son entrée en souriant.

— Je vous cherchais partout. C'est donc ici que vous vous étiez réfugiée ?

— Je... j'avais l'intention de lire tranquillement.

— Par ce temps, c'est la meilleure chose à faire.

— Euh... oui, n'est-ce pas?

Il lui adressa un regard étonné.

— Que vous arrive-t-il ?

— Mais... rien. Rien du tout.

Il la scruta avec inquiétude.

— Vous en êtes sûre ? Vous ne paraissez pas vous-même.

Elle s'efforça de sourire.

— Vous trouvez ?

« A-t-il déjà lu Le Figaro ou non ? se demanda-t-elle. Devrais-je lui dire que Pierre Vallon s'est échappé ? »

Elle était encore en train de chercher ses mots quand James déclara :

— Je venais vous prévenir que votre oncle viendra ce soir dîner au château en compagnie de M. Bramley.

— Ah, bon ? Très bien.

Le comte fronça les sourcils.

— Oui, vous êtes bizarre, ce matin, Céline.

— Quelle idée !

Ce soir-là, sir Harry Storton ne s'attarda pas. Très peu de temps après la fin du dîner, il se leva.

— J'espère que vous voudrez bien m'excuser si je prends maintenant congé. Mais je ne suis plus tout jeune...

Céline ne put s'empêcher de rire.

— Et vous avez hâte de retourner à vos chères expériences, dit-elle en l'accompagnant jusqu'à sa voiture, tandis que le comte emmenait M. Bramley dans son bureau.

Sir Harry embrassa sa nièce.

— Je vois que tu es heureuse.

— Mais oui, mon oncle.

Il lui tapota paternellement la joue.

— Tant mieux. Et au moins, tu n'habites pas bien loin du manoir.

D'un ton où perçait une pointe de reproche, il enchaîna :

— Il faudrait quand même venir me rendre visite un peu plus souvent.

— C'est mon intention, mon oncle. Je n'ai pas eu beaucoup de temps jusqu'à présent, mais bientôt, vous vous plaindrez de la trop grande fréquence de mes visites.

De nouveau, il lui tapota la joue.

— Je vois que tu es toujours très douée pour dire des bêtises. Ne change pas, ma chère enfant. Tu es si fraîche, si naturelle... Je comprends que James soit tombé amoureux de toi.

« Seigneur ! S'il savait ! »

La jeune femme ne tarda pas à regagner sa chambre. L'anxiété ne cessait de la tarauder. Serait-il possible que Pierre Vallon n'ait pas oublié ses idées de vengeance ? Serait-il possible que, un poignard acéré à la main, il attende, tapi dans l'ombre, l'heure de frapper le comte en plein cœur ?

« Je lis trop de romans, se dit-elle en allant ouvrir la fenêtre. J'ai tort de m'affoler ainsi. Ce voyou doit se terrer dans un coin, espérant échapper aux recherches des policiers. »

Décidant cependant qu'un homme averti en valait deux, elle se promit, dès le lendemain, de montrer l'article du Figaro à son mari.

« Ainsi, il saura à quoi s'en tenir et prendra les mesures nécessaires pour se protéger », pensa-t-elle.

Un profond soupir gonfla sa poitrine.

« Je l'aime. Je l'aime de toutes mes forces, de toute mon âme. S'il devait lui arriver malheur... je n'aurais plus qu'à mourir. »

La pluie avait cessé de tomber. Seuls quelques nuages blancs filaient vers le sud, poussés par un grand vent. Les feuilles s'égouttaient et la lune éclairait d'une lueur argentée les pelouses détrempées du parc.

Tout semblait si paisible !

La jeune femme eut envie de rire de ses craintes.

« Je doute que ce Pierre Vallon ose s'approcher du château. Et d'ailleurs, comment pourrait-il s'introduire dans le parc ? Les murs qui l'entourent sont pratiquement infranchissables. Et qui s'aventurerait à escalader les grilles hérissées de flèches en fer forgé? »

De plus, un valet se trouvait de faction toutes les nuits dans le hall.

Quant au concierge, un ancien soldat, il logeait à côté du portail principal avec ses deux molosses, qui aboyaient comme des fous au moindre bruit suspect. Sans compter les deux bergers allemands qui gardaient les écuries.

« Un rôdeur serait immédiatement repéré », se dit encore Céline, rassurée.

Elle s'apprêtait à sonner Emily, quand la fenêtre qu'elle venait de fermer explosa dans un bruit de verre brisé. Il y eut un brusque courant d'air.

La croisée à laquelle elle se trouvait accoudée quelques instants auparavant venait de voler en éclats.

Interdite, elle s'immobilisa. Que se passait-il ? Une tempête ? Un violent coup de vent ?

La jeune femme continuait à s'interroger quand une silhouette sombre, aussi agile qu'un chat, se profila dehors, se détachant sur le clair de lune, avant de sauter sur le tapis.

Ce crâne rasé, ces yeux étincelants de haine, cette épaisse moustache, ces traits grossiers... elle avait pu les étudier le jour même dans le journal.

Pierre Vallon ! L'ignoble individu qui voulait tuer son mari était venu jusqu'ici pour accomplir son sinistre dessein !

— Allez-vous-en! fit-elle d'une voix rauque, à peine audible.

Il ricana en brandissant un couteau à la lame étincelante.

— Je sais qui vous êtes, ma belle, dit-il dans un français teinté d'un terrible accent faubourien.

—Moi... moi je ne compte pas, balbutia-t-elle, employant instinctivement la même langue.

—Vous ne comptez pas ? Vous êtes sa femme, non ? J'ai vu ça dans les journaux. Un mariage drôlement rapide. Il doit être sacrement amoureux de vous. Juste ce qu'il me faut.

James, amoureux d'elle ? Si la situation n'était pas aussi tragique, elle aurait éclaté de rire.

— Allez-vous-en, répéta-t-elle en reculant.

Soudain, l'horreur de la situation la pénétra. Cet homme abject était capable de lui faire subir les pires outrages, puis il la torturerait avant de lui donner le coup de grâce...

Comprenant que son salut était dans la fuite, elle se précipita vers la porte. Il fallait absolument qu'elle prévienne James. Son pire ennemi ne se trouvait-il pas là, assoiffé de sang et de vengeance ?

Comme un fauve, Vallon bondit sur elle. Elle hurla. Et elle hurla encore quand il la fit tomber.

Elle se retrouva par terre, tandis que l'évadé lui serrait la gorge entre des doigts de fer.

— J'ai juré de me venger, siffla-t-il, les yeux exorbités.

Son ricanement retentit de nouveau. Un ricanement de fou. Comme dans un brouillard, Céline crut entendre une porte claquer à distance.

Vallon, lui, n'avait rien remarqué.

— Je vais tuer ce qu'il a de plus cher au monde.

— Il ne m'aime pas, avoua-t-elle avec désespoir. Je l'aime, mais lui me hait...

— Je vais te tuer. Mais avant, amusons-nous un peu, ma cocotte...

Brutalement, il tira sur le haut de la robe de la jeune femme. La soie se déchira.

À moitié évanouie, Céline n'entendit pas une autre porte claquer.

Puis le comte ordonna d'un ton sec :

— Lâchez-la.

— N'approchez pas, sinon je lui enfonce ce poignard en plein cœur.

— Lâchez-la.

Vallon se remit à ricaner.

— Vous allez la voir mourir sous vos yeux. Ha, ha ! Jamais vengeance n'aura été aussi douce.

Le comte bondit sur l'agresseur de la jeune femme.

— Non ! trouva-t-elle la force de supplier. Il veut vous tuer ! Partez, mon amour...

Les deux hommes se battaient féroce. Céline vit de nouveau briller la lame du couteau, dirigée cette fois droit sur la tempe de James...

Un cri s'étrangla dans sa gorge. Tout devint noir, elle eut l'impression de sombrer dans un trou sans fond... et il n'y eut plus rien.

La jeune femme souleva les paupières et regarda autour d'elle avec égarement.

« Où suis-je ? » se demanda-t-elle.

Elle ne reconnaissait pas cette vaste chambre d'une luxueuse sévérité. Quand elle voulut tourner la tête, ses vertèbres lui firent si mal qu'elle laissa échapper un gémissement sourd.

— Céline ? murmura James. Mon ange ? Mon amour ?

Elle devait rêver. Jamais le comte de Torrington n'appellerait celle qu'il avait dû épouser contre son gré mon ange, et encore moins mon amour !

Il se pencha vers elle avec anxiété.

— M'entendez-vous, mon amour ?

Si c'était un rêve, c'était le plus merveilleux de tous.

— Céline ?

— Où suis-je ? interrogea-t-elle tout haut, cette fois.

— Dans ma chambre. Je craignais trop que la vôtre ne vous rappelle de mauvais souvenirs.

La mémoire revint brusquement à la jeune femme, et elle se cacha la tête entre les mains.

Elle revit Pierre Vallon bondir par la fenêtre. Ensuite...

Ensuite James était arrivé, les deux hommes s'étaient battus furieusement. La pointe du couteau n'était plus qu'à quelques centimètres de la tempe du comte...

Glacée à cet horrible souvenir, elle balbutia :

— Vous... vous êtes vivant...

Il se pencha pour lui effleurer les lèvres d'un baiser aussi léger que l'aile d'un papillon. La jeune femme retint sa respiration, le cœur battant à tout rompre. Puis l'angoisse la submergea.

— Vous... vous êtes blessé ? Il était armé.

— Il avait l'intention de nous torturer, l'un après l'autre, avant de nous tuer.

— J'avais lu dans un journal français qu'il s'était évadé et voulait se venger de vous. Vous m'avez sauvé la vie au péril de la vôtre.

— Que vaudrait ma vie sans vous ?

— Ce Pierre Vallon...

— Ne pensez plus à lui. Il est mort.

— Mort ? répéta-t-elle.

— J'avais réussi à m'emparer de son couteau. J'allais sonner pour prévenir les domestiques quand, comprenant qu'il était perdu, il s'est précipité vers la fenêtre.

— Quoi ? Il... il s'est jeté par la fenêtre ?

— Dans sa folie meurtrière, ou sa folie tout court, il avait dû oublier qu'il se trouvait au premier étage. Il s'est écrasé sur les dalles en pierre de la terrasse.

— Et... et il ne vous a pas fait mal ?

— Je me suis légèrement foulé le poignet au cours de cette lutte féroce. Rien de bien grave. Je m'inquiète davantage pour vous. J'ai envoyé chercher d'urgence le Dr Everard. Il ne devrait pas tarder, maintenant.

Avec sollicitude, il demanda :

— Comment vous sentez-vous ?

— Mon cou me fait un peu souffrir. Ma tête aussi. En fermant les yeux, elle ajouta d'une voix presque inaudible :

— Et je me sens horriblement fatiguée.

— Après de telles émotions, quoi de surprenant ?

Lui prenant la main, il déposa un baiser au creux de sa paume.

— Vous êtes gentil, murmura-t-elle.

— Et vous, vous êtes... vous êtes adorable, fit-il dans un soudain élan.

À ce moment-là, on frappa à la porte.

— Entrez.

— Voici le Dr Everard, milord, dit Stigwood, le valet personnel du châtelain.

Après avoir salué le médecin, le comte déclara :

— Je vous laisse avec la malade.

Céline faillit protester. Non, elle n'était pas malade ! Elle jugea cependant plus sage de se taire. Car elle se sentait vraiment très bizarre... D'une part, contusionnée de partout. Et de l'autre, infiniment troublée par le comportement inattendu de James.

Ce voyou français, en la tuant, croyait supprimer ce que le comte de Torrington avait de plus cher au monde. Elle se souvint lui avoir dit qu'il faisait fausse route.

— Il ne m'aime pas, avait-elle avoué d'une voix tremblante. Moi, je l'aime, mais lui me hait.

James était apparu presque immédiatement. Avait-il entendu ?

Connaissait-il son secret ?

Si c'était le cas, plus jamais elle n'oserait le regarder en face.

Le médecin avait prescrit une semaine de repos absolu à la jeune comtesse.

— J'ai pu réaliser quelques manipulations de vertèbres, et je pense qu'il ne vous restera aucune séquelle de ce fâcheux incident. Mais il vous faut maintenant rester allongée sur le dos pendant plusieurs jours.

Célina, qui commençait à se sentir mieux, avait protesté.

— Sans bouger? Jamais je n'en serai capable.

— Il le faut.

Le Dr Everard trouva alors le seul argument capable de réduire la jeune femme au silence.

— Souhaitez-vous pouvoir remonter à cheval ?

Saisie, elle était demeurée sans voix.

— Si vous voulez recommencer à galoper à bride abattue, vous devez sacrifier une semaine.

Elle était restée sur le lit de James, car ce dernier ne voulait à aucun prix qu'elle revoie sa propre chambre. Il craignait trop que cela ne lui donne des cauchemars.

La mère de James apprit à sa belle-fille que les artisans qui restauraient la maison des douairières avaient été réquisitionnés pour transformer l'appartement voisin.

— Rien ne pourra vous rappeler la venue de cet horrible individu.

James a tenu à s'occuper de tout, en collaboration avec les décorateurs. Ce sera absolument ravissant.

— Quand pourrais-je y retourner?

— Certainement pas maintenant. Tout d'abord, le médecin vous a interdit de vous lever. Et ensuite, ce sera seulement quand tous les travaux seront finis que vous aurez le droit d'aller admirer le résultat.

James venait lui rendre visite deux ou trois fois par jour. Il se montrait aussi courtois qu'attentionné. Mais très lointain et un peu mal à l'aise, aussi. Sa conversation se limitait à des généralités. Il parlait du temps, des récoltes, des chevaux...

— Feu d'Enfer s'ennuie de vous, ne manquait-il jamais de dire.

Un soir, il lui apprit que les artisans avaient commencé à remettre en état les cottages.

— Certains d'eux sont complètement pourris. Il faudra les reconstruire complètement.

Avec colère, il poursuivit:

— Quand je pense que Halyard n'a rien fait, sinon exploiter ses pauvres gens ! En vérifiant ses comptes, j'ai découvert qu'il me grugeait depuis des années.

« A qui la faute ? » faillit demander la jeune femme.

Avait-il deviné ses pensées ? En tout cas, ce fut presque immédiatement qu'il déclara :

— Je suis le seul à blâmer, je le sais, fit-il avec accablement. J'aurais dû être là et veiller au bien-être de ceux qui dépendent de moi. Au lieu de cela, je menais joyeuse vie à Paris, laissant un misérable s'occuper du domaine à ma place.

Il paraissait bourrelé de remords à un point tel que Céline se sentit obligée de le reconforter.

— Ne vous faites pas trop de reproches. Je suis sûre que de nombreux jeunes gens, ayant comme vous hérités trop tôt d'un domaine et d'une fortune, ont d'abord choisi de s'amuser au lieu de prendre en charge les responsabilités qui leur incombent.

— Est-ce une excuse ?

— Non. Mais vous avez enfin compris ce qui se passait ici. Et tout s'arrange.

Il lui baisa la main.

— Grâce à vous, Céline.

Elle cherchait encore les mots pour lui répondre. Mais il lui avait lâché la main. Déjà, il avait disparu.

Deux jours plus tard, le Dr Everard donna enfin à Céline l'autorisation de quitter la chambre.

— A condition que vous ne vous surmeniez pas. Il faut que vous restiez

encore allongée une bonne partie de la journée. Pas question de monter à cheval avant que je ne vous en donne l'autorisation.

— Quand ?

Il réfléchit.

— Peut-être dans une quinzaine de jours. Patience ! Pour le moment, ne forcez pas. N'oubliez pas que vous êtes convalescente.

Le comte vint chercher la jeune femme peu après.

—Le Dr Everard m'a dit que vous pouviez vous lever. Venez. Il faut que je vous montre quelque chose. Vous sentez-vous la force de monter l'escalier de la grande tour ?

— Bien sûr.

Il la prit par le bras et, lentement, ils gravirent les marches.

— Je vais vous faire visiter mon refuge.

—C'est là que vous vous dormez, depuis que j'ai envahi votre chambre ?

Au lieu de répondre, il fit sauter une petite clef en argent dans sa paume.

— Dans mon coin secret se trouve ce que j'ai de plus cher au monde.

Céline, qui avait entendu dire que le comte de Torrington, lorsqu'il n'était pas à Paris, amenait sa maîtresse préférée au château, ne sut que penser.

« Serait-elle là en ce moment? Il ne va tout de même pas m'obliger à faire sa connaissance ? Ni avoir le mauvais goût de me montrer leur nid d'amour? »

James était un homme bien élevé, discret. Elle avait peine à le croire capable d'une telle faute de goût - d'une telle cruauté.

Elle se trompait, hélas !

— Je vous ai amenée ici pour que vous puissiez voir la femme qui a su capturer mon cœur. L'adorable personne que j'aimerai jusqu'à la fin de mes jours.

Céline eut envie de fuir.

« Non, non ! Épargnez-moi ce supplice ! » faillit-elle hurler.

Mais elle réussit à garder son calme en apparence, tout au moins.

Elle allait savoir qui était sa rivale. Cette belle inconnue que le comte aimerait jusqu'à la fin de ses jours... mais gardait prisonnière.

« Elle l'est probablement de son plein gré, se dit Céline avec désespoir. Il faut qu'elle l'aime à la folie pour accepter de rester cachée dans l'une des tours du château. »

Lorsqu'il ouvrit une porte, elle fit un brusque demi-tour sur ellemême.

— Non ! fit-elle d'une voix étranglée.

James dut employer la force pour la pousser à l'intérieur d'une pièce qui sentait bon la lavande et le chèvrefeuille.

Elle avait fermé les yeux et n'osait pas les rouvrir.

— Céline ?

— Oui, réussit-elle à murmurer entre ses dents serrées.

— Regardez.

En tremblant de tous ses membres, elle balbutia :

— Je... je ne peux pas.

Doucement, il la secoua.

— Regardez. Je veux que vous sachiez qu'elle représente tout pour moi.

Comme il était cruel !

Céline prit une profonde inspiration avant de s'obliger à soulever les paupières. Elle se trouvait dans une petite pièce ovale meublée à l'orientale de confortables canapés sur lesquels s'amoncelaient des coussins en velours ou en satin de couleurs chaudes.

Au-dessus de la cheminée trônait un portrait de femme, et elle eut alors l'impression que tout tournait autour d'elle.

Car ce portrait n'était autre que le sien. Oui, le sien !

— Je... je ne comprends pas, balbutia-t-elle.

— Voici le portrait de celle à qui j'ai donné mon cœur, celle que j'aimerai jusqu'à mon dernier soupir.

— Mais comment... comment avez-vous réussi à vous procurer mon portrait ? demanda-t-elle avec stupeur.

— J'ai engagé un peintre très connu qui s'est prêté au jeu.

— Quel jeu ?

— Il a accepté de porter une livrée de valet afin de pouvoir vous étudier sans que vous vous en rendiez compte.

Encore mal revenue de sa surprise, elle murmura :

— Je m'étais aperçue, en effet, que l'un des domestiques m'examinait avec insistance.

— Ce tableau a été terminé hier. , Sur ces mots, le comte enlaça la jeune femme.

— Je vous aime, Céline. Je vous aime de tout mon être. Je vous aimais depuis longtemps déjà, sans vouloir l'admettre. Je l'ai compris quand je vous ai vue au milieu de ces pauvres gens auxquels vous apportiez tant de compassion. Puis, quand Vallon vous a attaquée, j'ai su vraiment ce que vous signifiez pour moi. S'il vous avait tuée, ma vie aurait perdu tout son sens.

Elle porta à son front une main égarée.

— Je... je pensais que vous alliez me présenter à votre maîtresse.

James parut choqué.

— Céline ! Comment pouvez-vous me croire capable d'une pareille horreur ?

Elle secoua la tête.

— Je... je ne sais pas. Je ne sais plus...

— Je ne prétendrai pas avoir vécu comme un moine jusqu'à présent.

Mais, désormais, je jure d'être fidèle à la seule qui a su trouver le chemin de mon cœur. Mon adorable Céline. Ma femme.

Elle se blottit contre lui.

— James... Mon amour, mon mari. Je vous aime. Je vous aime depuis toujours.

Il tressaillit.

— Toujours ?

— L'adolescente que vous taquiniez tout le temps était follement, désespérément amoureuse de vous. Les années n'y ont rien changé.

— Et je n'ai jamais rien deviné ? s'étonna-t-il.

— Jamais.

Il fronça les sourcils.

— Dans ce cas, pourquoi avez-vous envoyé à ma mère cette lettre bizarre dans laquelle vous refusiez de m'épouser ? Je serais capable d'en citer les termes de mémoire: Tant de jeunes filles, en échange d'un titre et d'un château, seront prêtes à fermer les yeux sur sa fâcheuse réputation et ses nombreux défauts. Ce n'était pas très gentil, avouez !

— Vous le méritiez.

— Moi?

— Oui, vous m'aviez profondément blessée. Aussi, je me suis vengée.

Stupéfait, il interrogea :

— Qu'ai-je bien pu dire pour vous blesser ?

—J'étais sur le point de frapper à la porte de la chambre de votre mère quand, sans le vouloir, je vous ai entendu rire méchamment en déclarant que j'étais bien gentille, mais plus de première jeunesse. La typique vieille fille de province, quoi !

James parut horriblement confus.

— Me pardonneriez-vous jamais ces paroles stupides ?

—Je pensais que cela me serait impossible. Mais quand, le lendemain, vous êtes arrivé au moment où le marquis de Driffild me redemandait en mariage, je me suis estimée vengée. Vous pouviez voir par vous-même que... que je n'étais pas la laissée-pour-compte que vous imaginiez.

— Me pardonneriez-vous jamais ? redemanda le comte.

Elle leva vers lui son ravissant visage, ses yeux étincelants.

— Je vous aime.

Il resserra son étreinte.

—Je vous aime, fit-il en écho. Je vous aimerai jusqu'à mon dernier soupir, ma douce, ma tendre Céline.

Leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser sans fin. Puis, avec une infinie douceur, James entraîna la jeune femme sur l'un des canapés moelleux.

— Céline, mon amour... ma femme.

Elle caressa ce beau visage qui se penchait vers le sien.

— James, mon amour.